LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 37, Décembre 2008, 4e ANNEE

PRIX 1000 TOMANS



Les horizons maritimes de l'Iran: un avenir incertain?

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad Mohammadi

Secrétaires de rédaction
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Djamileh Zia
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Saeed Kamali Dehghan
Babak Ershadi

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Photo
Mortéza Johari

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Recto de la couverture:
Bateau de plaisance, île de Gheshm

Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N° 37 - Azar 1387 / Décembre 2008
Quatrième année
Prix 1000 Tomans

Sommaire

04



42

52



75



94



Regards sur les industries navales iraniennes

Arefeh HEDJAZI

Depuis les débuts de la modernisation des industries maritimes en Iran, ces dernières ont eu à faire face à de nombreux problèmes, dont le règlement pourrait permettre à ces industries de dépasser la crise interminable qu'elles subissent depuis deux décennies. L'industrie maritime, en tant qu'industrie mère, mérite certainement une place plus importante que celle qui lui a été allouée jusqu'alors en Iran, notamment compte tenu du fait que ce pays possède de longues frontières maritimes ainsi que, politiquement et économiquement, une place stratégique dans l'une des régions les plus sensibles au monde, le golfe Persique.

La mer et les Iraniens

L'importance stratégique du golfe Persique et de la mer d'Oman n'est pas récente. Depuis la fondation des premières civilisations en Mésopotamie, ces mers n'ont cessé de jouer un rôle incontournable dans le développement des relations humaines et ont permis aux premiers navigateurs de découvrir des terres proches ou lointaines, de par l'usage qu'ils firent des grandes voies de communication maritimes. Dans les régions côtières du sud de l'Iran, les traces de ces activités maritimes et des chantiers navals remontent au Ve millénaire av. J-C. C'est en particulier sous le règne de Darius Ier que l'importance stratégique de la mer fut prise en compte et que les activités maritimes de la Perse se développèrent à une plus grande échelle. Ainsi, l'Iran de l'Empire sassanide possédait une remarquable flotte marchande et militaire, basée dans le golfe Persique. A cette époque, ils avaient déjà tracé de nouvelles routes et rédigé des cartes nautiques spéciales. A ce sujet, le rôle des Iraniens dans le développement des sciences maritimes est essentiel. On peut notamment citer l'invention du gouvernail et de la boussole, l'aménagement des ports maritimes et la rédaction des premiers "guides" nautiques, appelés par les Iraniens les "*Râhnâmeh*". Plus tard, les Iraniens formèrent le noyau de la première flotte musulmane du monde.

En raison de l'importance politique et stratégique particulière du golfe Persique, notamment lors de ces dernières décennies, plusieurs centres d'études maritimes consacrés aux évolutions de la région ont été créés. Au nord de l'Iran, la mer Caspienne, qui est le plus grand écosystème marin fermé du monde, dispose elle aussi de conditions particulières. Cette mer subit actuellement une pollution croissante qui dépassera bientôt ses capacités d'absorption. Les explorations pétrolières et gazières, le forage et l'exploitation des gisements découverts ainsi que le développement général des régions côtières dans les pays limitrophes sont les raisons principales de cette pollution qui menace l'ensemble de l'écosystème, connu en particulier pour être l'habitat principal de l'esturgeon.

Historique de la modernisation du secteur maritime en Iran

Au XXe siècle, ces caractéristiques stratégiques des mers iraniennes poussèrent l'Iran, qui se modernisait, à développer son potentiel maritime. Mais il fallut attendre les années 1970 pour voir s'appliquer les premières tentatives de modernisation dans ce secteur.

L'année 1974 fut une année très importante pour l'économie et les industries iraniennes en raison de l'approfondissement de la collaboration internationale, notamment au travers de lourds investissements étrangers. Avec l'arrivée de ces fonds, les responsables économiques décidèrent de financer la fondation d'industries stratégiques, parmi lesquelles les industries navales. Ainsi, l'année suivante, en collaboration avec une société allemande, les fondations d'un premier chantier naval moderne furent jetées dans la région de Hormozgân qui offrait, avec plus de 2000 kilomètres de côtes et une distance de 35 kilomètres avec le port de Bandar Abbâs, des conditions optimales pour un tel chantier. Mais les importations continues qui paralysaient la production nationale, l'inexpérience des responsables de la gestion industrielle, le manque de qualification du personnel, l'incapacité à user des nouvelles techniques, le manque de centres de recherche, la mauvaise qualité finale des produits et la dépendance presque totale de ces industries à l'étranger empêchèrent les responsables de saisir la chance exceptionnelle de développement industriel qu'offrait la flambée des prix du pétrole tout en entravant le processus de modernisation du secteur. Cette situation ne fit ensuite qu'empirer, et à la

L'importance stratégique du golfe Persique et de la mer d'Oman n'est pas récente. Depuis la fondation des premières civilisations en Mésopotamie, ces mers n'ont cessé de jouer un rôle incontournable dans le développement des relations humaines et ont permis aux premiers navigateurs de découvrir des terres proches ou lointaines, de par l'usage qu'ils firent des grandes voies de communication maritimes.



Port de Nekâ, Mâzandarân, au nord de l'Iran

L'Iran de l'Empire sassanide possédait une remarquable flotte marchande et militaire, basée dans le golfe Persique. A cette époque, ils avaient déjà tracé de nouvelles routes et rédigé des cartes nautiques spéciales. A ce sujet, le rôle des Iraniens dans le développement des sciences maritimes est essentiel.

La construction de navires petits et moyens, la réparation de navires de taille moyenne se fait désormais en partie en Iran, et les plateformes des phases deux et trois, et des jacket-deck des phases cinq, six, sept et huit du site d'exploitation South Pars ont également été construites dans les chantiers iraniens.

veille de la Révolution islamique de 1979, le pays était totalement dépendant de l'extérieur, sans ressource ou industrie nationale réellement productive. Après la Révolution islamique, les industries iraniennes subirent de profonds changements. Les années 1980 furent caractérisées par une coupure des relations politiques et internationales avec les pays industriels développés, les grèves, la fuite des capitaux, l'opacité des réglementations et des politiques étatiques, les remplacements incessants de PDG, et surtout, par l'attaque de l'Irak contre l'Iran, qui devait conduire à une guerre de huit ans. Parallèlement, la cessation de tout investissement étranger, la chute brutale de la production, la destruction d'un grand nombre d'unités industrielles, l'insuffisance des devises, l'embargo économique, la pénurie des matières premières et l'absence de garanties et d'assurances efficaces en matière d'investissement eurent également de lourdes répercussions sur la production industrielle. Ceci dit, malgré cette crise, l'usage de devises subventionnées permit de faire fonctionner quelques grandes unités telles que le chantier naval de construction du golfe Persique, qui purent malgré tout exécuter les commandes. Pourtant, on ne put éviter une crise qui continue de sévir depuis deux décennies. Mais depuis le début du XXIe siècle, avec une certaine amélioration des conditions économiques dans certains secteurs, les responsables tentent avec plus de sérieux d'endiguer la crise. Ainsi, le quatrième plan quinquennal de développement s'est intéressé de près au redressement des industries maritimes et nous sommes aujourd'hui témoins d'une amélioration quantitative et qualitative de ce secteur. On peut signaler les progrès réalisés ces dernières années dans la construction et la réparation de navires, la construction de digues, de plateformes de forage, de quais, d'équipements d'élevage et de pêche. La construction de navires petits et moyens, la réparation de navires de taille moyenne se fait désormais en partie en Iran, et les plateformes des phases deux et trois, et des jacket-deck des phases cinq, six, sept et huit du site d'exploitation South Pars ont également été construites dans les chantiers iraniens.

Les sciences maritimes, quant à elles, ont fait l'objet d'un intérêt recrudescent marqué par la mise en place de nouvelles disciplines en ingénierie navale et l'ouverture de plusieurs centres de recherches maritimes subventionnés par l'Etat ainsi que de divers organismes liés à la mer. Même si l'Iran a un lourd retard à rattraper au niveau international, ces progrès sont la preuve d'une certaine prise de conscience qui lui permettra d'acquérir une place plus enviable. Ceci dit, les industries navales ne suivent pas ce mouvement général d'amélioration et doivent encore faire face à de nombreux problèmes.

Les industries navales en Iran

Les premiers investissements dans le domaine des industries navales iraniennes commencèrent au début des années 1970. A l'époque, l'augmentation soudaine du prix des hydrocarbures avait rendu nécessaire la conception et le développement d'infrastructures maritimes pétrolières et de moyens de transport maritimes spécialisés dans le transport des hydrocarbures. Les innovations devaient permettre de diminuer le coût du transport et la durée de mission des pétroliers. C'est ainsi que naquit l'idée de concevoir des chantiers navals là même où se trouvaient les



Navire transallantique iranien en construction

Photo: Javad Moghimi / Fars

gisements, c'est-à-dire dans le golfe Persique. L'entretien et la réparation des navires à quai, dans la région, étaient rentables et l'Iran était le seul pays à avoir une puissance politique et économique suffisante pour garantir la concrétisation d'un tel projet. A cette époque, en raison de leur nombre et de leur capacité de chargement, le temps d'attente des navires cargo dépassaient les deux semaines. Cette durée d'attente permettait certaines réparations et entretiens, éventuellement même le nettoyage des réservoirs. D'autre part, les importateurs d'hydrocarbures, en particulier les pays industrialisés, espéraient regagner d'une manière ou d'une autre l'argent dépensé pour ces importations. C'est pourquoi, tout en rentabilisant les dépenses en hydrocarbures par la vente massive de matériel militaire, on s'intéressa de près à un projet de construction d'un chantier naval sur les côtes iraniennes du golfe Persique. Cette époque voit également la signature de plusieurs traités militaires et économiques tels que le Pacte de Bagdad entre l'Iran, les Etats-Unis et l'Angleterre. Il est à signaler que dans les années 1950, l'essentiel de la construction navale marchande était sous le monopole des pays européens, en particulier de l'Angleterre et de l'Allemagne, mais avec l'essor du transport des hydrocarbures, ces derniers perdirent leur place privilégiée au profit des constructeurs de pétroliers et des transporteurs d'hydrocarbures, en particulier le Japon et les Etats-Unis. Dans les années 1970, la part du Japon dans le marché de construction de navires dépassait largement celle de l'Europe.

Ainsi, le projet de construction de navires dans le golfe Persique débuta en 1976 avec un associé allemand. Le premier investissement s'élevait à un peu plus d'un demi-million de dollars, ce qui provoqua un déficit budgétaire deux ans après le lancement du projet. Les troubles dus à la Révolution islamique, l'exigence d'indépendance et de liberté de la part de la nation iranienne, la sortie des ressortissants étrangers, en particulier des Américains, de l'Iran, la prise de

Les premiers investissements dans le domaine des industries navales iraniennes commencèrent au début des années 1970. A l'époque, l'augmentation soudaine du prix des hydrocarbures avait rendu nécessaire la conception et le développement d'infrastructures maritimes pétrolières et de moyens de transport maritimes spécialisés dans le transport des hydrocarbures.

Avant la Révolution en 1979, le groupe Iran Sadrâ, dirigé par les Américains, acceptait des commandes de maintenance et de réparation. Après la Révolution, ce chantier demeura actif et a produit jusqu'en 2002 près de 680 navires de moyen tonnage.

En 1990, l'Organisation du développement et de la réforme maritime s'intéressa à l'investissement en matière de construction navale de manière plus sérieuse, et décida de mettre en place certains projets de construction, mais sans prendre en compte les capacités matérielles et économiques et l'expérience iranienne en ce domaine.

l'ambassade américaine, l'embargo économique contre l'Iran et le début de la guerre imposée par l'Irak firent reculer le lancement effectif du plan jusqu'en 1981.

Avant cela, Sadrâ, le chantier de construction navale de Boushehr avait été créé en 1969 en collaboration avec les Etats-Unis en vue de la construction de remorqueurs et de navires de moyens et faibles tonnages. Avant la Révolution en 1979, le groupe Iran Sadrâ, dirigé par les Américains, acceptait des commandes de maintenance et de réparation. Après la Révolution, ce chantier demeura actif et a produit jusqu'en 2002 près de 680 navires de moyen tonnage. Outre ses activités dans le port de Boushehr, Sadrâ a été la première société de construction de plateformes pétrolières dans la Mer Caspienne et continue d'équiper son chantier de Nekâ.

Le temps passant, le budget alloué et l'achat d'un floating dock ainsi que d'un système de mise à l'eau Synchrolift sur les quelques chantiers navals du golfe Persique permit de commencer la réparation et l'entretien de navires de petits tonnages, ceci alors que la construction de navires n'était encore qu'un rêve lointain. A la fin de la guerre et jusqu'à la fin des années 1990, d'autres équipements furent achetés avec un budget alloué par les premiers investisseurs. Et les premières réparations sur des navires de moyens tonnages commencèrent.

En 1990, l'Organisation du développement et de la réforme maritime s'intéressa à l'investissement en matière de construction navale de manière plus sérieuse, et décida de mettre en place certains projets de construction, mais sans prendre en compte les capacités matérielles et économiques et l'expérience iranienne en ce domaine. Ainsi, en 1995, un contrat fut passé entre le ministère du Commerce et le ministère des Industries et des Mines de l'Iran pour la construction de 6 cargos polyvalents dans les chantiers de la Société de construction navale et des Industries outre-rives de l'Iran. Deux ans plus tard, au printemps 1997, cette société signa un accord avec la société sud-coréenne de construction navale Hyundai Mipo, pour l'importation en Iran des technologies modernes de construction navale. Cependant, cet accord ne fut jamais appliqué et une certaine méfiance s'installa entre les armateurs et les constructeurs nationaux. Il faut dire qu'à cette époque, plusieurs autres traités visant à importer des nouvelles technologies avaient été signés entre l'Iran et des pays asiatiques comme la Chine et la Corée du Sud. Les réparations des navires avaient elles-mêmes lieu en Chine, à Malte, à Singapour, en Corée du Sud ou dans les Emirats-arabes Unis, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. Ces accords finirent tous sur une note d'échec qui poussa divers organismes publics ou privés à s'intéresser à ce domaine en vue de le sortir de la crise. On peut signaler les efforts de l'Association de l'ingénierie maritime de l'Iran qui, par le biais de stages professionnels et de conférences spécialisées, tenta, avec un succès mitigé, de rassembler et de faire connaître les grands acteurs de ce domaine. Ce genre d'initiatives eurent d'heureux résultats, et l'an 2000 vit la commande de deux catamarans de transport de passagers de la Société maritime Valfajr à la Société de construction navale d'Arvandân d'un prix de treize millions de dollars, navires qui n'ont toujours pas été livrés. Dans le même temps, un autre contrat de 188,5 millions de dollars fut conclu pour la construction de 6 navires porte-



Cargo iranien "Iran Kabeer" à quai

conteneurs, chacun d'une capacité de 2200 conteneurs entre la Marine de la République islamique d'Iran et la Société de construction navale et des Industries outre-rives d'Iran. A la suite de ce contrat, un accord fut conclu avec une société allemande associée pour l'importation des technologies de construction navale. Il fallait pour cela que le système bancaire fit office de source de crédit et délivrât les certificats et autorisations nécessaires. Cela dit, en raison de transformations apportées au système bancaire national, ces autorisations ne furent jamais délivrées et la société allemande se retira. De plus, la collaboration étrangère fut sérieusement remise en cause. Pourtant, malgré cela, plusieurs spécialistes et techniciens iraniens furent envoyés en Allemagne pour y être formés dans les sociétés navales de ce pays. Et, avec le découpage de la première tôle d'un navire porte-conteneurs, l'Iran entra officiellement dans le club des pays constructeurs de navires. Pourtant, les spécialistes reconnaissent toujours l'incapacité du pays à construire des navires de fort tonnage. Ils estiment que l'Iran ne possède pas une expérience suffisante dans ce domaine.

Mais là ne réside pas le problème essentiel. Selon les spécialistes, le domaine maritime iranien souffre profondément d'un manque d'homogénéité dans la gestion mais aussi dans les planifications à long terme qui ont été faites à ce sujet. On peut également insister sur les lois douanières inadéquates, le manque de personnel qualifié et spécialisé, l'insuffisance des investissements, la désuétude des méthodes de fabrication, l'absence de communications et de collaboration entre

Avec le découpage de la première tôle d'un navire porte-conteneurs, l'Iran entra officiellement dans le club des pays constructeurs de navires. Pourtant, les spécialistes reconnaissent toujours l'incapacité du pays à construire des navires de fort tonnage.

Même si le progrès industriel réalisé dans le domaine naval national est indéniable, il demeure impossible de dire avec certitude si les ateliers iraniens possèdent les techniques nécessaires à la construction de toutes les pièces détachées à l'intérieur du pays. Les spécialistes proposent une fabrication sous licence étrangère, et la collaboration des sociétés de construction navales pour l'importation de ces techniques en Iran.

Le soutien que l'on attend de l'Etat doit se faire dans le cadre d'un ensemble de réglementations correspondant aux nécessités du secteur maritime, mais aussi d'une politique plus homogène dans les programmations étatiques.

les autres branches industrielles et les industries maritimes, qui ne sont pas suffisamment prises en compte, l'archaïsme des processus de production, la méfiance des commanditaires envers la qualité des productions nationales et la qualité de la gestion, etc.

Selon les chiffres, la conception d'un navire nécessite l'usage de milliers de pièces détachées, qui sont généralement fabriquées dans des ateliers spécialisés et indépendants de la société de construction principale. Ces ateliers jouent en fin de compte un rôle important dans l'équilibrage du prix de revient pour le constructeur. Ceci alors qu'en Iran tout le processus de construction est monopolisé par quelques grandes sociétés. Mais la condition est le respect des standards internationaux par ces ateliers connexes. Même si le progrès industriel réalisé dans le domaine naval national est indéniable, il demeure impossible de dire avec certitude si les ateliers iraniens possèdent les techniques nécessaires à la construction de toutes les pièces détachées à l'intérieur du pays. Les spécialistes proposent une fabrication sous licence étrangère, et la collaboration des sociétés de construction navales pour l'importation de ces techniques en Iran.

Pendant plus d'une décennie, de nombreux spécialistes estimaient que les contrats passés avec des pays tels que la Corée du Sud et la Chine étaient la cause principale de la stagnation des industries navales iraniennes. Cependant, il est désormais évident que cette idée était fausse. Il est probable qu'une réforme des réglementations existantes aurait permis à l'Iran d'obtenir des parts de marché plus importantes au niveau international, et ce avec les seules capacités aujourd'hui existantes. D'autres spécialistes ont estimé que l'industrie navale, en tant qu'industrie mère, aurait dû être plus sérieusement prise en compte par l'Etat dans les programmes généraux de développement. Ils estiment qu'ainsi, les industries navales, insuffisamment subventionnées par l'Etat, font office d'enfant pauvre des industries iraniennes. Ceci est d'autant plus frappant que les seules entreprises actives dans ce domaine sont des entreprises publiques, et donc financées par l'Etat. Le système bancaire et douanier ne facilite pas non plus les investissements dans ce domaine. Ceci dit, le secteur privé qui, depuis la privatisation, commence à prendre lentement de l'importance, pourrait très bien remplir ce rôle. En réalité, le soutien que l'on attend de l'Etat doit se faire dans le cadre d'un ensemble de réglementations correspondant aux nécessités du secteur maritime, mais aussi d'une politique plus homogène dans les programmations étatiques.

On peut également signaler le changement incessant des directeurs et des gestionnaires, la gestion inefficace et l'absence d'expérience en matière de construction de navire transatlantique comme d'autres raisons de la faiblesse du secteur de construction navale en Iran. Les spécialistes sont unanimes là-dessus: la réussite en la matière dépend totalement d'un esprit d'équipe sans faille et d'une gestion intelligente permettant la collaboration des divers acteurs de manière homogène. Et c'est justement à ce niveau que le secteur maritime iranien souffre le plus de manques. C'est donc avec une meilleure appréhension de l'ensemble des problèmes auxquels doivent faire face les multiples acteurs de ce domaine, à tous les niveaux, que l'on pourrait espérer une amélioration de la situation. D'autre part, il est absolument nécessaire de prendre en compte les

évolutions des industries maritimes sur le plan mondial pour pouvoir élaborer des programmes à court et à long terme plus efficaces.

Pour résumer la situation du secteur naval iranien, on pourrait dire que ce secteur est entièrement public et que c'est ici que réside le plus grand problème, ceci étant évident que l'Etat ne concentre pas uniquement ses activités sur ce domaine et qu'il n'utilise et ne subventionne ce domaine qu'au regard de ses autres activités et centres d'intérêt, par exemple le domaine militaire, et que les bénéfices économiques de ce secteur n'apparaissent pas en priorité dans les politiques gouvernementales. D'autre part, la cessation des subventions étatiques nécessiteraient une amélioration des conditions de compétition dans ce secteur qui, sans cela, ne pourrait pas se présenter sur le plan international en tant que prestataire sérieux.

Pour conclure cette étude des évolutions de cette industrie lors de ces dernières années, on peut dire que cette dernière vit une réelle période de stagnation, entrecoupée d'efforts visant à modifier cette situation. Cet échec est le résultat d'une série d'obstacles volontaires ou involontaires. L'absence de politiques homogènes a empêché les constructeurs nationaux de collaborer et de se concentrer ensemble sur la satisfaction d'un but unique. L'étude de la réussite de ces industries montre que cette réussite est basée sur une collaboration étroite à tous les niveaux entre les organes et les industries concernées, collaboration secondée par une excellente gestion des ressources et une planification rigoureuse et homogène, ainsi que l'impact positif de la situation économique générale de ces pays sur cette industrie. Ceci alors qu'en Iran, les sociétés actives dans ce domaine se sont contentées d'accepter des commandes sans exploiter plus avant le potentiel dont elles disposent. Ainsi, malgré les lourds investissements et l'intérêt croissant des responsables pour le développement de cette industrie mère, l'insouciance et l'imprévoyance de ces dernières années ont non seulement provoqué une crise et une stagnation dangereuse, mais ont également fait naître des problèmes inattendus qui mettent en danger les fondements même de ce secteur en Iran. Par conséquent, l'industrie navale iranienne est aujourd'hui face à une crise de taille qu'il lui faut rapidement résorber, sous peine de disparaître. Il paraît aujourd'hui urgent de procéder à une réforme essentielle dans tous les domaines du secteur et des industries navales. Au vu de l'importance de ce secteur et la place et le potentiel exceptionnel que l'Iran possède dans ce domaine, la nécessité de réforme se fait d'autant plus ressentir qu'une importante partie de ce marché est, avec la situation stratégique de l'Iran dans le golfe Persique, à portée de main. Ce qui demeure certain, c'est qu'il est impossible actuellement de prévoir le futur de cette industrie en Iran. ■



Plate-forme pétrolière semi-flottante Iran-Alborz, Mer Caspienne

Bibliographie:

DARBAN Rezâ, "Sâkht-e keshti, tekrâr-e goftéhâ", *Payâm-e Daryâ*, No. 144, novembre 2005.

TORABI AZAD Massoud, "Rokoud pass az sarmâye gozâri", *Payâm-e Daryâ*, No. 144, novembre 2005.

ENTESARIAN Farzin, "Dowr-e bâtel-e keshti sâzi dar panjâh sâl-e akhir", *Payâm-e Daryâ*, No 144, novembre 2005.

DOWLATSHAHI Behrouz, "Barressi elal-e adam-e movafaghiyat dar sâkht-e keshti", *Payâm-e Daryâ*, No. 144, novembre 2005.

L'industrie navale iranienne au XVIIIe siècle
Nâder Shâh et l'histoire de son bâtiment de guerre

Djaafar SEPEHRI
Traduit par
Babak ERSHADI

Des documents occidentaux, qu'ils soient anciens ou modernes, prétendent injustement que les Perses, au cours de leur Histoire plusieurs fois millénaire, n'ont jamais été un peuple navigateur. Mais contrairement à ce jugement hâtif et insuffisamment documenté, il est à noter qu'au moins pendant certaines périodes importantes de l'histoire de l'Iran, les forces navales et les flottes de commerce ont joué un rôle décisif dans le destin des Perses.

Dans la mythologie iranienne, la construction du premier navire est attribuée au roi Djamshid[1]. Dans son immense épopée *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois), Ferdowsi relate que de grands rois légendaires comme Key-Kâvous[2] ou Key-Khosrô[3] embarquèrent dans des navires lors de leurs expéditions aventureuses. Le poète Assadi Toussi retrace dans son œuvre épique *Garshasb Nâmeh*, les combats héroïques de grands guerriers contre les dragons et les démons dans l'Océan indien.

Les premiers documents historiques évoquant des forces marines ou des navires de commerce de la Perse antique datent de l'époque des Achéménides[4]. Darius Ier (v. 521 av. J.-C.-486 av. J.-C.) qui avait hérité de l'Empire de Cyrus le Grand (v. 600 av. J.-C.-529 av. J.-C.), domina par sa flotte le golfe Persique. Son successeur, Xerxès Ier (v. 519-465 av. J.-C.) eut l'ambition de développer la présence des forces navales de l'Empire achéménide dans la Méditerranée orientale. A l'instar de son père, Darius Ier qui avait confié les premières explorations maritimes dans le golfe Persique aux navigateurs et aux géographes grecs, Xerxès fit recruter des navigateurs grecs et phéniciens loyaux vis-à-vis des Perses. En parallèle, les Achéménides engagèrent de jeunes marins perses dans la flotte de Méditerranée. Lorsqu'il accéda au trône à la mort de son père, Xerxès Ier écrasa une révolte en Égypte puis passa trois années à mettre en place une flotte et une armée immenses pour punir les Grecs de l'aide qu'ils avaient apportée aux cités ioniennes en 498 av. J.-C., ainsi que de leur victoire sur les Perses à Marathon en 490 av. J.-C. Hérodote évalue les forces terrestres et navales combinées de Xerxès à plus de 2,6 millions d'hommes. Xerxès passe pour avoir franchi le détroit des Dardanelles sur un pont de bateaux de plus d'un kilomètre de long avant d'attaquer Athènes. Sous Darius et Xerxès, les flottes perses procédèrent à 33 voyages d'exploration, ce qui témoigne de l'intérêt des Perses pour ces régions inconnues associé à une volonté de développer leur zone d'influence.

L'Empire achéménide fut déchiré par de nombreuses révoltes au IVe siècle av. J.-C., mais le coup final fut porté par Alexandre qui envahit l'Empire perse en battant les troupes de Darius III dans une série de batailles qui eurent lieu entre 334 et 331 av. J.-C. Sous les Séleucides[5], et pendant le règne de la dynastie parthe des Arsacides, la navigation ne se développa guère en Perse. Cependant, pendant cette même période (IVe siècle av. J.-C. - IIe siècle ap. J.-C.), la route de la soie, route commerciale reliant la

Chine à la Rome impériale, pris une grande importance depuis son ouverture pour la première fois vers 100 av. J.-C. La route de la Soie s'étendait sur quelque 6 000 km. Outre les contacts commerciaux entre l'Orient et l'Occident, elle permit des échanges culturels et religieux. Cependant, une route maritime via l'Inde et l'Arabie permettait probablement le transport d'un volume plus important de marchandises que la célèbre voie terrestre; ceci rendit nécessaire, aux yeux des Perses, le développement de leurs capacités maritimes. La dynastie des Sassanides[6] réussit à restaurer la domination des Perses sur les voies maritimes du Moyen-Orient, surtout dans le golfe Persique et dans le nord de l'Océan indien. Pour la première fois dans l'histoire de la Perse antique, les Sassanides fondèrent ce que nous pouvons considérer comme une école supérieure de navigation. Pendant cette période, les Perses possédaient une grande flotte de commerce, active des côtes orientales de l'Afrique jusqu'en Chine, en passant par l'Inde. Les ports les plus importants des Sassanides se situaient sur les côtes septentrionales du golfe Persique: Sirâf (actuellement Bandar Tâhéri), Rey-Shahr (actuellement Boushehr). Le port d'Hormuz - au détroit d'Hormuz - et Tis (actuellement Tchâbahâr) au Baloutchistan furent également d'importantes bases maritimes perses pendant plusieurs siècles.

Pendant la période islamique, la navigation musulmane au sein du golfe Persique, sur l'Océan indien et dans la Méditerranée fut dominée par les Perses. Dans une lettre adressée au deuxième calife, Omar Ibn Khattâb, le commandant des armées musulmanes estimait que les forces navales des Perses dans le golfe Persique étaient aussi puissantes que la marine byzantine dans la Méditerranée.



Portrait de Nâder Shâh, Musée de Victoria & Albert

Dans la mythologie iranienne, la construction du premier navire est attribuée au roi Djamshid. Dans son immense épopée Shâhnâmeh *(Le Livre des Rois), Ferdowsi relate que de grands rois légendaires comme Key-Kâvous ou Key-Khosrô embarquèrent dans des navires lors de leurs expéditions aventureuses.*

Après la formation des premières dynasties perses, pendant les premiers siècles de l'islam, les Perses devinrent de nouveau les maîtres incontestés du golfe Persique et de la mer d'Oman. Les Bouyides (en persan: Al-e Bouyeh)[7] développèrent peu à peu leur flotte de commerce qui établit notamment des bases à Zanzibar (île de Tanzanie, au large de la côte orientale de l'Afrique, dans l'Océan Indien). Les immigrés perses, souvent originaires de Shirâz, gouvernèrent cette île pendant longtemps. Durant cette même période, des Perses chiites immigrèrent aussi au Siam (Thaïlande) et y formèrent une petite communauté influente jusqu'à l'arrivée des Occidentaux. Aux XIIIe et XIVe siècles, la Perse subit les invasions mongoles de Gengis Khân et de Tamerlan. Les mongols dévastèrent le pays, et les Perses perdirent le contrôle des côtes et des îles du golfe Persique et de la mer d'Oman.

Pendant la période islamique, la navigation musulmane au sein du golfe Persique, sur l'Océan indien et dans la Méditerranée fut dominée par les Perses. Dans une lettre adressée au deuxième calife, Omar Ibn Khattâb, le commandant des armées musulmanes estimait que les forces navales des Perses dans le golfe Persique étaient aussi puissantes que la marine byzantine dans la Méditerranée.

L'annonce de la nouvelle de l'occupation de l'île d'Hormuz par les Portugais mit la cour safavide dans l'embarras; car, jusqu'à cette date, l'armée safavide ne s'était pas encore munie d'artillerie et d'armes à feu, d'autant plus que les Perses n'avaient pratiquement plus aucun bâtiment de guerre dans les eaux du golfe Persique.

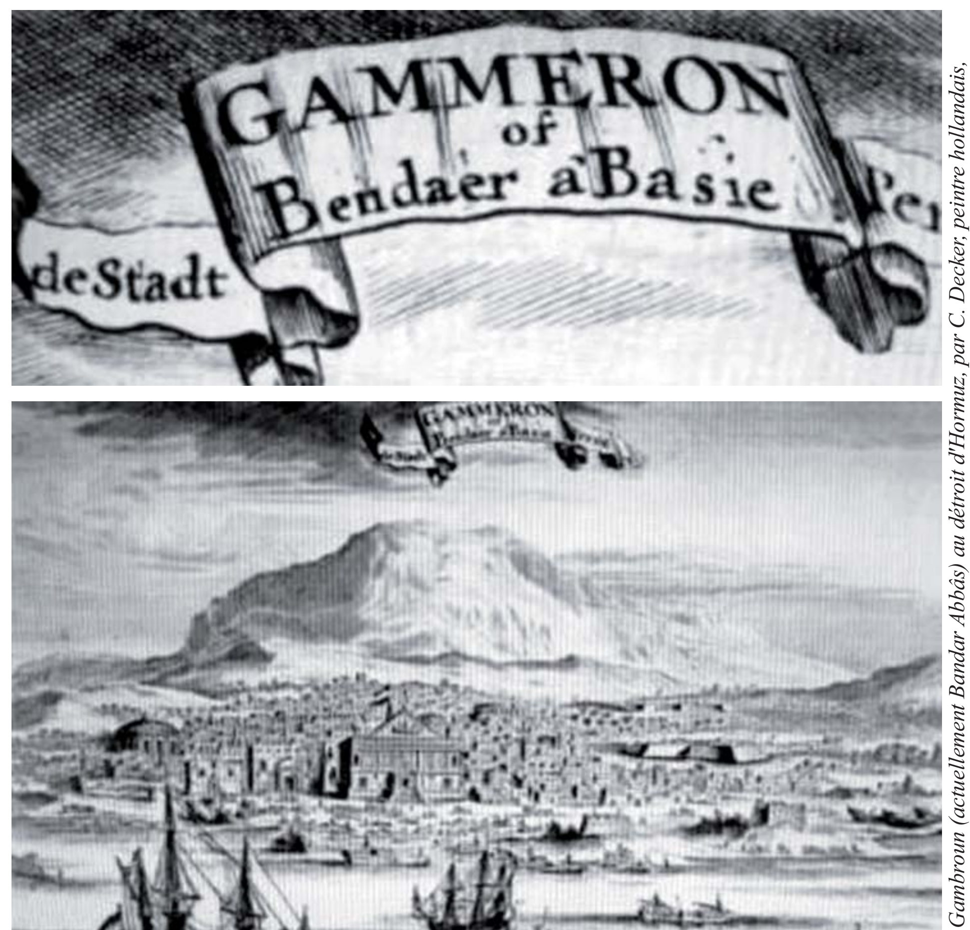
L'occupation portugaise de l'île d'Hormuz

Au début du XVIe siècle, les Portugais s'emparèrent de plusieurs îles dans le golfe Persique et dans le détroit d'Hormuz. L'occupation de l'île stratégique d'Hormuz par la flotte portugaise eut lieu cinq ans après la défaite de l'armée de Shâh Ismâïl Ier (1487-1524), fondateur de la dynastie des Safavides, face aux armées du sultan ottoman Selim Ier à Tchâderân. L'annonce de la nouvelle de l'occupation de l'île d'Hormuz par les Portugais mit la cour safavide dans l'embarras; car, jusqu'à cette date, l'armée safavide ne s'était pas encore munie d'artillerie et d'armes à feu, d'autant plus que les Perses n'avaient pratiquement plus aucun bâtiment de guerre dans les eaux du golfe Persique. Les hommes de Shâh Ismâïl se contentèrent d'organiser la résistance locale, en aidant financièrement les habitants des régions envahies par les Portugais secrètement. Le 4 mai 1515, les Portugais s'installèrent définitivement sur l'île d'Hormuz qui servait de base principale à leurs forces dans la région. Le Vatican soutenait les expéditions des Portugais vers l'Orient, l'Asie et le Nouveau Monde. En effet, le 4 mai 1493, le pape Alexandre VI (v. 1431-1503) partagea l'Amérique nouvellement découverte entre l'Espagne et le Portugal, les autorisant à poursuivre au nom du Saint-Siège leurs expéditions militaires en Asie et en Orient, accompagnés par les missionnaires de ce dernier.



Portrait d'Afonso de Albuquerque à Goa (Inde). Technique mixte sur bois, Musée National d'Art Ancien de Lisbonne, Portugal.

Alfonso de Albuquerque (1453-1515), navigateur et conquistador portugais, fondateur de l'empire portugais en Orient, s'installa en Inde avant d'avancer à bord de son navire vers le golfe Persique en 1507. Mais l'occupation des îles et des ports du golfe Persique par les Portugais se déroula huit ans plus tard, lorsqu'ils prirent l'île stratégique d'Hormuz. Les navires portugais étaient équipés de puissants canons, tandis que les défenseurs de l'île en étaient dépourvus. Les Portugais contrôlaient toutes les îles et les ports de l'Est du golfe Persique. Pour défendre les régions situées à l'Ouest, le roi Shâh Ismâïl III nomma Khâdem Beig gouverneur du Khûzistân et de la province chiite du sud de la Mésopotamie (Bassora). Khâdem Beig était également le commandant en chef des forces navales au golfe Persique. Mais ce poste était un titre purement formel, étant donné que la marine était inexistante; et ce d'autant plus qu'en l'espace de six ans (jusqu'en 1521) les Portugais envahirent toutes les îles iraniennes dont Bahreïn (sud) et le port stratégique de Gambroun (actuellement Bandar Abbâs) au détroit d'Hormuz. L'occupation portugaise dura jusqu'à l'époque du plus grand empereur





Peinture de Gambroun (actuellement Bandar Abbâs) au détroit d'Hormuz, par C. Decker, peintre hollandais, 1665-1685.

En l'espace de six ans (jusqu'en 1521) les Portugais envahirent toutes les îles iraniennes dont Bahreïn (sud) et le port stratégique de Gambroun (actuellement Bandar Abbâs) au détroit d'Hormuz.

de la dynastie des Safavides, Shâh Abbâs Ier le Grand (1571-1629). Shâh Abbâs débuta son règne en cédant des territoires aux Ouzbeks et aux Ottomans afin de se donner le temps de mettre sur pied une armée puissante et moderne. Mais à partir de 1588, il récupéra tous les territoires concédés et en 1623, il régnait sur un empire centralisé et prospère qui s'étendait du Tigre à l'Indus. Grand administrateur, Abbâs encouragea également le commerce et l'industrie. La vie à sa cour était fastueuse. Il se fit le protecteur des arts, qui prirent un grand essor durant son règne. Il fit reconstruire la ville d'Ispahan, qui devint sa capitale (v. 1598). Shâh Abbâs mit brillamment en place une politique étrangère intelligente et active. Il réussit finalement à libérer les régions occupées par les Portugais dans le sud du pays. En effet, Shâh Abbâs soutint la présence des forces navales anglaises dans le golfe Persique pour chasser les Portugais de la région. Sous son règne se nouèrent les premières relations commerciales avec la Compagnie anglaise des Indes orientales. Après Shâh Abbâs, le pouvoir des Safavides déclina. Si l'influence culturelle demeura forte en Inde, au sein de l'Empire

Shâh Abbâs soutint la présence des forces navales anglaises dans le golfe Persique pour chasser les Portugais de la région. Sous son règne se nouèrent les premières relations commerciales avec la Compagnie anglaise des Indes orientales.

Les tribus arabes de Mascate (Oman), longtemps soumises aux gouvernements iraniens, se révoltèrent en développant leurs activités maritimes et notamment la piraterie, tandis que les habitants de l'île de Bahreïn restèrent fidèles à l'Iran, malgré l'effondrement de la dynastie des Safavides. Les Arabes de Mascate prirent un pouvoir considérable dans la région du golfe Persique, en absence d'un pouvoir central en Perse.

ottoman et jusqu'en Europe, la Perse fut cependant minée par des conflits internes. En 1722, les tribus afghanes se révoltèrent et pillèrent Ispahan, la capitale safavide. Ce fut la fin de l'Empire fondé par Shâh Ismâïl Ier en 1502. De l'autre côté du golfe Persique, les tribus arabes de Mascate (Oman), longtemps soumises aux gouvernements iraniens, se révoltèrent en développant leurs activités maritimes et notamment la piraterie, tandis que les habitants de l'île de Bahreïn restèrent fidèles à l'Iran, malgré l'effondrement de la dynastie des Safavides. Les Arabes de Mascate prirent un pouvoir considérable dans la région du golfe Persique, en absence d'un pouvoir central en Perse. A ce propos, le capitaine anglais Alexander Hamilton a écrit: "*En 1715, les Arabes de Mascate s'étaient procurés une flotte assez importante: un grand bâtiment de guerre équipé de 74 canons; deux navires moyens dont l'un était équipé de 60 canons et l'autre de 50 canons; 18 petits bateaux ayant chacun entre 12 et 32 canons. Ils avaient aussi plusieurs barques qu'ils avaient munies de 4 à 8 canons. Grâce à cette puissance navale, les Arabes de Mascate ont dominé une vaste zone maritime depuis l'Inde jusqu'à la mer Rouge. Leur présence avait remis en cause la sécurité de la zone étant donné qu'ils ne cessaient de pirater tous les navires de commerce traversant les eaux de cette vaste région*."

En 1717, l'imam de Mascate, le Sultan Ben Seyf Thâni, occupa l'île de Bahreïn. Les habitants de l'île fidèles à la Perse se révoltèrent deux ans plus tard contre les pirates de Mascate. Le Sheikh Djabbâreh, chef de la tribu Al-Houleh, réussit à repousser les pirates et à libérer l'île. Malgré le vide politique qui ravageait la Perse, après la chute d'Ispahan, les Arabes de Bahreïn proclamèrent l'appartenance de l'île par rapport à la Perse.

A partir de 1724, la Russie et l'Empire ottoman décidèrent de se partager la Perse. Les forces de l'Empire ottoman



L'île d'Hormuz, Ghal'eye porteghâlihâ (Citadelle des Portugais)

avancèrent vers le sud et occupèrent les ports et les îles du golfe Persique et du détroit d'Hormuz. Leur présence intensifièrent l'insécurité, de sorte que seule la flotte de la Compagnie anglaise des Indes orientales fut capable d'assurer la sécurité des navires de commerce dans les eaux du golfe Persique.

Néanmoins, dans les provinces non occupées de la Perse, une armée nationale fut levée et chassa les Afghans en 1729, envahit l'Inde et s'empara de Delhi en 1739, puis chassa les armées ottomanes (les Russes s'étant retirés). Les pirates de Mascate se retirèrent du golfe Persique et du détroit d'Hormuz.

Le chef de cette armée nationale était un général turkmène des Safavides, Nâder Ghuli Beg, qui monta sur le trône en 1736 et prit le nom de Nâder Shâh.

Nâder Shâh (1688-1747), roi de Perse de 1736 à 1747, était membre de la tribu turkmène des Afshârs, né dans la province du Khorâssân. Après le pillage d'Ispahan par les tribus afghanes, Nâder Ghuli Beg prit la tête d'une bande d'aventuriers et lutta contre l'occupation afghane de la Perse. Ayant chassé les Afghans en 1730, il rétablit sur le trône l'héritier légitime de la dynastie safavide, le Shâh Tahmasp II. Ayant chassé les Turcs ottomans d'Azerbaïdjan en 1731, il renversa l'année suivante Tahmasp II, déclarant roi le fils de celui-ci. Abbâs III n'était qu'un enfant et Nâder assura la régence jusqu'en 1736, lorsque mourut le jeune souverain. Il s'empara alors du trône et se proclama Shâh de Perse. S'efforçant de rétablir la puissance de l'Empire perse, il tenta de mettre fin à l'opposition entre musulmans chiites et sunnites et mena une inlassable guerre de reconquête. En 1738, il s'empara de l'Afghanistan. En 1739, il envahit le nord de l'Inde, occupa Delhi, la capitale de l'Empire mongol, puis se tourna contre l'Ouzbékistan, attaquant Boukhara et Kiva. Après avoir rétabli l'ordre et la stabilité en Perse, Nâder Shâh eut finalement le temps de s'intéresser à reconquérir le golfe Persique et la mer d'Oman, d'où la nécessité de créer une marine puissante.

La rivalité entre les ports de Bassora et de Boushehr

Sous Nâder Shâh, le port de Boushehr, situé au centre du golfe Persique prit une importance toute particulière, car le roi l'avait choisi, en raison de sa situation stratégique, en tant que base principale de ses forces navales.

La ville de Boushehr fut construite par le roi Ardéshir Ier, roi de Perse (224-241), fondateur de la dynastie des Sassanides. Il édifia la ville de Boushehr qu'il baptisa Ram-Ardéshir, appelée ensuite Rey-Shahr et finalement Boushehr.

Nâder Shâh nomma le Sheikh Nâsser Khân à la tête de ses forces navales. Le fils de Nâsser Khân, Abou Mohaïri se mit à reconstruire et moderniser la ville et le port de Boushehr. En effet, Boushehr devint l'un des ports les plus importants de tout le golfe Persique et garda son prestige sous les dynasties zand et qâdjâre. Boushehr devint un rival important de Bassora, sur la rive occidentale d'Arvandroud (Chatt ol-Arab), à 120 km du golfe Persique. Pendant cette période, Boushehr fut l'un des principaux centres de commerce entre le golfe Persique et l'Océan indien.

La création de la flotte du golfe Persique et de la mer d'Oman

En automne 1733, les partisans de la famille royale des Safavides se révoltèrent contre leur ancien général, Nâder, qui réprima leur révolte. Les rebelles prirent

Dans les provinces non occupées de la Perse, une armée nationale fut levée et chassa les Afghans en 1729, envahit l'Inde et s'empara de Delhi en 1739, puis chassa les armées ottomanes (les Russes s'étant retirés). Les pirates de Mascate se retirèrent du golfe Persique et du détroit d'Hormuz.

Sous Nâder Shâh, le port de Boushehr, situé au centre du golfe Persique prit une importance toute particulière, car le roi l'avait choisi, en raison de sa situation stratégique, en tant que base principale de ses forces navales.

refuge sur l'île de Kish. Par ailleurs, Nâder envoya Latif Khân Dashtestâni à Bandar Abbâs en tant que son représentant auprès des Compagnies anglaise et néerlandaise des Indes orientales. L'objectif de Nâder était d'établir des relations avec les Européens afin de pouvoir leur acheter des navires de combat. Nâder Shâh souhaitait obtenir une réponse immédiate à sa demande. Les représentants des deux compagnies anglaise et néerlandaise demandèrent un délai à Latif Khân. Après plusieurs semaines de consultations, les deux compagnies européennes rejetèrent la demande des Perses, sous prétexte que leurs navires appartenaient à leurs gouvernements respectifs et qu'ils n'avaient pas obtenu l'autorisation de les vendre à Nâder Shâh.

Les Perses de l'Inde firent comprendre à Latif Khân qu'aucune des compagnies navales européennes ou indiennes n'était disposée à aider le nouveau roi de Perse, craignant une réaction hostile de la part de l'Empire ottoman qui soutenait les Arabes de Mascate dans la région du golfe Persique.

Après la réponse négative des Européens, Nâder Shâh décida d'acheter ses navires aux Perses de l'Inde. Ces derniers possédaient plusieurs chantiers navals sur les côtes occidentales de ce pays. Nâder Shâh expédia Latif Khân en Inde pour acheter ou affréter plusieurs navires pour combattre les rebelles réunis sur l'île de Kish. Les Perses de l'Inde firent comprendre à Latif Khân qu'aucune des compagnies navales européennes ou indiennes n'était disposée à aider le nouveau roi de Perse, craignant une réaction hostile de la part de l'Empire ottoman qui soutenait les Arabes de Mascate dans la région du golfe Persique. Les Perses de l'Inde réussirent, cependant, à convaincre les deux compagnes anglaise et néerlandaise d'affréter chacune un navire à Nâder Shâh, provisoirement et uniquement pour attaquer les rebelles sur l'île de Kish.

Après avoir réprimé les rebelles, Nâder Shâh décida de fonder sa propre marine, étant donné qu'il avait compris qu'il ne pouvait compter ni sur une alliance avec les Européens ni avec les Arabes des côtes du sud du golfe Persique. Par ailleurs, la plupart des navires européens dans la région étaient des bateaux de commerce, inadaptées à l'usage militaire,

Après avoir réprimé les rebelles, Nâder Shâh décida de fonder sa propre marine, étant donné qu'il avait compris qu'il ne pouvait compter ni sur une alliance avec les Européens ni avec les Arabes des côtes du sud du golfe Persique.



L'île d'Hormuz, Ghal'eye porteghâlihâ (Citadelle des Portugais)

d'autant plus que les Européens craignant que la formation d'une flotte perse dans le golfe Persique ne mette en péril la sécurité de la zone, notamment en provoquant l'Empire ottoman ou leurs alliés arabes à Mascate, capables de prendre des mesures de représailles à l'encontre du commerce européen dans le golfe Persique et en mer d'Oman. Les représentants des deux compagnies anglaise et néerlandaise firent comprendre à Latif Khân qu'il fallait mieux que les Perses commandent leurs navires aux chantiers navals européens en Inde, pour éviter une éventuelle réaction des Ottomans.

La construction du bâtiment de guerre de Nâder Shâh

Du fait de sa méfiance envers les vraies intentions des compagnies anglaise et néerlandaise et pour éviter toute dépendance par rapport aux Européens, Nâder Shâh préféra que son bâtiment de guerre soit construite dans un bâtiment à Boushehr et non pas en Inde. Le premier problème qu'il dut surmonter fut de trouver du bois nécessaire à la construction du navire. Il décida donc d'acheminer le bois des régions forestières du Mâzandarân vers Boushehr. Le Mâzandarân se situant au bord de la mer Caspienne, la distance à parcourir était donc de plus de mille kilomètres. Le convoi traversa, en deux mois, les chaînes de montagnes de l'Elbourz et du Zagros, et les vastes plaines du plateau central de l'Iran. Selon les documents du bureau de la Compagnie anglaise des Indes orientales à Bandar Abbâs, le bâtiment de guerre de Nâder Shâh devait être long de 100 mètres et muni de nombreux canons. Un atelier à Bandar Abbâs fut chargé de fabriquer les canons. En septembre 1741, deux canons de bronze avaient déjà été fabriqués et il était convenu qu'après les premiers tests, plus de 300 canons de marine soient fabriqués à Bandar Abbâs.

Au mois de décembre, les représentants des compagnies anglaises et néerlandaises reçurent des décrets de Nâder Shâh. Dans son "*dastour*" (ordonnance), le roi avait demandé aux Anglais d'envoyer trois maîtres charpentiers de marine à Boushehr ainsi que tout l'outillage nécessaire. Le chef de la marine iranienne avait été chargé de payer toutes les factures de la compagnie anglaise. Le chef du chantier était un capitaine finlandais, engagé par Nâder Shâh, qui ne voulait pas confier tous les travaux aux Anglais. Tout le monde se mit au travail, mais Nâder Shâh arrêta les activités du chantier naval de Boushehr, car il dut affronter les révoltes dans différentes parties de son Empire, notamment sur les frontières nord-ouest. Il fut assassiné en 1747 lors d'un coup d'Etat à Ghoutchân (Khorâssân), et le projet de son bâtiment de guerre fut définitivement abandonné. Les ruines de son chantier naval étaient encore visibles à Boushehr jusqu'au début du XIXe siècle.

Bien que Nâder Shâh ne put jamais réaliser son rêve de construire des bateaux, il réussit pourtant à créer une force navale assez importante en achetant des navires étrangers ou en confisquant les bateaux des pirates, et ce d'autant plus que les chantiers navals de Boushehr et de Bandar Abbâs réussirent à construire 19 bateaux moyens et petits pour la marine de Nâder Shâh. Grâce à cette puissante force navale, le roi réussit à sécuriser le golfe Persique, vassaliser la plupart des chefs locaux arabes et augmenter le volume du commerce maritime de la Perse. Le gouverneur de Boushehr, Mohammad-Taghi Khân, acheta un navire aux Français, tandis que

Bien que Nâder Shâh ne put jamais réaliser son rêve de construire des bateaux, il réussit pourtant à créer une force navale assez importante en achetant des navires étrangers ou en confisquant les bateaux des pirates.

Grâce à cette puissante force navale, le roi réussit à sécuriser le golfe Persique, vassaliser la plupart des chefs locaux arabes et augmenter le volume du commerce maritime de la Perse.

Après la bataille de Bassora, Nâder Shâh chassa les Européens de Bahreïn et reconquit Mascate et Oman. Il imposa ainsi sa domination sur l'ensemble du golfe Persique au détriment des Ottomans, des Européens et de leurs alliés locaux.

Le projet de Nâder Shâh et de ses généraux consistait à créer une puissante marine capable de chasser définitivement les Ottomans et surtout les Européens du golfe Persique et de la mer d'Oman.

Nâder Shâh acheta quatre autres navires de taille moyenne aux Perses de l'Inde. L'imam de Mascate, qui s'était soumis de nouveau au roi des Perses, lui offrit deux navires de combat dont l'un était équipé de 64 canons.

En 1742, l'imam de Mascate (Oman) demanda l'aide à Nâder Shâh pour réprimer les rebelles Arabes qui avaient envahi la forteresse Sahar à Oman. Nâder Shâh chargea son beau-frère Kalb-Ali Khân à la tête d'une petite flotte d'accompagner l'imam de Mascate sur la côte du Baloutchistan où il s'était réfugié. La flotte iranienne parvint à Mascate. Les troupes de Kalb-Ali Khân assiégèrent la forteresse Sahar et la prirent en juillet 1743. Les troupes de Nâder Shâh s'installèrent en Oman, ce qui ne tarda pas à susciter une vive réaction de l'Empire ottoman. Le sultan d'Istanbul expédia ses troupes vers Bassora pour déstabiliser les positions des Perses dans le golfe Persique. Nâder Shâh dut rapatrier la flotte de Kalb-Ali Khân pour attaquer les forces ottomanes à Bassora. Les armées de Nâder Shâh avaient déjà assiégé la ville de Bassora lorsque la flotte de Kalb-Ali Khân arriva dans la région; la marine ne joua donc pas un rôle important dans la bataille. Mais en absence de la flotte perse à Mascate, les rebelles arabes encouragés par les Ottomans prirent peu à peu le dessus, et la position des Perses fut considérablement affaiblie en Oman.

Dans un rapport à Londres en février 1745, le représentant de la Compagnie anglaise des Indes orientales écrit que Nâder Shâh s'était déjà procuré près d'une trentaine de grands navires et un grand nombre de navires moyens et petits. Il précisa que cette flotte était basée dans les deux ports de Boushehr au centre du golfe Persique et de Bandar Abbâs, au détroit d'Hormuz. "*Il paraît que le roi [Nâder Shâh] est déterminé à renforcer ses forces navales pour s'imposer définitivement aux Ottomans et aux chefs locaux. C'est pourquoi il a conclu un grand contrat commercial avec les chantiers navals des Perses de l'Inde pour la construction de deux grands navires en Inde, en échange d'un volume important de marchandises et d'une somme considérable de 5 000 tomans*", écrit-il dans ce rapport. Dans le même temps, les Perses originaires de Shirâz et qui s'étaient installés depuis longtemps à Zanzibar (île de Tanzanie, au large de la côte orientale de l'Afrique, dans l'Océan Indien), craignant l'influence grandissante des Européens, demandèrent à Nâder Shâh de soutenir leur gouvernement local sur cette île.

Après la bataille de Bassora, Nâder Shâh chassa les Européens de Bahreïn et reconquit Mascate et Oman. Il imposa ainsi sa domination sur l'ensemble du golfe Persique au détriment des Ottomans, des Européens et de leurs alliés locaux. En novembre 1743, Nâder Shâh appela les généraux et les hauts commandants de ses armées à participer à une réunion dont l'objectif était de déterminer la stratégie militaire et défensive de la Perse. L'objectif du roi était de mettre sur pied une grande armée régulière capable de mobiliser en quelques mois des centaines de soldats. Nâder Shâh souhaitaient que le nombre des soldats de son armée, en période de paix, ne soit jamais inférieur à 400 000 effectifs. Le projet de Nâder Shâh et de ses généraux consistait également à créer une puissante marine capable de chasser définitivement les Ottomans et surtout les Européens du golfe Persique et de la mer d'Oman. Le procès-verbal de cette réunion militaire est conservé aujourd'hui au musée de Saint-Pétersbourg. Dans ce document, Nâder Shâh exprime sa méfiance vis-à-

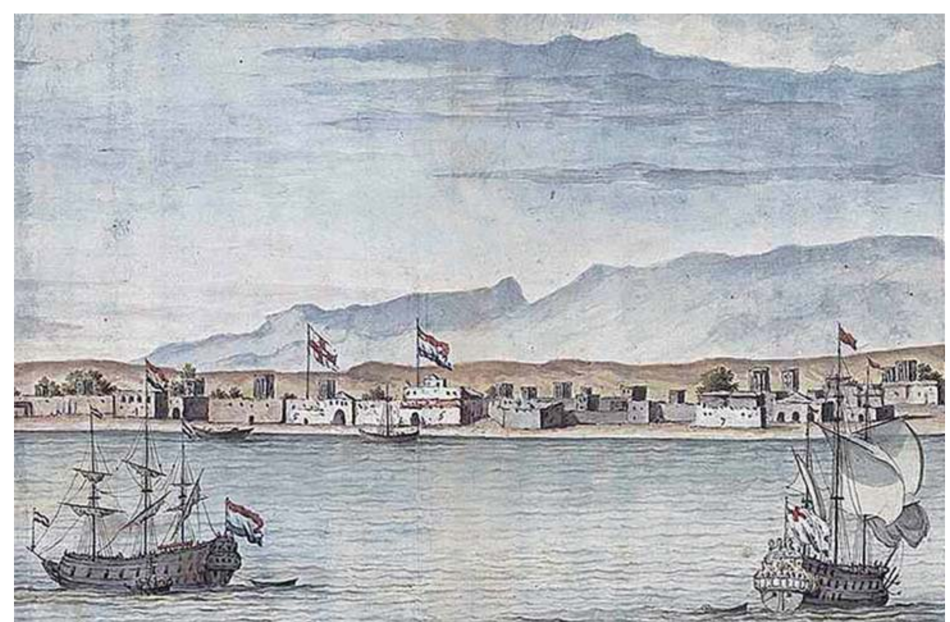
vis des puissances européennes. Il ne connaissait que peu les évolutions survenues à l'époque en Europe, mais il avait bien compris le projet des grandes puissances maritimes de l'Europe visant à étendre leur zone d'influence dans les terres musulmanes, d'où son projet de défendre les zones maritimes de l'Iran, notamment le golfe Persique, face aux puissances étrangères.

Cette méfiance à l'égard des Européens s'étendit également aux relations économiques. Nâder Shâh regardai d'un œil douteux les activités des compagnies anglaises et néerlandaises des Indes orientales. Après la fermeture des bureaux de ces compagnies à Ispahan, Nâder Shâh leur permit de garder leurs bureaux et leurs dépôts à Bandar Abbâs, afin de répondre aux exigences de la realpolitik[8]. Mais il n'accepta le commerce avec les compagnies européennes qu'à contrecoeur. Il soutint ainsi l'idée que la Perse ne devait s'appuyer que sur ses ressources et moyens pour développer ses industries, au lieu de s'habituer à dépendre des étrangers. Nâder Shâh avait critiqué souvent la politique menée par les rois safavides qui avaient encouragé les Anglais et les Néerlandais à développer leur présence maritime dans les eaux iraniennes. Il décida ainsi de réduire cette dépendance pour pouvoir chasser les Européens non seulement du golfe Persique et de la Mer d'Oman, mais également du nord de l'Océan indien et des côtes orientales de l'Afrique (Zanzibar) pour protéger l'espace vital de la Perse. Dans le même temps, en vue de limiter l'influence des Européens dans ces régions, Nâder Shâh conclut des accords bilatéraux avec les chefs locaux, surtout d'Oman, afin de les soutenir face aux agressions éventuelles des Européens.

Nâder Shâh avait bien compris le projet des grandes puissances maritimes de l'Europe visant à étendre leur zone d'influence dans les terres musulmanes, d'où son projet de défendre les zones maritimes de l'Iran, notamment le golfe Persique, face aux puissances étrangères.

Nâder Shâh et la flotte de la mer Caspienne

En 1741, au cours d'un conflit avec les Lezgis du Daguestan (nord du Caucase) soutenus par les Russes, Nâder Shâh éprouva la nécessité de développer sa puissance maritime dans la mer Caspienne. Depuis les Sassanides jusqu'à l'époque des Safavides, les Perses avaient toujours confié le contrôle de la mer



Vue de la ville de Bandar Abbâs, on peut appercevoir les constructions anglaises et hollandaises avec leur drapeau respectif.

En 1724, profitant de l'effondrement de l'empire safavide, Pierre Ier le Grand (1672-1725), tsar de Russie, décida d'attaquer l'Iran pour réaliser son vœu d'accéder aux mers chaudes du golfe Persique et de l'Océan indien.

Avant le règne de Nâder Shâh, les Russes avaient obtenu le monopole quasi-total de la navigation dans la mer Caspienne.

Caspienne face aux agressions éventuelles de leurs ennemis aux anciens gouverneurs locaux du Caucase, les Shervânshâhs[9]. Mais les rois safavides décidèrent d'en finir avec cette dynastie autonome afin de renforcer directement leur pouvoir dans le Caucase. Le renversement des Shervânshâhs fournit un terrain propice à une influence accrue des Russes dans le nord du Caucase et la mer Caspienne.

En 1724, profitant de l'effondrement de l'empire safavide, Pierre Ier le Grand (1672-1725), tsar de Russie, décida d'attaquer l'Iran pour réaliser son vœu d'accéder aux mers chaudes du golfe Persique et de l'Océan indien. Lorsque le sultan ottoman comprit que les Russes avaient préparé une armée de 45 000 soldats pour avancer vers le Caucase, il proposa à Pierre Ier un plan prévoyant le partage des terres des Safavides entre les Russes et les Turcs, et ce afin d'empêcher l'avancement des troupes du tsar vers l'Ouest. Pierre Ier mourut soudainement le 8 février 1725. Ses successeurs acceptèrent la proposition des Ottomans. Les deux armées étrangères occupèrent alors une grande partie de la Perse. Dans les régions non occupées, les généraux de l'ancienne armée safavide et les gouverneurs locaux organisèrent la résistance.

Le 21 janvier 1732, un représentant du gouvernement russe remit une lettre au gouverneur de Rasht (Guilân) annonçant que la Russie avait décidé unilatéralement d'abroger l'accord avec l'Empire ottoman portant sur le partage de la Perse. En effet, les Russes craignaient le pouvoir grandissant de Nâder Shâh. Par conséquent, avant que les troupes de Nâder Shâh n'avancent vers l'Azerbaïdjan et le Caucase, les Russes avaient déjà évacué les lieux. En effet, quelques mois avant l'annonce par la Russie du retrait de ses troupes d'Iran, les armées de Nâder Shâh avaient repoussé les Ottomans. Cependant, les Russes tenaient à préserver leurs bases à Bakou (aujourd'hui, capitale de la République d'Azerbaïdjan). Deux ans plus tard, Nâder Shâh conduisit son armée vers le Daguestân. Les Russes quittèrent aussitôt Bakou pour ne pas avoir à affronter les troupes perses. Selon les documents des archives impériales à Saint-Pétersbourg, les successeurs de Pierre Ier craignaient que les armées de Nâder Shâh ne s'arrêtent pas au Daguestan et qu'elles avancent vers le nord, dans la Russie profonde.

Avant le règne de Nâder Shâh, les Russes avaient obtenu le monopole quasi-total de la navigation dans la mer Caspienne. En décembre 1741, Nâder Shâh apprit la nouvelle du coup d'Etat (une révolution de palais) de l'impératrice Elisabeth Petrovna contre Ivan VI. Il voulut profiter de cette occasion pour convaincre l'impératrice russe de lui affréter une dizaine de bateaux pour qu'il se batte contre les rebelles du Daguestân. L'ambassadeur russe, Igor Kalioshkin, transmit la demande de Nâder Shâh à Saint-Pétersbourg, en prévenant l'impératrice que si les Perses s'emparaient de ces navires, ils ne les rendraient jamais au gouvernement russe, car la stratégie de Nâder Shâh consistait à constituer une marine puissante dans la mer Caspienne afin de mettre fin au contrôle de cette zone maritime par les Russes.

En février 1742, l'impératrice Elisabeth Petrovna et ses conseillers étudièrent la demande de Nâder Shâh et le rapport de leur ambassadeur en Perse. Ils finirent par décider de charger Kalioshkin de négocier avec Nâder Shâh.

Un an plus tôt, le 15 mai 1741, Nâder Shâh avait fait l'objet d'une tentative assassinat manquée lors d'un voyage dans la région montagneuse de Savâdkouh

(Mâzandarân), incident qui le traumatisa fortement. Pour se rétablir psychologiquement, le roi s'installa plusieurs mois à Téhéran, alors un petit village au pied des monts Elbourz. Selon les archives nationales de Saint-Pétersbourg, l'ambassadeur russe rencontra le roi de Perse dans ce petit village devenu aujourd'hui la capitale de l'Iran. Dans son rapport à Saint-Pétersbourg, Kalioshkin décrit cette rencontre en ces termes: "*Nâder se sent plus fort que jamais. Ses victoires militaires et diplomatiques successives l'ont convaincu de son invincibilité. Rien ne peut l'arrêter. Il faut nous méfier de Nâder et de la Perse de Nâder. C'est un militaire et un grand stratège. Donc, nous ne pourrons point nous assurer de son intention de respecter ses engagements politiques et diplomatiques. Il n'hésite pas à manifester son hostilité et son agressivité à l'égard des Ottomans, mais cela ne veut pas dire qu'il pourrait finir par s'allier avec la Russie. En tout état de cause, il n'est guère possible, à mon avis, d'imaginer un compromis politique avec Nâder qui préfère toujours régler ses affaires par la force. Il adore l'épée, les canons, les bons chevaux et les soldats loyaux et courageux. Non seulement les Russes, mais tous les Européens doivent s'inquiéter de sa puissance.*"

Dans son rapport, l'ambassadeur russe fait également état de l'intention de Nâder Shâh de créer une force navale dans la mer Caspienne, et la qualifie de dangereuse pour les intérêts de la Russie. Il évoque ensuite les batailles sporadiques entre les soldats russes et les troupes de Nâder Shâh au nord du Caucase, au cours desquelles les Perses avaient anéanti les unités militaires des russes.

Finalement, Saint-Pétersbourg décida de ne pas affréter de navires à Nâder Shâh. Ce dernier rencontra un capitaine anglais, John Elton, en juillet 1742. Le projet d'Elton était de réactiver le commerce entre l'Angleterre et la Perse via la mer Caspienne et le territoire russe. Nâder Shâh accueillit favorablement les propositions de John Elton. Elton fit construire un navire marchand à Kazan, port russe situé au nord de la mer Caspienne. Le bateau baptisé "Impératrice de Russie" arriva en juin 1743 au port d'Anzali dans la province iranienne du Guilân. Du retour au delta de Volga, le bateau accosta au Daguestân pour décharger sa cargaison de vivres et de munitions pour les troupes iraniennes dans le nord du Caucase. Ainsi, Nâder Shâh se servit des activités commerciales de John Elton pour renforcer ses positions au Daguestân et dans la ville de Darband.

Quelques mois plus tard, en décembre 1943, le consul russe au Guilân protesta officiellement contre les activités de John Elton. Ce dernier fut par la suite agressé à Darband par un officier russe qui le passa à tabac, car il avait déchargé plusieurs fois des cargaisons destinées aux troupes perses. Elton fut grièvement blessé. Il réussit à rencontrer Nâder Shâh dans son camp militaire au nord-ouest de Darband. Le capitaine anglais présenta de nouveaux projets de navigation et de commerce, suggérant également la possibilité de la mise sur pied d'un chantier naval sur la côte du sud de la mer Caspienne. Nâder Shâh conféra le titre de "Djamâl Beg" à Elton et le chargea de construire des navires modernes pour sa flotte. Il fit également identifier et punir les agresseurs russes de John Elton à Darband, et ce dernier rentra ensuite au Guilân pour commencer sa mission.

Nâder Shâh décida également de punir les pirates turkmènes qui avaient contribué à augmenter l'insécurité des régions situées au sud-ouest de la mer Caspienne. Il chargea Elton et ses

Nâder Shâh conféra le titre de "Djamâl Beg" à Elton et le chargea de construire des navires modernes pour sa flotte. Il fit également identifier et punir les agresseurs russes de John Elton à Darband, et ce dernier rentra ensuite au Guilân pour commencer sa mission.

Nâder Shâh se servit des activités commerciales de John Elton pour renforcer ses positions au Daguestân et dans la ville de Darband.

hommes d'une mission de reconnaissance maritime en vue de localiser les pirates. Les services rendus par ce capitaine anglais inquiétaient de plus en plus les Russes, et ce d'autant plus que Nâder Shâh affichait une position de plus en plus hostile à l'égard de la Russie. Vers la fin de l'année 1743, un conflit militaire majeur sembla inévitable entre les deux pays. Mais à la dernière minute, et à la grande surprise des Russes, Nâder Shâh changea d'avis et attaqua les positions des armées ottomanes dans l'ouest de l'Azerbaïdjan. Cependant, les Russes savaient que leur position dans la mer Caspienne serait menacée si Nâder Shâh développait son contrôle à la fois sur le Caucase à l'ouest de la mer Caspienne, et sur le pays des Turkmènes à l'est. Au lieu d'affronter directement le roi de Perse, la cour de Saint-Pétersbourg envoya un émissaire spécial à Londres pour protester officiellement contre les activités des commerçants anglais qui coopéraient aux projets de John Elton. Le gouvernement britannique chargea un dénommé Henway, représentant des compagnies collaborant avec John Elton, de mener une enquête sur les activités du capitaine anglais en Perse. Dans sa relation de voyage en Perse (début 1744) et ses rapports au gouvernement anglais, Henway explique que les accusations portées par les Russes contre John Elton étaient exagérées. Elton avait mis sur pied un chantier naval près de Langroud (Guilân) mais les travaux avaient été interrompus en raison de grands obstacles techniques. Elton devait donc résoudre ses problèmes par des moyens rudimentaires.

Canon portuguais situé dans l'enceinte du musée Nâder Shâh, Mashhad

L'assassinat de Nâder Shâh

Le 10 juin 1747, Nâder Shâh fut assassiné à l'âge de 59 ans, par ses propres officiers, dans le village de Fathâbâd près de Ghoutchân (Khorâssân). En réalité, le grand roi fut victime de son tempérament brutal.

Depuis quelques temps, il était devenu de plus en plus agressif et n'hésitaient pas à punir brutalement ses proches et ses généraux. La nuit de son assassinat, en vue de mépriser ses hauts officiers de tribus afshâre et qâdjâre, il avait confié la gestion de son camp militaire à un jeune officier pachtoune âgé de 25 ans, Ahmad Khân Dorrani. La même nuit, plus de 70 hauts officiers, dont la plupart étaient membres des tribus turkmènes afshâre et qâdjâre, décidèrent d'assassiner le roi. Ils tuèrent le jeune pachtoune et étranglèrent ses gardes du corps avant d'entrer sous la tente royale. Nâder mit la main à l'épée pour se défendre, mais les conspirateurs étaient trop nombreux. Le cadavre décapité de Nâder Shâh fut inhumé à Mashhad, selon ses souhaits. Roi de Perse de 1736 à 1747, Nâder Shâh réussit à empêcher le partage du pays entre l'Empire ottoman et la Russie, au lendemain de la chute de l'empire safavide. Pendant son règne de onze ans, ce grand général fonda un grand empire dont les frontières reconstruisaient l'ancien Empire perse des Sassanides. Mais les expéditions et les guerres successives de Nâder Shâh épuisèrent les ressources du pays attisant des conflits internes au sein même de sa cour. Son assassinat fut suivi d'une période de paix et de prospérité sous la dynastie des Zands, renversée ensuite par un chef de tribu turkmène, Aghâ Mohammad, fondateur de la dynastie qâdjâre (1794-1925). ■

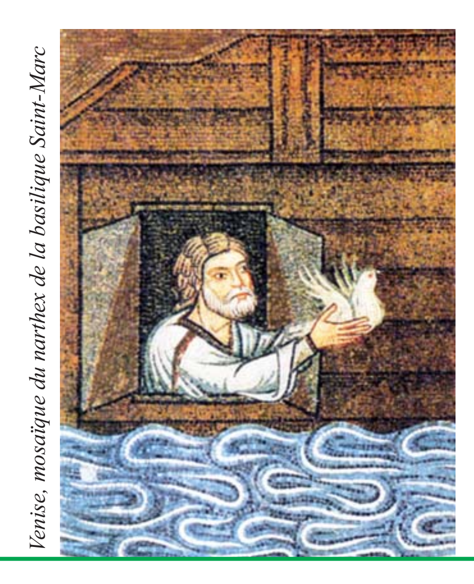
1. Djamshid: personnage mythique, fils, frère ou neveu du roi Tahmoures, selon la légende. Les fêtes de son couronnement seraient l'origine de Norouz, fête du premier jour du printemps et du jour de l'an dans le calendrier iranien. Djamshid vécu entre 700 et 1000 ans, selon les récits. L'invention de l'arc, la construction des premières routes dans les plaines et dans les montagnes, ainsi que la construction du premier bateau sont attribuées à Djamshid (Dictionnaire Dehkhodâ).
2. Key-Kâvous: personnage mythique, roi légendaire dans les récits indo-iraniens. Son nom apparait à la fois dans les mythologies perse et indienne surtout dans les Veda, écrits sacrés les plus anciens de l'hindouisme (Dictionnaire Dehkhodâ).
3. Key-Khosrô: personnage mythique, fils de Siâvash. Sa mère était la princesse Faranguis. Dans la mythologie iranienne, Key-Khosrô est le plus grand roi de Perse. Il régna soixante ans et devint le roi le plus populaire et le plus aimé des Perses (Dictionnaire Dehkhodâ).
4. Achéménides, dynastie perse qui régna entre 550 av. J.-C. environ et 330 av. J.-C. Elle tire son nom d'Achéménès (Hakhamanish, env. VIIe siècle av. J.-C.), un petit souverain de l'Anchan (dans le sud-ouest de l'Iran), mais le véritable fondateur de la dynastie fut son arrière-arrière-petit-fils, Cyrus le Grand, fondateur de l'Empire perse. Au faîte de leur puissance, sous Darius Ier, les Achéménides régnaient sur un empire s'étendant de l'Indus à la Libye, de la Thrace à l'ouest et du golfe Persique au sud, au Caucase et à l'Iaxarte (actuel Syr-Darya) au nord.
5. Séleucides: dynastie de rois macédoniens qui régnèrent au Moyen-Orient du IVe au Ier siècle av. J.-C.; établie lorsque l'empire d'Alexandre fut divisé entre ses successeurs.
6. Sassanides: dynastie perse fondée en 226 de notre ère, par un roi perse vassalisé, Ardéshir Ier qui se rebella contre les Parthes, et les battit à la bataille d'Ormuz (224). Il fit du zoroastrisme la religion officielle de la Perse. Ardéshir fut remplacé en 240 par son fils Shâhpuhr Ier, qui livra deux guerres à l'Empire romain, conquérant des territoires en Mésopotamie et en Syrie ainsi qu'une grande partie de l'Asie Mineure. Khosrô Anoushirvân (v. 519-v. 579) étendit son pouvoir jusqu'à la mer Noire et au Caucase, devenant ainsi le plus puissant de tous les rois sassanides. Le dernier des rois sassanides fut Yazdgard III. C'est sous son règne (632-641) que les Arabes envahirent la Perse.
7. Bouyides: dynastie iranienne qui régna sur le sud de l'Iran et la Mésopotamie aux XIe et XIIIe siècles. Le fondateur de la dynastie, Ali Emâd-od-doleh partagea son domaine parmi ses trois fils: Fârs et Kermân, Irak et Khûzistân, Hamadân et Ispahân. Les Bouyides prirent le siège des califes Abbâssides à Bagdad. Leur dynastie fut le pouvoir d'origine perse le plus puissant des premiers siècles de la période islamique.
8. Realpolitik: politique internationale basée sur des considérations de rapports de force et de possibilités concrètes, sans influence idéologique (Dictionnaire Robert).
9. Shervânshâhs: nom de cinq dynasties locales du Caucase, depuis la fin de la période Sassanide, jusqu'au XVIIe siècle, vassalisés souvent par le gouvernement central de la Perse. Les Safavides renversèrent la dernière dynastie Shervânshâh, dans le cadre de leur politique de centralisation.

Références et bibliographie

- DAMAS, Morris, *Târikh-e San'at va Ekhtera'ât (The history of industry and invention)*, traduit par Abdollah Orgâni, 1983.
- FARSHAD, Mahdi, *Târikh-e elm dar Irân (Histoire de la science en Iran)*, éd. Amir Kabir, 1386-87.
- SARTON, George, *Târikh-e elm (Introduction to the history of science)*, traduit par Ahmad Birashk, éd. Elmi-Farhangui, 1997.
- FARSHAD, Mahdi, *Târikh-e Mohandessi dar Iran (Histoire de l'ingénierie en Iran)*, éd. Balkh, 1997.
- Hérodote, *Histoires*, traduit par George Rawlinson, éd. Elmi va Farhangui, 5ème année, 2008.
- MINORSKY, Vladimir, *Târikhtcheh Nâder Shâh (L'Iran à l'époque de Nâder Shâh)*, traduit par Rashid Yâsami,éd. Donyâ-ye kétâb, 2006.
- RAÏN, Esmaïl, *Daryânavardi irâniyân (La navigation des Iraniens)*, éd. Bonyâd-e Tardjomeh va Nashr-e kétâb, 1971.
- ARUNOVA, M.R. & ASHRAFIAN, K.Z., *Dowlat-e Nâder Shâh-e Afshâr (Le gouvernement de Nâder Shâh Afshâr)*, traduit par Hamid Amîn, éd. Nashr-é Dâneshgâhi, 1977.
- DJONEYDI, Fereydoun, *Zendégui va mohâdjerat-e nejâd-e âriyâ (La vie et l'immigration des Aryens)*, éd.Bonyâd-é Neyshâbour, 1989.
- IBN MOHAMMAD EBRAHIM, Mohammad Rabi', *Safine-ye soleymâni, Safarnâmeh safîr-e Irân be Siyâm (Le bateau de Salomon)*, éd. Dâneshgâh-e Tehran, 1999.
- NOURBAKHSH, Hossein, *Farhang-e daryâyi khalidj-e fârs (Dictionnaire maritime du golfe Persique)*, éd. Amir-Kabir, 2002.

L'arche de Noé, regards croisés de la tradition chrétienne et musulmane

Amélie NEUVE-EGLISE


Venise, mosaïque du narthex de la basilique Saint-Marc

Verrons-nous, au moment de l'union, le navire de ce Noé?
Car il n'y aura plus d'existences, après notre déluge;
Notre corps sera plongé dans son propre océan soulevé de tempêtes
Quand apparaîtra le navire de ce Noé caché.
La mer et la séparation tendent à l'union, et l'on parvient à la rive;
Puis, dans le monde entier, fleurissent les roses et les tulipes.
Toute l'eau des larmes qui coulent à présent de nos yeux
Fera surgir pour nous cent roseraies riantes;
L'orient de l'occident ne seront qu'un parterre de fleurs.[1]

(Jalâl-ud-Dîn Rûmî, *Dîwân-e Shams-e Tabrîzî,* Ode 148)

Au sein du christianisme et de l'islam, le récit de l'arche de Noé et du déluge a fait l'objet de multiples commentaires allant du littéralisme le plus pur aux interprétations les plus symboliques, dans lesquelles l'arche est conçue comme le corps de l'Eglise et des "amis de Dieu"(*awliyâ allah*), ou encore incarne l'espoir de rédemption par excellence.

Dans la Genèse[2], Dieu ordonne à Noé de construire une arche afin de le préserver du déluge destiné à mettre fin à la corruption et à la violence sur terre: "*Alors Dieu dit à Noé: La fin de toute chair est arrêtée par devers moi; car ils ont rempli la terre de violence; voici, je vais les détruire avec la terre. Fais-toi une arche de bois de gopher*[3]*...*".[4] Le récit coranique évoque quant à lui un "bateau" (*safîna*[5]), ainsi qu'un "objet fait de planches et de clous" (*dhâta alwâh wa dusur*)[6], dont la construction fut inspirée à Noé[7] par Dieu afin de punir son peuple refusant de suivre son appel à croire en un Dieu unique (*towhîd*) et à rejeter toute forme d'associationnisme (*shirk*)[8]. Noé est évoqué à de nombreuses reprises dans le Coran, notamment dans la sourate 71 qui porte son nom, ainsi que la sourate 11 qui aborde notamment l'épisode du déluge.[9] Le récit coranique est cependant plus allusif que celui de la Genèse, qui précise notamment les dimensions de l'arche, la durée du déluge ou encore le nombre de survivants et la présence finale d'un arc-en-ciel comme symbole de l'alliance entre Dieu et sa création.[10] Nous n'aborderons cependant pas ici les origines de ce récit ni les similitudes qu'il présente avec certaines épopées plus anciennes, notamment babyloniennes, pour nous concentrer essentiellement sur le motif de l'arche tel qu'il a été perçu et interprété au cours des siècles par certains grands penseurs chrétiens et musulmans.

Nous pouvons ainsi observer trois tendances principales: une première qui tend à dégager la portée théologique de la construction de l'arche et du déluge, une seconde caractérisée par le désir de justifier

techniquement et scientifiquement cet événement, et enfin un courant plus mystique cherchant davantage à dégager la symbolique de l'arche et du déluge, ainsi que leur sens profond au-delà des apparences. Une étude comparée de ce motif permet également de révéler la richesse des regards et des possibilités d'interprétation au sein mais également et surtout entre les deux traditions, ainsi que des rapports différents au temps et au sacré.

L'arche dans la tradition chrétienne: du "navire de l'Eglise" à la préfiguration du corps du Christ

Si l'essentiel du récit de la construction de l'arche et du déluge est évoqué dans la Genèse, certains passages du Nouveau Testament tels que la première épître de Saint Pierre font également référence à l'événement: "*[...] lorsque la patience de Dieu se prolongeait, aux jours de Noé, pendant la construction de l'arche, dans laquelle un petit nombre de personnes, c'est-à-dire huit, furent sauvées à travers l'eau. Cette eau était une figure du baptême, qui n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu, et qui maintenant vous sauve, vous aussi, par la résurrection de Jésus Christ*".[11] Ce passage est essentiel en ce qu'il opère un véritable lien entre le déluge et la venue du Christ, l'arche préfigurant ainsi le baptême avant l'heure, purifiant les vrais croyants et les sauvant du péché. Le motif du déluge est également évoqué dans les Evangiles selon Saint Mathieu et Saint Luc, où il est comparé à l'avènement du Fils de l'homme.[12]

Dès les premiers siècles du christianisme, plusieurs commentateurs chrétiens érigeront l'arche en symbole de l'Eglise, tantôt sauvant les croyants du péché, tantôt évoquant les difficultés et la persévérance de cette dernière face aux épreuves et aux dissensions symbolisés par le déluge.[13] Ainsi, Tertullien (IIe-IIIe siècles), et peu après lui, Saint Clément

Dès les premiers siècles du christianisme, plusieurs commentateurs chrétiens érigeront l'arche en symbole de l'Eglise, tantôt sauvant les croyants du péché, tantôt évoquant les difficultés et la persévérance de cette dernière face aux épreuves et aux dissensions symbolisés par le déluge.



La construction de l'arche selon une gravure d'une Bible allemande, XVe siècle.



La construction de l'arche de Noé, mosaïque de la cathédrale de Monreale, Sicile

(IIIe siècle) donne le ton en affirmant que "*le corps entier de l'Eglise ressemble à un grand navire transportant par une violente tempête des hommes de provenance très diverse*". La symbolique oscille souvent entre l'idée de l'Eglise considérée tantôt comme salvatrice, tantôt comme un être à sauver. A la même époque, Hippolyte de Rome présente une vision de l'arche comme symbole du Christ attendu, voguant alternativement vers les quatre points cardinaux afin d'annoncer la forme de la croix et la crucifixion à venir. Il se consacre par la suite à une longue description de l'arche, au sein de laquelle les bêtes sauvages, les animaux domestiques et les oiseaux, et enfin les êtres humains étaient répartis sur trois étages différents, les hommes étant strictement séparés des femmes par une rangée serrée de piquets.

Saint Augustin se fait l'écho de ce symbolisme en affirmant que les dimensions de l'arche correspondraient, à une autre échelle, à celles du corps humain, étant lui même celui du Christ et de l'Eglise.

Un siècle et demi plus tard, dans *La cité de Dieu*, Saint Augustin (354-430) se fait l'écho de ce symbolisme en affirmant que les dimensions de l'arche correspondraient, à une autre échelle, à celles du corps humain, étant lui même celui du Christ et de l'Eglise: "*Elle [l'arche] est certainement une figure de la cité de Dieu séjournant dans ce monde; c'est-à-dire de l'Eglise, qui est sauvée par le bois où se tient le Médiateur de Dieu et de l'homme, l'homme Christ Jésus. Et ses dimensions mêmes représentent les dimensions du corps humain au travers duquel Il [le Christ] est venu*".[14] Certains détails de l'arche sont également considérés comme étant la préfiguration de la crucifixion du Christ: "*Le fait que sa porte ait été située sur son côté fait certainement référence à la blessure infligée lorsque le côté du Crucifié fut percé avec la lance, ainsi, au travers de cela, ceux qui viennent à Lui entrent […]*

et le fait que l'on ait ordonné qu'elle [l'arche] soit faite à partir de bois équarris indique la stabilité immuable de la vie des saints, car si vous retournez un cube, il restera tel qu'il est. Et les autres particularités de la construction de l'arche sont autant de signes caractéristiques de l'Eglise".[15]

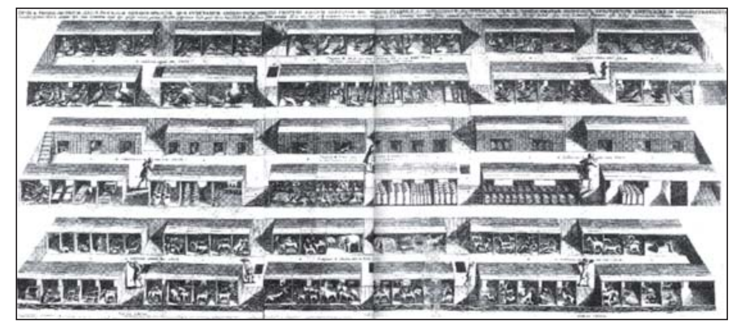
De nombreuses interprétations de l'épisode de la colombe envoyée par Noé à la fin du déluge ont également été réalisées, notamment par Saint Jérôme (347-420), qui en fait le symbole du Saint-Esprit et de l'espoir de rédemption.

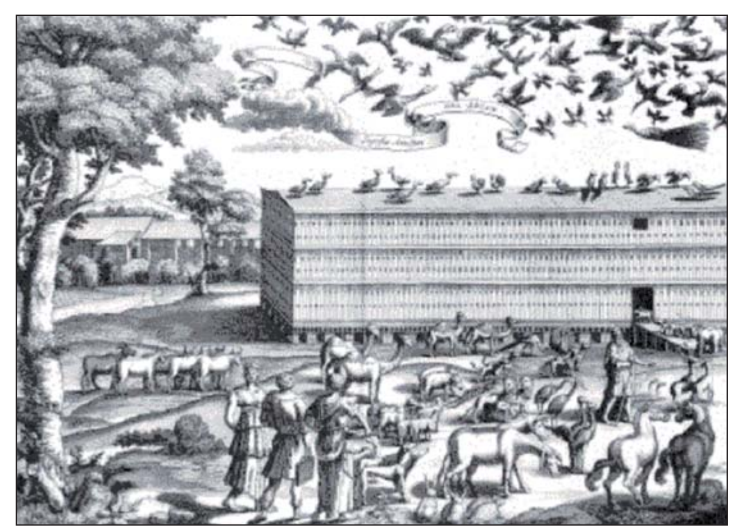
Le virage scientifique et naturaliste

Parallèlement à ces interprétations symboliques, l'existence d'un courant ayant une lecture plus littéraliste de l'événement se traduisit par la réalisation d'études dont la portée était essentiellement pratique et visait notamment à répondre aux critiques réfutant la possibilité que l'arche ait pu contenir tous les êtres vivants de la Création. Dès le IIe siècle, Origène (182-251) développe un long argumentaire concernant les coudées en s'appuyant sur le récit biblique - selon lequel l'arche mesurait "*trois cents coudées de longueur, cinquante coudées de largeur et trente coudées de hauteur*"[16]-dans le but de prouver que l'arche avait un volume suffisant pour accueillir l'ensemble des espèces du monde vivant. Il se livre par la suite à d'amples spéculations concernant la forme de l'arche, qu'il conçoit comme une sorte de pyramide à base rectangulaire. Ce n'est cependant qu'au XIIe siècle que la représentation iconographique de l'arche sous la forme d'une sorte de boîte rectangulaire avec un toit plus ou moins en pente trouvera sa forme définitive. Ces représentations ont elles-mêmes fait l'objet de nombreuses interprétations, l'arche symbolisant le plus souvent l'espace sacré des croyants distinct du profane, évoqué par la tempête et les flots.

A partir de la fin du XVe siècle, le souci d'accorder le récit biblique avec les progrès scientifiques ainsi qu'avec la découverte de nouveaux continents et espèces animales constitua l'objet de préoccupation de nombreux penseurs religieux. Sans pour autant remettre en question la véracité du récit, la Renaissance se caractérisa ainsi par un renouveau des débats techniques et des spéculations scientifiques ou naturalistes cherchant à expliquer la construction de l'arche ou encore la présence de certains animaux mythiques en son sein tel que le Phénix, étant par essence asexué et

Le contenu et la portée scientifique de ces recherches reflète une évolution du regard des penseurs chrétiens occidentaux, marquant une tendance croissante à une historicisation ainsi qu'à une lecture littéraliste de l'événement qu'il ne s'agit plus d'interpréter en termes symboliques, mais de démontrer à l'aide des critères de l'analyse rationnelle.





Plan externe et interne de l'organisation de l'arche de Noé, Athanasius Kircher, XVIIe siècle



Miniature islamique de l'arche de Noé, XVIe siècle, auteur inconnu

unique, alors que le récit de la Genèse évoque la présence exclusive de "couples" d'animaux.[17] La tendance à l'application de méthodes scientifiques afin de prouver la véracité de l'événement ne fit que s'accentuer par la suite, pour trouver l'une de ses réalisations les plus achevées au XVIe siècle avec les recherches du géomètre Johannes Buteo, qui construisit un plan détaillé de l'arche en ne laissant rien au hasard: fours sans fumée, meules, stockage des denrées… qui servit de base par la suite à de nombreux autres commentaires. Un siècle avant lui, Alfonso Tostada avait déjà cherché à expliciter la logistique de l'arche et à résoudre certains problèmes tels que la ventilation ou la gestion des déchets. D'autres études d'inspiration littéraliste - réalisées par des penseurs catholiques mais également par de nombreux protestants - suivirent, cherchant notamment à résoudre les problèmes d'approvisionnement en nourriture, d'éclairage, de cohabitation d'animaux carnivores au côté de leurs proies… en déployant souvent des trésors d'ingéniosité pour y apporter des réponses aussi logiques et plausibles que possible.

Durant la seconde moitié du XVIe siècle, des recherches de commentateurs bibliques appartenant à la mouvance naturaliste se firent jour dans le but de concilier le récit de l'arche avec l'évolution des connaissances dans le domaine des sciences naturelles. Les études réalisées par Juste Lipse et, quelques décennies plus tard, celles d'Athanasius Kircher, - qui dessina un véritable plan architectural interne de l'arche avec une précision mathématique - donnèrent lieu à des études très poussées dans le domaine de la répartition des différentes espèces végétales et animales en fonction du climat. D'autres études visant à examiner la possibilité de navigabilité d'une telle embarcation, ou encore la possibilité de sa construction avec les matériaux de l'époque, ont également été effectuées.

Le contenu et la portée scientifique de ces recherches reflète une évolution du regard des penseurs chrétiens occidentaux, marquant une tendance croissante à une historicisation ainsi qu'à une lecture littéraliste de l'événement qu'il ne s'agit plus d'interpréter en termes

symboliques, mais de démontrer à l'aide des critères de l'analyse rationnelle. Néanmoins, l'augmentation exponentielle de la découverte de nouvelles espèces d'animaux invalidant le fait qu'une simple arche ait pu contenir une faune aussi diverse, marqua un net recul de la lecture littérale de l'événement et favorisa le renouveau d'une vision plus symbolique et allégorique. A la fin du XIXe siècle, la majorité des interprétations littérales furent de fait abandonnées.

La quête de l'épave de l'arche: un objet de fascination dès les premiers siècles du christianisme

Selon le récit biblique, à l'issue du déluge, l'arche se serait arrêtée "*sur les montagnes d'Ararat*"[18]. Dès lors, la quête de son épave a en elle-même constitué l'objet de nombreuses recherches et expéditions dans cette chaîne de montagnes située à l'extrême est de la Turquie actuelle, et ce dès le IIIe siècle. Plusieurs cloîtres et monastères furent également construits à proximité de ces montagnes, notamment le "cloître de l'arche" des Nestoriens dès le Ve siècle. Par la suite, de nombreux groupes d'explorateurs, pour qui la découverte de l'épave était censée apporter une caution historico-scientifique indéniable à l'événement, se rendirent sur place pour réaliser ce qui prit peu à peu l'allure d'une véritable "quête du Graal". Plus récemment, la découverte d'une "anomalie" près du sommet du mont Ararat sous la forme d'une excroissance apparaissant sur plusieurs photographies a conduit certains à en conclure qu'il s'agirait du reste de l'épave de l'arche, même si aucun élément concret permettant de confirmer une telle supposition n'a put être apporté jusqu'à maintenant. D'autres sites ont par la suite été évoqués, notamment dans une localité iranienne ou encore à Durupinar, situé à proximité d'Ararat. Cependant, il n'existe aucune preuve concluante laissant penser que l'arche s'y serait effectivement arrêtée, d'autant plus que la découverte de ces sites potentiels à parfois été motivée par la promotion d'objectifs touristiques et médiatiques particuliers.

Aujourd'hui, les interprétations chrétiennes de cet événement varient de la plus littérale à la plus allégorique, certains écoles maintenant que le déluge s'est effectivement déroulé près de 3000 ans avant la naissance du Christ, tandis que le récit en lui-même aurait été rédigé par Moïse environ 15 siècles av. J.-C., ce qui expliquerait notamment l'emploi de certains procédés stylistiques propres à cette période. D'autres courants soutiennent que le déluge n'aurait été qu'un événement local n'ayant touché que le peuple de Noé; ceci justifiant également la possibilité que l'arche n'ait en réalité abrité qu'un nombre limité d'espèces animales. Les spéculations d'inspiration scientifique n'en ont pas pour autant disparu: plus récemment, des études à l'aide de diagrammes mathématiques ont été réalisées dans le but de prouver les possibilités de navigabilité d'une telle arche pour en déduire ensuite sa forme et ses dimensions. Dans ce sillage, en 1996, John Woodmorappe publia un ouvrage[20] visant à prouver la faisabilité d'une telle entreprise d'un point de vue logistique et matériel en s'appuyant essentiellement sur des démonstrations physiques et mathématiques. Il y expose notamment de nombreux calculs des rapports entre la taille ainsi que le poids moyen de chaque animal et la capacité totale de l'arche, rendant dès lors la part de miracle et d'inexplicable à portion congrue.

Un hadîth du prophète Mohammed comparant l'arche à la communauté musulmane a également servi de base à de nombreux commentaires: "Ma Communauté est comparable à l'Arche de Noé: celui qui s'y attache est sauvé, et celui qui s'en détache se noie."

En islam, nous observons une tendance moindre à la recherche d'éventuelles preuves historiques du déluge ou de l'arche en elle-même face à la présence d'une profusion de commentaires s'efforçant de saisir l'essence même du message et ses significations profondes au-delà de l'apparence et de la dimension historique de l'événement.

Le motif de l'arche dans l'islam: une lecture plus symbolique de l'événement

Comme nous l'avons évoqué auparavant, le Coran présente l'arche comme un "bateau" (*safîna*)[21] fait "de planches et de clous" (*dhâta alwâh wa dusur*).[22] En outre, la construction de l'arche aurait été inspirée à Noé par Dieu: "*Construit l'arche sous Nos Yeux et d'après Notre révélation*"[23], tandis que le bois nécessaire à sa construction proviendrait d'un arbre qu'il aurait planté vingt ans auparavant.[24] La sourate Hûd évoque également qu'à l'issue du déluge, l'arche s'arrêta sur le mont Jûdî[25] qui se situerait dans l'Irak actuelle, près de Mossoul - et non sur le mont Ararat évoqué par le récit biblique. De façon générale, le déluge est présenté comme un châtiment divin envoyé par Dieu face au refus du peuple de Noé de répondre à l'appel de ce dernier. Par la suite, de nombreux théologiens, savants, poètes et mystiques musulmans ont porté leur propre regard sur cet événement, chacun essayant de l'"expliquer" et de l'interpréter selon son propre horizon. Un hadîth du prophète Mohammed comparant l'arche à la communauté musulmane a également servi de base à de nombreux commentaires: "*Ma Communauté*[26] *est comparable à l'Arche de Noé: celui qui s'y attache est sauvé, et celui qui s'en détache se noie.*"

Le prophète Noé en train de superviser la construction de l'arche, artiste inconnu, *Habîb os-Siyar, Vol.1, XVIe siècle, Palais du Golestân*

Dans son œuvre principale *La chronique, l'histoire des prophètes et des rois*, l'historien perse Tabarî (838-923) évoque de nombreux détails souvent inédits concernant l'arche. Il rapporte notamment une anecdote devenue célèbre selon laquelle la fourmi aurait été le premier animal à monter dans l'arche tandis que la présence du singe, embarquant en dernier, aurait permis au diable de s'y immiscer. D'un point de vue plus pratique, de nombreux récits viennent étayer les difficultés de gestion au sein de l'arche et l'ingéniosité de Noé trouvant des solutions aussi miraculeuses qu'inattendues: il se débarrasse ainsi d'un rat ayant embarqué à son insu en faisant sortir deux chats des narines du lion.

Al-Mas'ûdî (Xe siècle) détaille quant

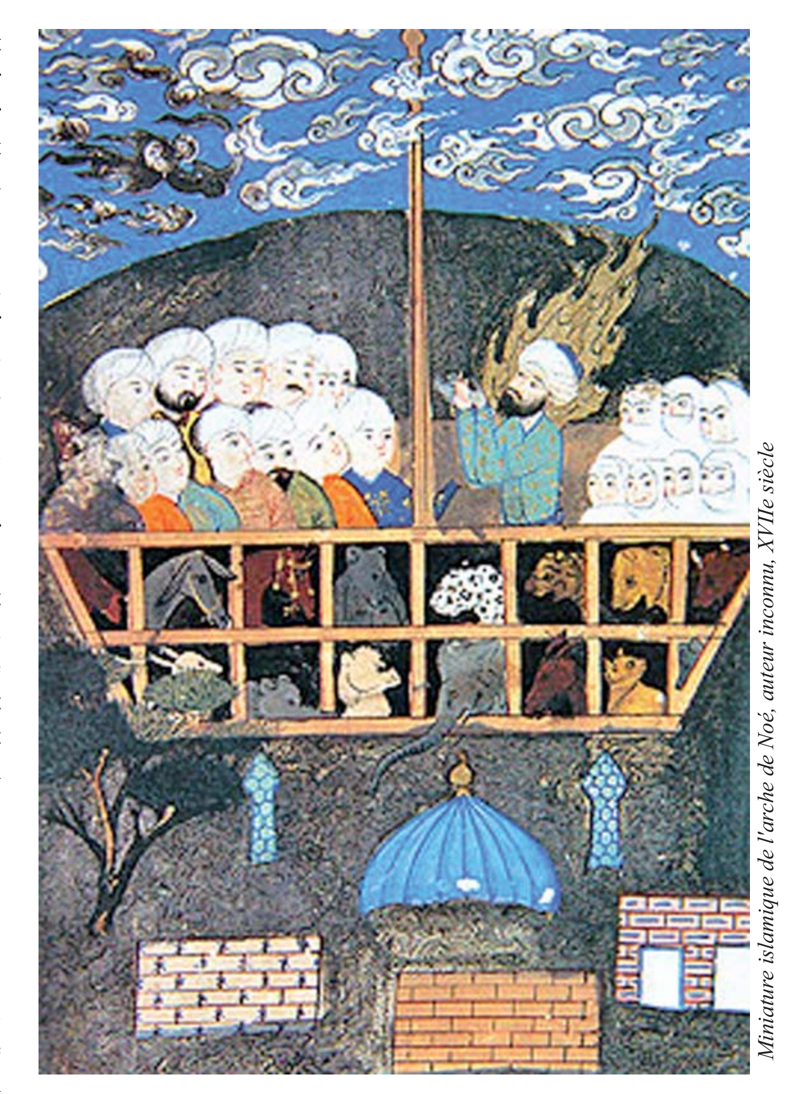
à lui la trajectoire de l'arche, qui serait partie de Koufa, dans l'Irak actuelle, pour se diriger vers la Mecque et faire le tour de la Kaaba avant de s'arrêter sur le mont Jûdî. Il évoque également qu'à l'issue du déluge, lorsque Dieu ordonna à la terre d'absorber l'eau, certaines contrées tardèrent à obtempérer, et se virent ainsi octroyer de l'eau salée qui rendit leur territoire aride et infertile. En outre, les océans se seraient que le reste des eaux du déluge n'ayant pu être absorbées.

Au XIIIe siècle, Al-Baîdawî a rédigé de longues gloses sur les dimensions de l'arche, qui, selon lui, avait une longueur de près de 300 coudées et une largeur de 50, ainsi que trois étages où étaient répartis respectivement les animaux, les humains et les oiseaux. Il indique également que le nom d'un prophète était inscrit sur chaque planche du bateau et que le corps d'Adam aurait été placé au milieu de l'arche, afin de séparer les hommes des femmes.

Une herméneutique mystique du déluge comme "événement intérieur"

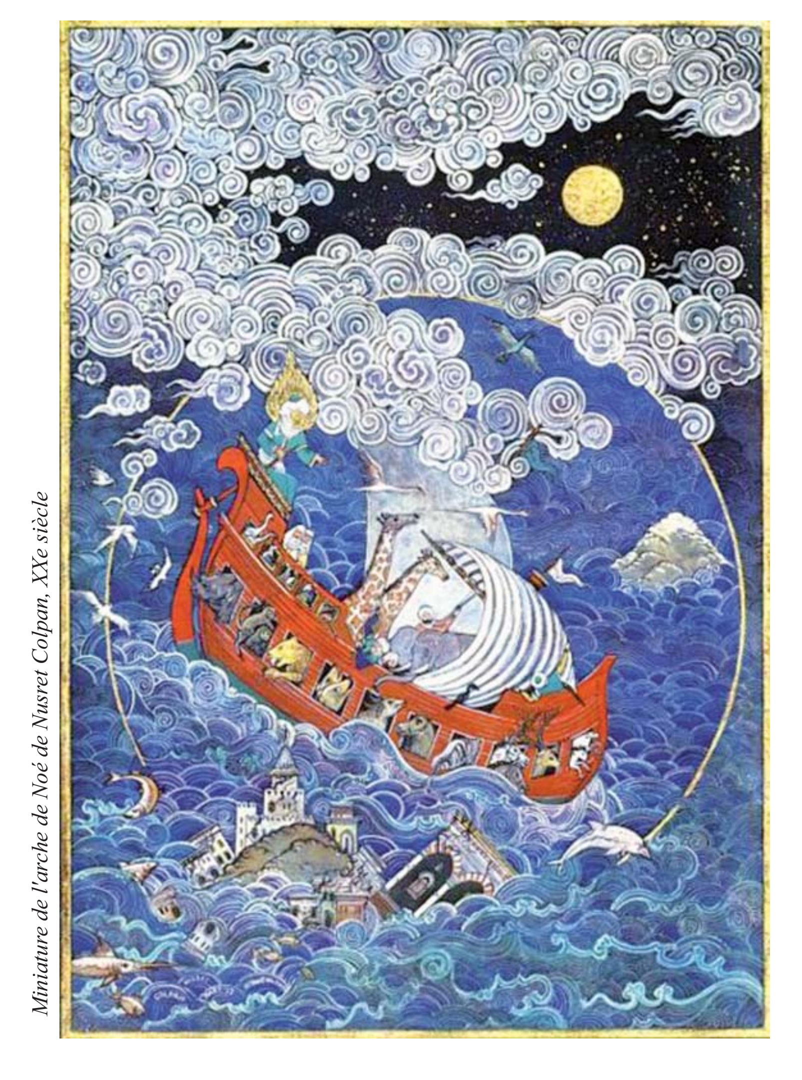
Si en islam plusieurs commentaires techniques concernant la construction de l'arche et l'organisation de la vie en son sein durant le déluge ont été rédigés, le panorama général s'est caractérisé par une tendance moindre à la recherche d'éventuelles preuves historiques du déluge ou de l'arche en elle-même face à la présence d'une profusion de commentaires s'efforçant de saisir l'essence même du message et ses significations profondes au-delà de l'apparence et de la dimension historique de l'événement.

Dans *Le dévoilement des effets du voyage*, le grand mystique Ibn 'Arabî (1165-1240) décrit l'arche de Noé comme



Miniature islamique de l'arche de Noé, auteur inconnu, XVIIe siècle

"*l'arche de Son salut*"[27] et son périple comme "*le voyage du salut*"[28]. Les moqueries subies par Noé lors de la construction de l'arche symbolisent le diable ou tout élément cherchant à détourner l'homme de ce qui pourrait le rapprocher de Dieu. S'opère ensuite un passage du macrocosme de l'univers au microcosme humain, chacun étant appelé à construire à son tour sa propre arche intérieure: "*Toi qui t'occupes à édifier ton arche, l'arche du salut, et te prépares à recevoir, sur l'ordre de Dieu, Son Commandement qui est une manifestation du Moi [...] Fais sortir de ton arche "un*



Miniature de l'arche de Noé de Nusret Colpan, XXe siècle

Vaisseau de l'Eglise ou communauté du prophète Mohammad sauvant tous deux l'humanité du péché, l'arche comporte, dans les deux traditions, une dimension essentiellement rédemptrice.

couple de chaque espèce" pour l'engendrement et la procréation, car tu es le produit de la multiplication du monde supérieur par le monde inférieur, toi et tous les êtres engendrés. La présence du couple est indispensable dans ce voyage d'anéantissement.".[29] La traversée de Noé est donc destinée à être revécue par le croyant à l'intérieur de son être; l'arrivée sur le mont Jûdî se transformant en symbole de la générosité (*jûd*) divine permettant au croyant d'accéder à de hautes connaissances: "*Celui qui accomplira le voyage de Noé connaîtra certaines des sciences relatives au monde intermédiaire et créaturel. C'est au cours de ce voyage que l'on apprend le Grand Œuvre. C'est pourquoi ce dernier s'achève par la Générosité (Jûd) qui est sa raison d'être.*"[30] Enfin, le voyage de Noé s'inscrit dans la succession des voyages des prophètes jusqu'au mi'râj du prophète Mohammad, symbolisant un cycle de montée (lors du déluge) et de redescente ayant une dimension céleste et cosmique.

En outre, dans le *Récit de l'Exil Occidental* de Sohrawardî (XIIe siècle), la traversée initiatique du pèlerin mystique s'effectue sur le "bateau" de Noé: "*Nous voyagions sur un navire "fait de planches et de clous"*[31] *[…] et "le navire tout chargé" nous fit passer par l'île de Gôg et de Magôg, du côté gauche de la montagne al-Jûdî […] Alors fut vraiment réalisé en moi que "la promesse de ton Seigneur est vraie*"[32]"[33]. L'arche est ici l'instrument essentiel de l'avancement spirituel et lieu de passage des épreuves, conduisant par la suite au fameux "Sinaï mystique" de la rencontre avec l'Ange. Dans sa vision des sept organes subtils typifiant chacun un prophète particulier, 'Alâoddawleh Semnânî (XIVe siècle) conçoit n écho l'âme comme le lieu des épreuves des tentations de ce monde - le "déluge" intérieur - en la qualifiant de "Noé de ton être" (*Nûh wujûdika*).[34]

Dans son œuvre majeure, le *Mathnavî*, Mawlânâ Jalâl al-Dîn Rûmî (XIIIe siècle) se base également sur une vision "microcosmique" des événements décrits dans le Coran selon laquelle chaque protagoniste - bon comme mauvais - reflète une dimension particulière de l'homme. L'arche symbolise ainsi les amis de Dieu (*awliyâ allah*) qui, tels un bateau, permettent aux croyants de ne pas périr dans les flots et les tempêtes de l'existence

terrestre, et d'atteindre les rives de la félicité éternelle: "*A ce sujet*[35], *le Prophète a dit: " Je suis comme l'Arche dans le Fleuve du Temps.*

Moi et mes compagnons, nous sommes comme l'Arche de Noé: celui qui s'attache à nous obtiendra des grâces"."[36]

Le déluge reflète quant à lui les mauvaises influences et fréquentations qui empêchent l'âme du croyant de poursuite son chemin vers son Créateur, tandis que Noé - et, par extension, chaque saint - constitue l'Ami par excellence, le "guide dans la tempête":

"*Parlerai-je du philosophe et de sa folle imagination, ou des arches et des déluges de Dieu?*

Non, je parlerai de Ses arches, qui sont les conseils spirituels donnés (par les saints);

Je parlerai du Tout - la partie est comprise dans le Tout.

Sache que chaque saint est un Noé et un capitaine de l'Arche;

Sache que la compagnie des gens (de ce monde) est le Déluge".[37]

Le déluge symbolise également l'illusion et les chimères qui peuvent conduire à noyer les "montagnes de l'esprit", en référence au récit coranique indiquant que les montagnes disparaissent sous les flots lors du déluge. Face à cela, l'Arche de Noé incarne l'espoir d'un sauvetage et d'une rédemption: "*Des intelligences aussi fortes que des montagnes ont été submergées dans les mers de l'imagination et les tourbillons de l'illusion.*

Les montagnes sont humiliées par ce Déluge: où trouver de la sécurité, sauf dans l'Arche de Noé?"[38]

Vaisseau de l'Eglise ou communauté du prophète Mohammad sauvant tous deux l'humanité du péché, l'arche comporte, dans les deux traditions, une dimension essentiellement rédemptrice. Les différentes conceptions du motif de l'arche reflètent également deux consciences religieuses, deux façons différentes de se lire et de contempler son propre reflet dans un même récit, tout en révélant la richesse des possibilités d'interprétation au sein de chacune d'entre elle. Sans nous risquer à des simplifications hâtives, nous pouvons néanmoins dégager certaines grandes tendances, notamment une historicisation progressive de l'événement en occident chrétien se doublant d'un désir de l'étayer par des preuves scientifiques s'accordant avec les progrès et découvertes du moment, et ce essentiellement afin de répondre aux accusations d'invraisemblance se basant le plus souvent sur des critères physiques et matériels. Cette tendance n'est cependant pas imputable au christianisme en soi, mais bien à l'évolution générale du système de pensée de l'occident dans son ensemble et de son rapport au monde, ayant conduit à une progressive historicisation du réel.

En islam, si Mas'ûdî évoque que l'endroit où s'arrêta l'arche sur le mont Jûdî était encore visible à son époque et qu'Ibn Batutta mentionne l'endroit dans ses voyages, tout engouement pour la quête de l'épave de l'arche demeure absent. Il semble même que la question ne se pose pas, l'enjeu essentiel demeurant, comme dans les premiers siècles du christianisme avec Saint Augustin et Hippolyte de Rome, de faire vivre le récit au-delà de l'histoire afin de le lier à une révélation postérieure - qu'elle soit christique ou mohammadienne, et d'en dégager la signification profonde pour chaque croyant, au-delà des époques. ■

Pour Ibn 'Arabî les moqueries subies par Noé lors de la construction de l'arche symbolisent le diable ou tout élément cherchant à détourner l'homme de ce qui pourrait le rapprocher de Dieu. S'opère ensuite un passage du macrocosme de l'univers au microcosme humain, chacun étant appelé à construire à son tour sa propre arche intérieure.

1. Rûmî, Jalâl-ud-Dîn, *Odes mystiques* (*Dîwân-e Shams-e Tabrîzî*), traduit du persan par Eva de Vitray-Meyerovitch et Mohammad Mokri, Points, Sagesses, 1973, Ode 148.
2. Le récit de la construction de l'arche et du déluge est essentiellement évoqué dans les chapitres 6 et 7 de la Genèse.
3. De nombreux débats ont eu lieu afin de déterminer l'origine du mot "*gopher*". Selon certaines versions, il aurait une origine babylonienne signifiant "cèdre", alors que d'autres soutiennent la version selon laquelle il viendrait de l'assyrien "*giparu*" signifiant "roseau".
4. Genèse, 6:13-14.
5. Coran, 29:15.
6. Ibid., 54:13.
7. Selon l'islam, Noé fait ainsi partie des six grands prophètes législateurs (*ulû-l-'azm*). Il ouvre, après Adam, un cycle de prophéties qui trouvera son achèvement avec le prophète Mohammad et la révélation du Coran.
8. L'associationnisme consiste à associer quelque chose à Dieu.
9. Essentiellement des versets 25 à 49.
10. Genèse, 9:13.
11. Première épître de Pierre, 3: 21-22.
12. "*Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous: il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Alors, de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé; de deux femmes qui moudront à la meule, l'une sera prise et l'autre laissée.*" Matthieu, 24: 37-41; "*Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même aux jours du Fils de l'homme*", Luc, 17:26.
13. Le motif du navire symbolisant l'Eglise puise notamment ses racines dans la tradition judaïque. A titre d'exemple, le navire symbolise Israël dans les *Testaments des Douze Patriarches*.
14. Traduction française réalisée par l'auteur à partir de la version anglaise de la *Cité de Dieu* publiée sous la direction de Philip Schaff: *St. Augustin's City of God and Christian Doctrine: Nicene and Post-Nicene Fathers of the Christian Church*, Kessinger Publishing, 2004, chap. 26.
15. Ibid. le motif de la porte de l'arche est également évoqué dans un autre de ces textes: "*Nous voyons une figure de ce mystère dans l'ordre donné à Noé d'ouvrir sur un des côtés de l'arche une porte par où pussent entrer les animaux qui devaient échapper au déluge et qui représentaient l'Eglise (Gn 6, 16)*", (Tr 120, 2).
16. Genèse, 6:15. Ce passage a également donné lieu à de nombreuses gloses concernant la notion de "coudée", mesure variable par définition.
17. Les réponses furent là aussi très variées, et s'appuyaient avant tout sur les récits de l'Ancien Testament, notamment sur celui de la tour de Babel justifiant une dispersion de l'humanité et des espèces animales.
18. Genèse, 8:4.
19. Voir notamment Morris, Henry M., *The Ark of Noah*, 1971, CRSQ Vol.8, No.2, p.142-144; Collins, D.H., *Was Noah's ark stable?*, 1977, CRSQ, Vol.14, No.2; Van Der Werff, *Thoughts on the structure of the Ark*, 1980, CRSQ, Vol.17, No.3.
20. Woodmorappe, John, *Noah's Ark: A Feasibility Study*, ICR, 1996.
21. Coran, 29:15.
22. Ibid., 54:13.
23. "*bi-a'yuninâ wa wahînâ*", ibid., 11:37.
24. C'est notamment la version soutenue par 'Abdallah ibn 'Abbâs, cousin du prophète Mohammad, qui était connu à l'époque pour l'étendue de ses connaissances.
25. Ibid., 11:44.
26. L'interprétation de ce hadîth est différente dans la tradition sunnite et chiite: pour les premiers, la notion de "communauté" fait référence à la communauté musulmane dans son ensemble (*Ummah*), tandis que pour les seconds, elle évoque la famille du Prophète (*Ahl-ul-Bayt*).
27. Ibn 'Arabî, *Kitâb al-Isfâr 'an Natâ'ij al-Asfâr* (Le dévoilement des effets du voyage), introduction, traduction et annotation par Denis Gril, www.lyber-eclat.net/lyber/ibnarabi/, par.1.
28. Ibid., par.37.

29. Ibid., par.39. En se basant sur un verset coranique évoquant que le départ et le mouillage de l'arche se réalise "au nom de Dieu (*b-ismi-llah*)"[29], Ibn 'Arabî invite également le pèlerin mystique à embarquer en Son nom: "*Embarque dans ton arche par le* bâ' *qui est le nom d'Allâh, redresse l'alif de la réalisation de l'unité entre le* bâ' *et le sîn de bismi. Tu ne verras pas ici le Tout-Miséricordieux le Très-Miséricordieux, car Nous restons en arrière de ton arche. Sa course s'accomplit par le* bâ', *particule d'abaissement, ainsi que son ancrage au rivage de la générosité divine. Par la générosité* (jûd) *est apparue l'existence* (wujûd), *et sur le mont Jûdî s'est manifesté ce que contenait l'Arche.*", ibid.
30. Ibid., par.39.
31. En référence au verset du Coran (54:13) décrivant l'arche.
32. Verset du Coran 18:98.
33. Sohrawardî, Shihâboddîn Yahyâ, "Le récit de l'exil occidental" in *L'archange empourpré, quinze traités et récits mystiques traduits du persan et de l'arabe*, présentés et annotés par Henry Corbin, Fayard, 1976.
34. Corbin, Henry, *En islam iranien, aspects spirituels et philosophiques*, T. 3, Gallimard, 1971, p.279.
35. C'est-à-dire à propos du hadîth évoqué précédemment, selon lequel le prophète aurait dit: "*Ma Communauté est comparable à l'Arche de Noé: celui qui s'y attache est sauvé, et celui qui s'en détache se noie.*"
36. Ibid., Daftar 4, 538-539.
37. Rûmî, Jalâl-ud-Dîn, *Mathnawî: la Quête de l'Absolu*, traduction française d'Eva de Vitray-Meyerovitch, Editions du Rocher, 1990, Daftar 6, 2224-2225.
38. Ibid., Daftar 5, 2654.



Bibliographie

- Corbin, Henry, *En islam iranien, aspects spirituels et philosophiques*, T. 3, Gallimard, 1971.
- Ibn 'Arabî, *Kitâb al-Isfâr 'an Natâ'îj al-Asfâr* (Le dévoilement des effets du voyage), introduction, traduction et annotation par Denis Gril, www.lyber-eclat.net/lyber/ibnarabi/
- Rûmî, Jalâl-ud-Dîn, *Mathnawî: la Quête de l'Absolu*, traduction française d'Eva de Vitray-Meyerovitch, Editions du Rocher, 1990.
- Rûmî, Jalâl-ud-Dîn, *Odes mystiques* (*Dîwân-e Shams-e Tabrîzî*), traduit du persan par Eva de Vitray-Meyerovitch et Mohammad Mokri, Points, Sagesses, 1973.
- Schaff, Philip (dir.), *St. Augustin's City of God and Christian Doctrine: Nicene and Post-Nicene Fathers of the Christian Church*, Kessinger Publishing, 2004.
- Sohrawardî, Shihâboddîn Yahyâ, "Le récit de l'exil occidental" in *L'archange empourpré, quinze traités et récits mystiques traduits du persan et de l'arabe*, présentés et annotés par Henry Corbin, Fayard, 1976.
- Tabarî, *La chronique, Histoire des Prophètes et des Rois*, Volume I et II, Traduction de Hermann Zotenberg, Actes Sud/Sindbad, 2002.
- Tâdjdînî, 'Alî, *Farhang-e Nemâdhâ va Neshânehâ dar andîsheh-ye Mawlânâ*, Soroush, 1382 (2003).
- Whitcomb, John C., Morris, Henry M., *The Genesis Flood, the Biblical Record and its Scientific Implications*, Presbyterian and reformed Publishing Co. Phillipsburg, NJ.
- Woodmorappe, John, *Noah's Ark: a feasibility study*, Institute for Creation Research, CA, 1996.

La navigation dans le nord et le sud de l'Iran
Entretien avec le capitaine Kâmrân Gholâmi

Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI

Le capitaine Kâmrân Gholâmi est le directeur commercial de Daryâ-ye Talâi-e Pârsiân (La Mer Dorée de Perse), première entreprise privée de navigation actuellement en activité dans les eaux du nord de l'Iran. Elle possède deux grands cargos qui naviguent entre l'Iran et la Russie.

Afsâneh POURMAZAHERI: Votre métier est souvent considéré comme l'un des plus difficiles. Qu'en pensez-vous?

Kâmrân GHOLAMI: Oui, vous avez raison. C'est un travail difficile et j'espère que le gouvernement facilitera davantage nos conditions de travail et accordera plus d'attention à ce domaine. Nous travaillons loin de la terre, au milieu de l'océan, la vie et le travail sont mélangés et cela pendant des jours, voire pendant des mois. En général, les autres professions, les fonctionnaires par exemple, commencent leur travail le matin et rentrent chez eux l'après-midi. Leur vie personnelle et socio-professionnelle ne se mélangent pas. En mer, nous sommes les uns avec les autres 24 heures sur 24. Par conséquent, les collègues n'arrivent parfois pas à distinguer la frontière entre le travail et la vie, le travail et l'amitié, etc. ce qui entraîne de nombreux problèmes. De plus, ce qui rend ce métier difficile est de vivre éloigné de sa famille et de la société. 90% des marins, navigateurs ou capitaines qui quittent leur travail évoquent le mécontentement de leur famille et la peur de la perdre. Et pour nous les Iraniens, pour qui la famille et le foyer familial comptent beaucoup, nous préférons finalement quitter l'aventure pour nous installer dans un petit coin de terre ferme, notamment quand nos enfants grandissent et se préparent à entrer dans la vie active. Des gens comme moi trouvent ensuite des métiers relatifs à leur carrière précédente, ou bien s'orientent vers d'autres activités. D'ailleurs, une autre difficulté dans ce domaine est sans doute les horaires de travail. Une fois sur le bateau, nous ne sommes plus maitres de notre emploi du temps. Souvent, nous arrivons au port à minuit et il faut se mettre au travail, et le déchargement ou le chargement du bateau dure plusieurs heures. Il m'est souvent arrivé de ne pas dormir une semaine entière à cause de la houle, d'une mer agitée, de choses inattendues qui nous surprennent en mer. Nous devons également suivre des stages tout au long de notre carrière, notamment des stages de spécialisation relatifs à différentes parties du bateau: le moteur, le pont, l'électricité, etc. Nous étudions d'abord cela pendant deux ans, pour suivre ensuite un stage de trois ans, puis nous suivons de nouveau des cours pendant deux ans. Dans les ports du nord du pays il fait particulièrement chaud, et c'est l'une des raisons pour laquelle un nombre de moins en moins important de jeunes choisissent d'étudier

dans cette branche, et s'ils le font, ils abandonnent au tout début du cursus. Malgré tout, ce métier à aussi des bons côtés. Il donne notamment l'occasion de voyager et d'élargir votre vision du monde. Il est riche en expériences et nous permet de comparer les sociétés et le mode de vie des différentes populations. Les salaires aussi sont très intéressants, et c'est un facteur important qui motive souvent les gens à choisir ce métier. Cependant, je ne conseille pas plus de dix ans de travail en mer.

Farzâneh POURMAZAHERI: Quelles sont vos activités principales dans l'entreprise Daryâ-ye Talâi-e Pârsiân?

K.G.: Notre entreprise possède deux navires qui parcourent la zone maritime de la mer Caspienne, avec des cargaisons de bois et de fer de Russie. Cela constitue 80% de notre activité. De manière générale, les produits de Russie importés vers l'Iran se limitent au bois et au fer. Il faut ajouter que le chargement, le transport, le déchargement et la livraison font également partie de nos activités. Notre objectif est de satisfaire notre clientèle. Le transport des produits par voie terrestre est souvent compliqué. Pour transporter les cargaisons vers Astara, et de là, vers l'Azerbaïdjan, et finalement, en direction de la Russie (et vice versa) le trajet est très long et très difficile. C'est pourquoi, plusieurs entreprises coopèrent avec nous. Pour ce faire, nous sommes entrés en relation avec les ports maritimes du nord du pays afin qu'ils puissent augmenter leurs activités dans ce domaine. De même, on nous consulte dans le cadre d'activités qui sont en relation avec notre métier, comme la vente et l'achat de bateaux, etc.

A.P.: Combien y-a-t-il d'entreprises de navigation comme la vôtre en Iran?

K.G.: Dans le domaine privé, il n'y a que la nôtre plus une autre entreprise ne détenant qu'un seul bateau qui mouille uniquement dans le nord du pays, c'est-à-dire dans la mer Caspienne. Quant aux entreprises publiques, celle de *Khazar*, avec dix bateaux, reste la plus grande. Leurs activités sont presque les mêmes que les nôtres: le transport de cargaisons entre l'Iran et la Russie. Cependant, la situation générale de la Caspienne tend à limiter ces activités. Toutefois, il y a des bateaux qui transportent des voitures, de la nourriture, de la roche et du verre, mais cela demeure rare.

A. P.: Vos exportations et vos importations concernent quels pays?

K. G.: D'une manière générale, nous exportons vers le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan et la Russie. Il y a cinq pays dans la zone de la mer Caspienne: le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan, le Turkménistan, la Russie et l'Iran. Nos exportations sont essentiellement destinées à l'Azerbaïdjan, au Kazakhstan et à la Russie; il en va de même pour les importations. Comme je l'ai déjà évoqué, 80% de nos importations sont du fer et du bois destinés aux usines des villes d'Ahvaz, de la région du Guilân et de Semnân.

L'entreprise publique la plus grande d'Iran est celle de la République Islamique d'Iran. Elle comprend 120 bateaux; elle est actuellement l'entreprise la plus importante du Moyen Orient. Parmi les pays voisins, l'Iran est donc le plus important en matière de navigation.

F. P.: Quel est le pourcentage de produits transportés entre l'Iran et le monde par voie maritime?

K. G.: 80% du transport du pays est effectué par voie maritime, mais pas

L'entreprise publique la plus grande d'Iran est celle de la République Islamique d'Iran. Elle comprend 120 bateaux; elle est actuellement l'entreprise la plus importante du Moyen Orient. Parmi les pays voisins, l'Iran est donc le plus important en matière de navigation.

80% du transport du pays est effectué par voie maritime, mais pas uniquement par des navires iraniens. Il y a aussi des navires étrangers qui sont à la disposition de notre gouvernement. Ils transportent des cargaisons pour l'Etat, pour le compte d'une entreprise, ou pour des personnes spécifiques.

uniquement par des navires iraniens. Il y a aussi des navires étrangers qui sont à la disposition de notre gouvernement. Ils transportent des cargaisons pour l'Etat, pour le compte d'une entreprise, ou pour des personnes spécifiques. Quant aux pays qui sont en relation avec l'Iran par les voies maritimes du sud du pays, notamment le port de Bandar Abbâs, ils sont nombreux, les pays les plus importants étant la Chine et la Malaisie. Nous importons du riz de Thaïlande et du Viêtnam, du blé et de l'huile d'Australie et d'Océanie, un peu de tout d'Europe, du sucre d'Afrique du sud, et enfin du maïs, du blé et du riz d'Amérique du Sud. Quant à nos exportations, elles sont majoritairement constituées de fer et d'autres minéraux.

A. P.: Quels sont les pays avec lesquels l'Iran entretient la majeure partie de ses relations maritimes?

K. G.: A partir des ports maritimes du sud du pays, nous envoyons en général des navires partout dans le monde puisque les eaux du sud ne sont pas fermées. Nous allons partout, sauf en Israël, aux États-Unis et vers certains pays d'Afrique où la sécurité est précaire. En somme, nous entretenons des relations maritimes et commerciales avec un nombre considérable de pays. Les plus importants sont, en Europe, la Belgique, l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Angleterre. Du côté de l'Asie, nous pouvons citer la Chine, la Corée, la Malaisie, le Vietnam et la Thaïlande. Quant aux pays du golfe Persique, nous entretenons l'essentiel de nos relations avec Dubaï et les Émirats. L'Australie, le Canada et les pays du sud de l'Afrique, notamment la Tanzanie, les pays d'Amérique du Sud comme le Brésil ou l'Argentine et enfin les pays d'Amérique centrale sont également des pays qui entretiennent des relations commerciales soutenues avec l'Iran.

F.P.: Quelles sont les voies maritimes les plus importantes pour l'Iran d'un point de vue commercial à l'intérieur et à l'extérieur du pays?

K. G.: Nous avons presque 3000 km de frontière maritime en Iran, dont 2400 km dans le sud et 600



Le cargo de Sepano sur la mer Caspienne

km dans le nord. Toutes ces voies maritimes sont importantes pour l'Iran mais malheureusement, nous ne sommes pas encore arrivés à les utiliser de manière optimale. Cependant, récemment nous avons effectué certains progrès, notamment dans le domaine de l'élargissement de nos ports maritimes, notamment dans le nord du pays. Nous avons commencé à construire des quais de qualité près de la mer Caspienne pour attirer et accueillir plus de bateaux. De même, dans le sud, nous avons développé nos activités maritimes et commerciales. En gros, nous occupons une position relativement bonne dans le secteur du commerce maritime, surtout dans les mers du sud étant donné qu'il y a beaucoup plus de quais et que, par conséquent, une plus grande quantité de grands navires peuvent y mouiller. Dans le nord du pays, les navires les plus volumineux pèsent 6000 tonnes. C'est le poids limite car la profondeur du bord de mer dans la Caspienne, qui ne dépasse pas les 5 mètres, ne le permet pas, tandis que dans le sud du pays, le poids des navires peut même dépasser 75 000 tonnes étant donné que les quais sont plus profonds (jusqu'à 17 ou 18 mètres). A Gheshm, j'ai entendu dire que des quais permettant d'accueillir des pétroliers de 500 000 tonnes ont été construits. Ces quais d'accueil sont forcément plus profonds (plus de 22 mètres). En résumé, les quais du sud sont plus grands, plus nombreux et plus actifs.

A. P.: Quel est le pays dominant dans le domaine du commerce maritime ? Quel rang occupe l'Iran dans ce domaine?

K. G.: La Grèce est sans doute le pays le mieux placé. Récemment, le Japon et la Chine ont beaucoup progressé. Ces derniers possèdent aujourd'hui un grand nombre de navires. Ils ont investi de grosses sommes d'argent dans cette industrie et, scientifiquement parlant, ils sont plus développés que nous. De même, il ne faut pas oublier le rôle de la géographie et de l'histoire. Ces pays ont un passé de près de deux siècles en matière d'activités maritimes à grande échelle. Quant aux Anglais et aux Norvégiens, ils sont des précurseurs dans ce domaine.

A. P.: Nos voies maritimes accueillent-elles également une quelconque industrie touristique?

K. G.: Oui, l'entreprise *Valfajr-e Hasht*, sous l'égide de la Navigation de la République Islamique d'Iran, possède quatre grands bateaux Catamaran de tourisme qui vont vers le sud, notamment vers le Koweït, le Qatar, Dubaï et Bahreïn. Ces bateaux partent de Boushehr, Khorramchahr, Bandar Abbâs, Assalouyeh et Kish, en Iran. C'est donc sur la côte du golfe Persique que les voyageurs peuvent embarquer. La raison principale de l'activité de ces bateaux est le transport des familles des habitants du sud de l'Iran qui séjournent dans les pays voisins. Heureusement, le tourisme maritime s'améliore en Iran, et le gouvernement est en train de faire des projets pour un futur proche en vue d'améliorer ses activités dans ce domaine.

F. P.: Quelles est l'origine de l'industrie de la navigation en Iran?

K. G.: Ce sont les Allemands qui, il y a 40 ans, ont apporté avec eux cette industrie en Iran. Les responsables allemands ont ensuite confié cette tâche aux Anglais, qui ont contrôlé la navigation en Iran jusqu'aux débuts de la révolution islamique, étant donné qu'il n'existait alors pas réellement de personnel iranien qualifié dans ce domaine. Petit à petit, les Iraniens ayant étudié dans les pays étrangers sont rentrés et ont rallié l'équipe. Aujourd'hui, il n'y a plus d'étrangers travaillant dans ce domaine en Iran. Mais il y a toujours 30% de personnel étranger sur les navires (pour des questions de visa). Ils viennent généralement de Russie, d'Ukraine, du Pakistan, du Nigéria et des Philippines.

A. P.: Y-a-t-il en Iran un lieu spécifique pour la formation des marins?

K. G.: Jusqu'en 1987, nos marins étaient formés en Angleterre, en Belgique, en Inde et au Pakistan. Après la création de l'université de Navigation de Châbahâr, les formations se déroulent au sein même du pays, dans cette université ainsi qu'à Noshahr, Boushehr, et même à Téhéran. Actuellement tous les professeurs et formateurs sont iraniens, et le niveau des universités de navigation en Iran est très satisfaisant. Les diplômes obtenus sont reconnus par l'IMO (International Maritime Organization) et partout dans le monde. ■

La peinture iranienne et le modernisme

(1ère partie)

Shohreh GOLAZAD

Introduction

Les premiers contacts avec le monde occidental

La Perse antique fut la première puissance asiatique à établir des contacts avec le berceau de la civilisation occidentale, la Grèce. Après la conquête de la Perse par l'armée d'Alexandre, la culture perse a subi l'influence de la civilisation grecque pendant deux siècles; néanmoins les dynasties arsacide et sassanide ont assuré la renaissance de la culture perse, de sorte que la culture et l'art persans sont devenus de nouveau une source d'inspiration du monde occidental, avant et après l'islamisation de la Perse.

Cependant, du Moyen Age au début du XVe siècle (dynastie des Aq qoyunlu), le monde iranien et le monde occidental se connaissent relativement peu et l'image qu'ils ont l'un de l'autre est souvent mêlée d'exagérations et d'anecdotes fabuleuses, dues à un manque de connaissance évident. Avant la Renaissance, l'Eurasie était plutôt dominée par la suprématie économique, culturelle et même politique du continent asiatique par rapport à l'Europe, la Renaissance européenne ayant ses racines dans le développement des contacts avec le continent où sont nées les plus anciennes civilisations du monde.

Le processus de contact entre la Perse et l'Occident s'est accéléré à partir du XVIe siècle, sous la dynastie des Safavides, notamment à l'époque du plus grand empereur de cette dynastie, Shâh Abbâs Ier. Sa capitale, Ispahan, est devenue le foyer des relations politiques, économiques et commerciales avec les grandes puissances européennes de l'époque. Avec ses ponts magnifiques, ses chefs-d'œuvre architecturaux, ses somptueuses mosquées et ses beaux palais, l'Ispahan des Safavides fut un centre culturel et économique important pendant trois siècles, réunissant en son sein les commerçants, voyageurs et artistes venant d'Europe, ainsi que les ambassadeurs des cours européennes et les missionnaires chrétiens. Dans ce contexte, le terrain était de nouveau propice à ce que l'art iranien soit influencé par l'art moderne occidental.

Les débuts des tendances naturalistes dans l'histoire de l'art pictural iranien

Sous les Safavides, de nombreux facteurs contribuèrent à l'apparition de tendances naturalistes dans la peinture iranienne: développement des contacts avec les Européens, importation d'œuvres et de marchandises occidentales, etc. Les produits fabriqués en Europe firent progressivement leur apparition sur les marchés d'Ispahan et de certaines grandes villes iraniennes. Les peintres étaient séduits par l'art pictural occidental qui éveillait en eux le désir de représenter une image naturaliste du monde,

notamment en y introduisant les règles de la perspective, c'est-à-dire les techniques quasi-scientifiques visant à représenter les objets sur une surface plane, de telle sorte que leur représentation coïncide avec la perception visuelle que l'on peut en avoir, compte tenu de leur position dans l'espace par rapport à l'œil de l'observateur. De ce point de vue, les tableaux de Rezâ Abbâssi peuvent constituer une sorte de transition entre l'art pictural traditionnel et l'apparition, pour la première fois, d'une certaine occidentalisation du regard des artistes iraniens. Pendant les siècles suivants, sous les dynasties zand et qâdjâre, ce courant naturaliste se développa sous une forme particulière: l'idéalisation de la nature ainsi que la sublimation et l'exaltation du beau. Par conséquent, pendant cette période, les portraitistes ont souvent reproduit les visages qui se ressemblaient étrangement, de sorte que les visages masculins et féminins étaient semblables, à peu de chose près: la barbe et la moustache pour les hommes!

Ce genre pictural a longtemps plu aux aristocrates et à la haute bourgeoisie urbaine. A partir du XIXe siècle, avec l'apparition des premiers ateliers d'imprimerie à Tabriz et à Téhéran, un public plus important découvrit progressivement les gravures et les images occidentales. Pendant cette même période, les artistes s'efforcèrent de donner un aspect plus populaire à leur art pour s'éloigner de la tradition du portrait des gens de la cour, afin de s'intéresser à une nouvelle vision sur les formes et les thèmes. Mahmoud Khân Malek-o-Shoarâ et Abol-Hassan Khân Ghaffâri (alias Sani-ol-Molk) furent les principaux représentants de ce nouveau mouvement pictural.

Poète et calligraphe, Mahmoud Khân Malek-o-Shoarâ a ouvert de nouveaux horizons dans le domaine de la peinture iranienne au cours de la première moitié du XIXe siècle. Lui qui n'avait jamais

Le processus de contact entre la Perse et l'Occident s'est accéléré à partir du XVIe siècle, sous la dynastie des Safavides, notamment à l'époque du plus grand empereur de cette dynastie, Shâh Abbâs Ier. Sa capitale, Ispahan, est devenue le foyer des relations politiques, économiques et commerciales avec les grandes puissances européennes de l'époque.



Le médecin Mirzâ Abolfazl Kâshâni rend visite à son patient, *Sani-ol-Molk, aquarelle,1859, Palais du Golestân*

voyagé en Europe, il sut créer intelligemment le premier "collage" de l'histoire de la peinture moderne iranienne, en collant des timbres-poste iraniens et étrangers sur une toile. Dans son tableau *La transcription* (استنساخ), signé en 1227 de l'Hégire, l'artiste introduit une approche créative des trois principales questions de la peinture: la forme, la couleur et l'espace.

Dans certaines aquarelles de Mahmoud Khân, les petits pointillages évoluent pour devenir des petites surfaces ou des taches de couleur, à la manière de Paul Signac ou de Georges Seurat. En outre, Mahmoud Khân prend ses libertés dans le choix des couleurs et l'usage du pinceau pour s'approcher instinctivement des méthodes de Pissarro et de Van Gogh. A noter qu'à cette époque-là, l'art de Van Gogh n'est pas encore apprécié en Occident, et que Mahmoud Khân n'a certainement pas eu l'occasion de connaître les techniques du peintre néerlandais.

Contrairement à Mahmoud Khân qui ne s'est jamais rendu en Europe, Abol-Hassan Khân Ghaffâri, alias Sani-ol-Molk, a voyagé en Italie. Lors de son retour en Iran, il s'oppose à la vision traditionnelle des portraitistes de son époque, qui représentent sur la toile des visages idéalisés et sublimés. Sous l'influence de l'école portraitiste européenne, Sani-ol-Molk s'est s'efforçé de représenter les expressions extérieures du visage.

Mahmoud Khân et Sani-ol-Molk ont essayé, chacun à sa manière, de créer des liens entre l'espace pictural contemporain et le passé traditionnel de la peinture iranienne. Les "innovations" introduites par les deux artistes ont sûrement sensibilisé les artistes iraniens au modernisme, mais pour l'accélération du processus d'occidentalisation de l'art pictural en Iran, il fallut attendre l'apparition de Kamâl-ol-Molk.

Mahmoud Khân et Sani-ol-Molk ont essayé, chacun à sa manière, de créer des liens entre l'espace pictural contemporain et le passé traditionnel de la peinture iranienne. Les "innovations" introduites par les deux artistes ont sûrement sensibilisé les artistes iraniens au modernisme, mais pour l'accélération du processus d'occidentalisation de l'art pictural en Iran, il fallut attendre l'apparition de Kamâl-ol-Molk.

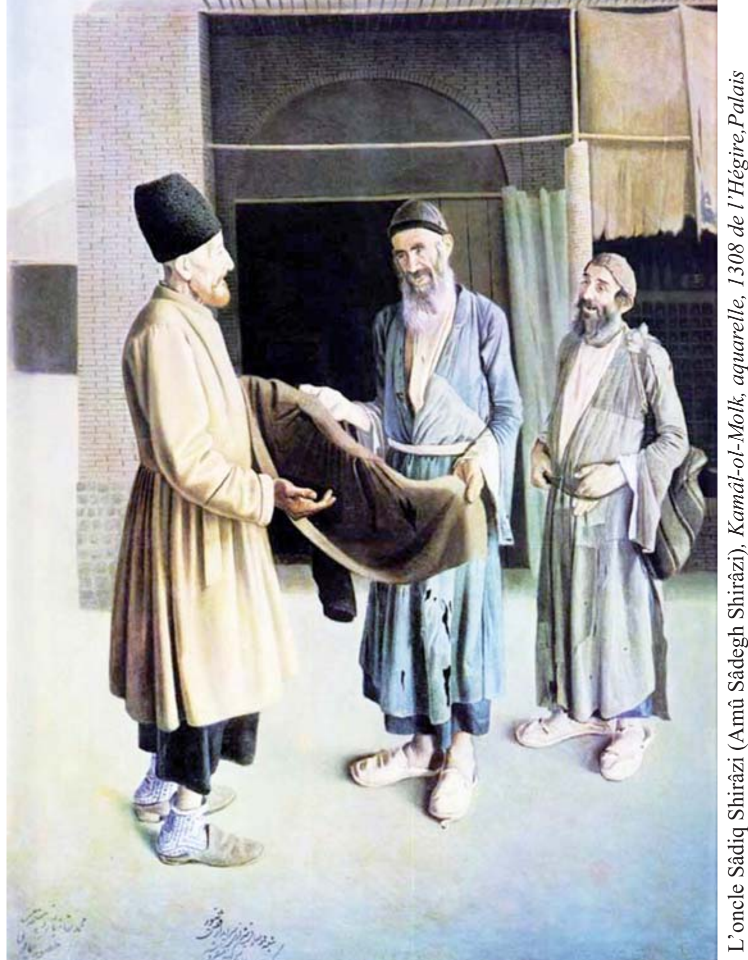
Son influence fut si grande que pendant longtemps, les techniques de la peinture traditionnelle iranienne tombèrent en désuétude. Les contemporains de Kamâl-



La transcription (استنساخ), *1227 de l'Hégire, Mahmoud Khân Malek-o-Shoarâ*

ol-Molk et ses adeptes adoptèrent ainsi les techniques de la peinture classique occidentale et une vision artistique photographique afin de représenter les objets et espaces selon un réalisme pur. L'influence des travaux de Kamâl-ol-Molk se prolongea près de deux décennies après sa mort en 1940.

Fondée par le Français André Godard, la faculté des Beaux-Arts de l'Université de Téhéran a contribué à ouvrir de nouveaux horizons aux jeunes peintres iraniens. Pendant longtemps, la Faculté des Beaux-Arts demeura dominée par les disciples de Kamâl-ol-Molk, tous partisans du naturalisme pictural et de la peinture académique officielle. Les professeurs français qui enseignaient à la Faculté des Beaux-arts réussirent pourtant à former une nouvelle génération de peintres qui découvrirent d'autres écoles de la peinture occidentale, notamment l'impressionnisme. Parmi les diplômés de cette faculté, certains poursuivirent leurs études artistiques en Europe et aux Etats-Unis. Dès leur retour en Iran, ces jeunes artistes contribuèrent à la remise en cause des valeurs et traditions établies par le maître ancien. Une querelle se fit alors jour entre les partisans des Anciens et des Modernes. Tandis que les élèves et les disciples de Kamâl-ol-Molk procédèrent à une véritable "guerre de tranchée" pour défendre les enseignements de Kamâl-ol-Molk, lui-même inspiré des valeurs classiques des anciens maîtres classiques de l'Europe, les jeunes artistes modernes lancèrent avec ferveur une "guerre de mouvement" pour gagner du terrain et dominer l'art pictural du pays, afin de "compenser leur retard" par rapport à l'art moderne occidental. Ce processus de modernisation et le sentiment d'arriération économique et socioculturelle par rapport au monde occidental, furent renforcés à la suite des évolutions survenues après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans ce contexte, le pouvoir politique soutint, pour sa part, la modernisation du pays, en privilégiant, sur les plans culturels et idéologiques, le nationalisme et la mise en valeur de l'héritage de la Perse antique. En outre, la vie sociopolitique de l'Iran fut très fortement influencée par le mouvement de traduction d'œuvres occidentales notamment à partir des années 1920. Un grand nombre d'ouvrages occidentaux fut traduit en persan et lu par la majorité des intellectuels iraniens désireux de découvrir les produits intellectuels et socioculturels de l'Occident. Sur le plan



L'oncle Sâdiq Shirâzi (Amû Sâdegh Shirâzi), *Kamâl-ol-Molk, aquarelle, 1308 de l'Hégire, Palais du Golestân*

Fondée par le Français André Godard, la faculté des Beaux-Arts de l'Université de Téhéran a contribué à ouvrir de nouveaux horizons aux jeunes peintres iraniens.

La vie sociopolitique de l'Iran fut très fortement influencée par le mouvement de traduction d'œuvres occidentales notamment à partir des années 1920. Un grand nombre d'ouvrages occidentaux fut traduit en persan et lu par la majorité des intellectuels iraniens désireux de découvrir les produits intellectuels et socioculturels de l'Occident.



Dokhtar-e lor (Jeune fille lor), *Djalil Ziâpour, 1361 de l'Hégire*

Au fur et à mesure, les journaux et les magazines publiés à Téhéran se mirent à consacrer quelques pages aux arts plastiques. Le magazine Sokhân joua un rôle important et contribua à familiariser le public intéressé avec les évolutions de l'art plastique en Iran.

artistique, un nouveau regard esthétique se développa, notamment à Téhéran, dans les milieux intellectuels et artistiques, tandis que la presse de la capitale iranienne familiarisait les jeunes lecteurs avec les dernières évolutions de l'art occidental, dans les années de l'après-guerre.

La première exposition des Beaux-Arts, organisée en 1946 à Téhéran, fut un signe avant-coureur de l'émergence de ce nouvel esprit artistique. Cette exposition réunit des tableaux de jeunes artistes modernes comme Mahdi Vishkâï, Hossein Kâzemi, Djavâd Hamidi et Djalil Ziâpour. Le travail de ces artistes annonça un emploi nouveau et hardi de l'expression picturale, par rapport aux œuvres de Kamâl-ol-Molk et de ses partisans. Cependant, ces jeunes artistes semblèrent tout à fait "Anciens" lorsque l'on compare leurs tableaux avec ceux de leurs contemporains européens et nord-américains. En réaction à cette contradiction, dans un texte consacré au vernissage de l'exposition des Beaux Arts de 1946, le critique d'art Rezâ Djordjâni écrit dans le magazine *Sokhân: "Au nom du modernisme, la peinture iranienne tend à reprendre un chemin battu par les Européens, il y a plus de 150 ans*".

Au fur et à mesure, les journaux et les magazines publiés à Téhéran se mirent à consacrer quelques pages aux arts plastiques. Le magazine *Sokhân* joua un rôle important et contribua à familiariser le public intéressé avec les évolutions de l'art plastique en Iran. Dans ces pages, le lecteur retrouva des textes consacrés à la vie et à l'œuvre de grands artistes occidentaux, ainsi que les nouvelles des derniers événements artistiques du pays. Cependant, les textes critiques restèrent sommaires et rudimentaires, faute de connaissance technique et spécialisée dans le domaine de la critique d'art. Mohammad Saïdi, Parviz Marzbân et surtout Ehsân Yârshâter furent les meilleurs critiques d'art de l'époque, qui s'efforçaient de faire connaître la peinture occidentale, notamment les peintres impressionnistes de l'Europe, aux jeunes amateurs d'art en Iran.

En dehors de quelques cercles fermés, le climat culturel et social de l'Iran ne fut guère favorable au développement intense de l'art moderne à l'occidentale, pendant cette période. En effet, il existait un grand écart entre les nouvelles théories esthétiques inspirées de la culture occidentale et les réalités de la vie sociale iranienne. Pendant les années 1940-1950,

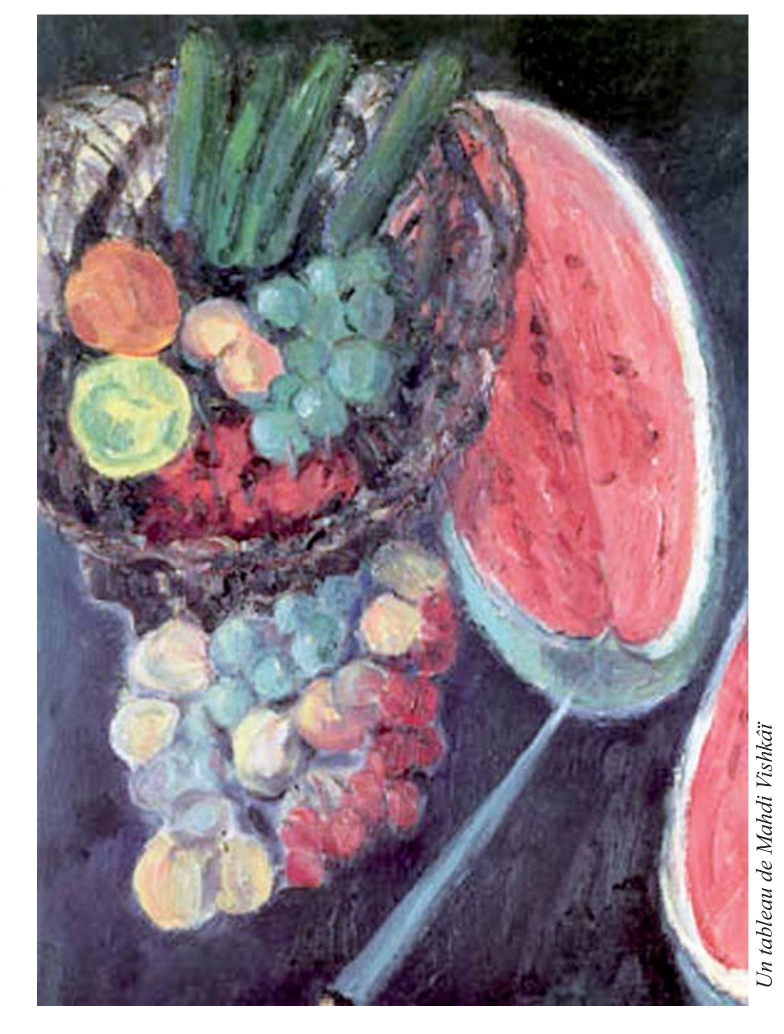
la présentation de l'art moderne occidental se développa de façon plus organisée, notamment dans la presse. A la même époque, les partisans du modernisme s'exprimèrent avec plus d'audace et de façon plus directe pour défendre la peinture moderne. Les idées qu'ils exprimaient pour défendre l'art moderne étaient de plus en plus ferventes et enthousiastes, mais pas assez convaincantes, en raison de leur insistance sur la nécessité d'une rupture générale avec l'ensemble des héritages artistiques et culturels du passé. Dans un article intitulé "L'art nouveau, la peinture nouvelle", Parviz Marzbân considère l'art moderne comme l'expression exacte de la vie matérielle et spirituelle de l'homme contemporain. Sur un ton assez virulent et acerbe qui cherche manifestement à blesser, il écrit: "*Craintifs et trop méfiants, ils [partisans de la peinture traditionnelle] se taisent et se retirent devant un adversaire trop fort pour eux. Mais ceux qui sont plus courageux et plus audacieux n'hésitent pas un instant à se jeter dans cet immense océan. Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'ils reviendront les mains pleines de perles nouvelles.*"

L'œuvre critique de Djalil Ziâpour (1910-1999) contribua à intensifier la querelle entre les Anciens et les Modernes. Ziâpour avait connu le mouvement cubiste en France où il avait rencontré des peintres modernes, notamment André Luth. Djalil Ziâpour fonda en 1949 un magazine dont le titre était à la fois révélateur et provocateur: *Le Coq de combat*. Le magazine était presque entièrement consacré à la polémique vive et agressive autour de la peinture moderne. Ses textes et ses discours aboutirent à la formation d'un cercle de disciples autour de Ziâpour, devenu chef d'un mouvement nouveau mais assez bref dans la peinture iranienne.

Beaucoup de critiques d'art estiment que ce que Ziâpour préconisait avec insistance au nom du cubisme, était radicalement différent des mérites, des valeurs et de l'esprit du cubisme. Selon certains critiques, ses activités finirent par présenter le cubisme comme l'expression de la destruction et de la laideur, sous prétexte de l'éloignement moderne des conventions traditionnelles. Ziâpour et ses compagnons avaient pourtant le mérite d'ouvrir de nouveaux horizons aux jeunes artistes tout en créant un terrain favorable à la réalisation de nouvelles expériences.

La troisième biennale de peinture

Les idées qu'ils exprimaient pour défendre l'art moderne étaient de plus en plus ferventes et enthousiastes, mais pas assez convaincantes, en raison de leur insistance sur la nécessité d'une rupture générale avec l'ensemble des héritages artistiques et culturels du passé.



Un tableau de Mahdi Vishkâï

Dans la peinture traditionnelle iranienne, la représentation de l'homme et de l'univers ne se soumet jamais aux règles du réel et de la nature. Dans les œuvres traditionnelles, la forme est subjective, idéaliste, stylisée et abstraite.

iranienne qui eut lieu à Téhéran en 1966 consacra l'émergence d'une nouvelle génération de peintres. Ces jeunes artistes sortaient d'un état d'inconscience et d'incertitude pour s'appuyer sur leur propre créativité d'artiste au lieu d'imiter les autres. Se fondant sur l'idée de l'individualité artistique, ils essayaient d'adapter leurs quêtes libres et personnelles à leur identité iranienne.

Dans les années 1950-1970, ce mouvement fut essentiellement caractérisé par l'esprit de découverte, le désir de nouveauté et une attention spontanée mais superficielle portée à la question de l'identité nationale. Dans les années 1970, la peinture iranienne connut une période florissante: le marché d'œuvres picturales fut relativement prospère; le gouvernement soutenait les artistes en leur allouant des bourses d'étude pour qu'ils poursuivent leur enseignement supérieur à l'étranger. Durant cette même période, le Musée des arts contemporain fut fondé à Téhéran, tandis que les institutions officielles du pays encouragèrent et finançèrent la tenue de nombreuses expositions de peinture en Iran et à l'étranger. Cet épanouissement de l'art moderne entraîna cependant une rupture entre les artistes et le grand public, en raison de l'éloignement intellectuel et culturel qui existait entre l'esprit du modernisme et le système de valeur traditionnel de la société iranienne.



Sans titre, sujet: Représentation de l'homme, tableau expressionniste, acrylique sur toile, par Mohammad-Ali Taraghi-Djâh

Le naturalisme et la peinture académique

Dans la peinture traditionnelle iranienne, la représentation de l'homme et de l'univers ne se soumet jamais aux règles du réel et de la nature. Dans les œuvres traditionnelles, la forme est subjective, idéaliste, stylisée et abstraite. Le peintre n'a pas de souci de "réalisme" dans la représentation des portraits et des événements. Kamâl-ol-Molk et ses contemporains ont introduit une véritable révolution dans la vision du monde dominant la peinture iranienne pendant des siècles. Kamâl-ol-Molk a notamment pris pour modèle les œuvres des grands maîtres de la Renaissance et de la période de l'art baroque, notamment Rembrandt et Le Titien. Dès son retour en Iran, après trois ans de séjour à Paris, Rome, Venise et Florence, Kamâl-ol-Molk se mit à enseigner la peinture naturaliste dans son école des beaux-arts à Téhéran. Son objectif était de remplacer la peinture traditionnelle par la représentation réaliste de la nature, à travers des techniques de la perspective, des volumes et des effets

de clair-obscur. A l'époque du voyage de Kamâl-ol-Molk en Europe (1897-1900), la peinture occidentale était fondamentalement bouleversée par les mouvements impressionniste et post-impressionniste. Mais le peintre iranien, qui avait déjà cinquante ans à son arrivée à Paris, est resté indifférent à l'art contemporain de l'Europe. Dans les musées de Paris, de Rome et de Florence, il a été fasciné par l'art de la Renaissance et de la période baroque, en acquérant la conviction que la mission de l'artiste est d'imiter la nature et de la reproduire tout comme la photographie. Il a fondé ainsi de nouvelles traditions naturalistes dans la peinture iranienne, développées et sauvegardées jusqu'à aujourd'hui par ses nombreux élèves et disciples. Dans le naturalisme de Kamâl-ol-Molk et de ses partisans, l'espace stylisé et idéalisé de la peinture de l'époque qâdjâre - caractérisée par les motifs et les éléments abstraits, décoratifs et mythiques - ont disparu pour que l'artiste revienne à un réalisme extrême, celui de la représentation absolue de la nature.

Hossein Sheikh (1910-1987) fut un élève de Kamâl-ol-Molk, qui demeura fermement attaché aux principes naturalistes de son maître jusqu'à la fin de sa vie. Sheikh a poussé à l'extrême, au-delà de toute mesure, l'idée du beau absolu pour défendre l'idée que seuls les artistes de l'époque classique méritaient l'admiration et l'imitation des artistes contemporains. "*Il faut interdire l'exposition des œuvres modernes dans les galeries d'art*", déclara-t-il lors d'une interview en 1974. Son refus radical du modernisme le conduisit à la négation rétroactive du "contemporain" et de lui-même. "*Mes œuvres sont médiocres. Plus je suis médiocre, plus je gagne de l'argent. Je ne suis pas un peintre. La vraie peinture, ce sont les tableaux de Rembrandt et de Goya*", affirmait-il.



Buste d'Avicenne (Ibn Sinâ) à Mashhad, par Hassan Arjang

L'idée de l'imitation de la nature, tel un appareil de photo, dominait l'esprit de presque tous les élèves et disciples de Kamâl-ol-Molk.

Yahyâ Dolatshâhi, Esmâïl Ashtiâni et Mohammad-Ali Heydariân, Djaafar Petgar, Abol-Hassan Sadighi et Mohsen Moghadam ont longtemps contribué à la propagation de la peinture académique de Kamâl-ol-Molk. Certains autres élèves de l'école naturaliste du grand maître, comme Ali Asghar Petgar, Ali Moméni, Hassan Arjang et Mahmoud Oliâ, ont exprimé dans leurs œuvres une tendance impressionniste, tout en restant fidèles aux traditions naturalistes de Kamâl-ol-Molk.

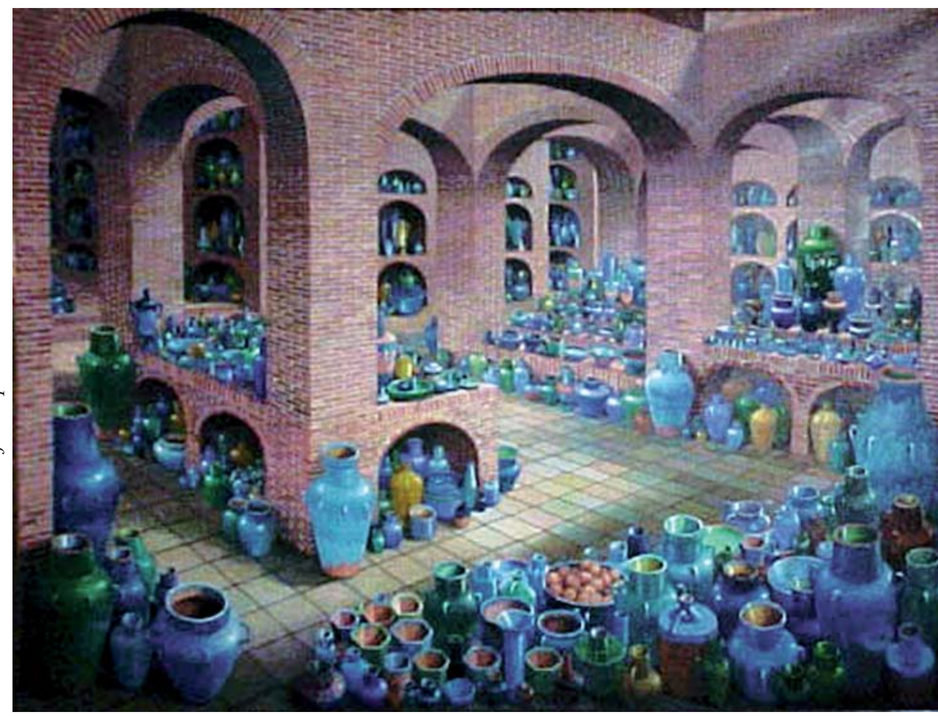
Dans le naturalisme de Kamâl-ol-Molk et de ses partisans, l'espace stylisé et idéalisé de la peinture de l'époque qâdjâre - caractérisée par les motifs et les éléments abstraits, décoratifs et mythiques - ont disparu pour que l'artiste revienne à un réalisme extrême, celui de la représentation absolue de la nature.

Ces élèves de Kamâl-ol-Molk prirent souvent pour thème les paysages, la nature morte, les petits événements de la vie quotidienne, la vie rustique, et certains paysages de la vie urbaine tels que les maisons de thé. Ces peintres manifestaient une indifférence quasi-totale aux courants de l'art moderne et méprisaient les évolutions contemporaines.

Dans les années 1960-1970, les peintres modernes triomphèrent finalement de leurs adversaires naturalistes. Cependant, après la victoire de la révolution islamique de 1979, l'idée de l'art populaire et engagé favorisa le retour du naturalisme sur le devant de la scène de la peinture iranienne. Pendant cette période, certains artistes comme Mortezâ Katouziân et Mohammad-Ali Taraghi-Djâh créèrent des œuvres d'imitation exacte de la nature, très appréciées par le public. La technique photographique de ces peintres fut pourtant accompagnée d'un certain regard personnel sur le rapport entre la nature et l'homme.

L'impressionnisme

Un an après la mort de Kamâl-ol-Molk (1940), les forces armées occupèrent l'Iran. Quelques jours après l'arrivée des troupes britanniques à Téhéran, Rezâ Shâh fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils, Mohammad-Rezâ Pahlavi. La fin de la dictature de Rezâ Shâh et l'ouverture relative de la vie sociopolitique favorisèrent de nouvelles évolutions culturelles et artistiques. Comme nous l'avons évoqué, dès son établissement en 1941, la Faculté des Beaux-Arts de l'Université de Téhéran devint le théâtre de la querelle entre les partisans des Anciens et des Modernes: les professeurs français de cette faculté avaient fondé leur enseignement sur l'impressionnisme, tandis que les professeurs iraniens étaient des disciples du classicisme et de la peinture académique de Kamâl-ol-Molk. Ces derniers encourageaient leurs élèves à travailler dans les ateliers de la faculté pour copier les chefs-d'œuvre des maîtres classiques européens, tandis que les jeunes étudiants qui eurent l'occasion de connaître la liberté de l'art impressionniste, préféraient déplacer leur chevalet d'un endroit à un autre, dans la campagne et au pied des montagnes du nord de Téhéran, pour respirer à pleins poumons la liberté de l'expérience impressionniste. Ces tendances impressionnistes furent timides et prudentes pour deux raisons: tout d'abord, du fait de la domination du naturalisme pur



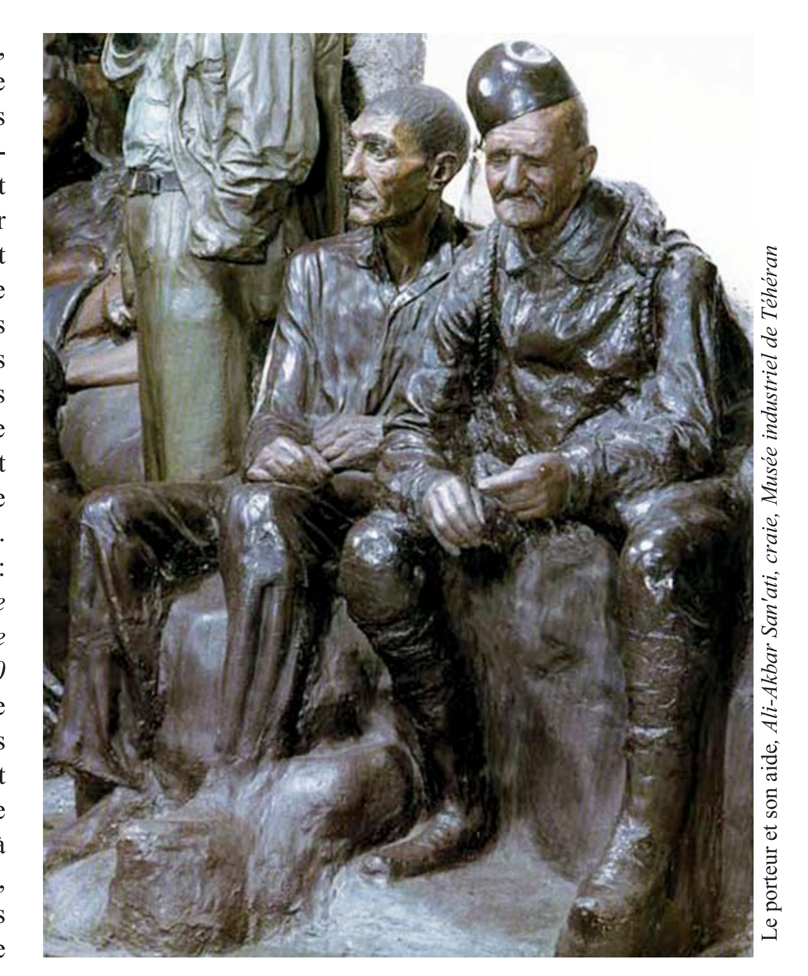
Un tableau de Mahmoud Djavâdipour

et dur des disciples de Kamâl-ol-Molk, ensuite à cause du manque de connaissance approfondie des caractéristiques de l'impressionnisme lui-même. Les peintres iraniens durent attendre une dizaine d'années avant d'avoir le courage d'utiliser les couleurs vives et transparentes. Par ailleurs, en l'absence d'une critique d'art professionnelle, les amateurs d'art n'apprécièrent guère ces œuvres de forme impressionniste. Les textes publiés dans la presse, en guise de critique artistique, découragèrent souvent les jeunes peintres et les dissuadèrent de poursuivre la voie de l'impressionnisme. En 1946, la magazine *Sokhân* écrivait: "*Ce que l'on présente aujourd'hui comme la peinture moderne, est en réalité l'école impressionniste européenne d'il y a 70 ans.*" En réalité, l'auteur de cet article accusait injustement les jeunes peintres impressionnistes d'archaïsme de goût et d'inspiration, tandis que le naturalisme des adeptes de Kamâl-ol-Molk était déjà vieux de trois cents ans! La même année, la première exposition des peintres iraniens fut organisée à l'initiative de l'Association culturelle irano-soviétique. Dans cette exposition, plusieurs tableaux de Mohsen Moghadam et de Ali-Akbar San'ati révélaient leurs inclination vers l'utilisation des techniques impressionnistes. Plus tard, ces tendances s'exprimèrent avec plus de vigueur dans les tableaux d'Ahmad Esfandiâri, Rezâ Forouzi, Mahdi Vishkâï, Mahmoud Djavâdipour et Hossein Kâzemi.

Il est curieux d'observer que les traces de ces tendances impressionnistes se révèlent également dans les tableaux "commerciaux" destinés à plaire au large public, dans les années 1980 et 1990. Pendant ces années, malgré la domination de la peinture moderne, abstraite et non figurative, de nombreux jeunes peintres manifestèrent un certain penchant pour l'impressionnisme. La vigueur des couleurs et des jeux de lumière sont peut-être des raisons qui expliquent l'accueil favorable que le public iranien réserva aux techniques impressionnistes.

La plupart des impressionnistes iraniens ont longtemps oscillé entre deux tentations contraires: le naturalisme et le classicisme d'une part et l'impressionnisme de l'autre. L'impressionnisme désigne cependant moins une école à proprement parler qu'une réaction contre la peinture académique officielle. ■

A suivre...



Le porteur et son aide, *Ali-Akbar San'ati, craie, Musée industriel de Téhéran*

Ces tendances impressionnistes furent timides et prudentes pour deux raisons: tout d'abord, du fait de la domination du naturalisme pur et dur des disciples de Kamâl-ol-Molk, ensuite à cause du manque de connaissance approfondie des caractéristiques de l'impressionnisme lui-même.

Reflets d'or d'orient en occident
La céramique lustrée, du IXe au XVe siècle

Mireille FERREIRA

Le musée de Cluny, musée national du Moyen-Âge installé à Paris, a présenté d'avril à septembre 2008 une exposition réunissant un ensemble exceptionnel de quatre-vingts pièces de céramique à lustre métallique, plats, vases, carreaux et plaques de revêtement architectural, créées dans les pays orientaux puis en Occident, à l'époque médiévale.

Cette exposition proposait de montrer l'évolution de cette technique et de cette production artistique tout à fait spécifiques, à travers les époques et les régions. Cette mise en perspective unique a permis de constater que les céramistes qui ont appliqué cette technique décorative ont su s'inspirer, au passage, des styles régionaux rencontrés. Elle avait, en outre, pour objectif de montrer l'Orient médiéval à travers sa production artistique et son influence sur l'art occidental, et non, comme c'est très souvent le cas, à travers l'histoire tumultueuse des croisades, qui a longtemps opposé ces deux parties du monde.

Organisée avec la participation du Musée du Louvre, cette exposition marque l'aboutissement d'une recherche lancée en 2004 avec le Centre de recherche et de restauration des musées de France. Les pièces présentées appartiennent aux deux-tiers aux musées du Louvre et de Cluny et ont été complétées par des prêts du Musée national de la Céramique de Sèvres, du Musée des arts décoratifs de Paris et du Musée d'art islamique de Berlin.

Le musée de Cluny

Le musée national du Moyen Age est installé dans deux monuments parisiens exceptionnels: les thermes gallo-romains (Ier-IIIe siècles) et l'hôtel des abbés de Cluny[1] (fin XVe siècle). Il a été fondé en 1843, grâce aux collections d'Alexandre du Sommerard, un amateur qui se passionnait pour le Moyen Age, et habitait dans l'hôtel de Cluny. Enrichies au cours des années, les collections offrent aujourd'hui un panorama unique sur l'art et l'histoire des hommes de la Gaule romaine jusqu'au début du XVIe siècle. Elles permettent de parcourir en un même lieu près de quinze siècles d'art et d'histoire.

Au début du XIIIe siècle, l'université vint s'installer dans ce qui allait devenir le Quartier latin. Les abbés de Cluny en Bourgogne, comme bien d'autres, cherchèrent à y avoir un collège et un pied-à-terre. Le collège construit au cours de la seconde moitié du XIIIe siècle se trouvait sur l'actuelle place de la Sorbonne; le pied-à-terre près des thermes. A la fin du XVe siècle, Jacques d'Amboise, abbé de Cluny (1485-1510) décide de reconstruire la résidence abbatiale parisienne qui s'appuyait sur les thermes.

La céramique à décor de lustre métallique

A l'origine, cette technique décorative apparaît sur le verre, dès l'Antiquité. On suppose qu'elle est le fait des verriers égyptiens. Elle se diffuse sur la céramique

à la fin du VIIIe siècle en Orient, puis se développe aux XIIIe et XIVe siècles en Espagne musulmane puis chrétienne où elle connaît son apogée au XVe siècle. D'Irak en Egypte, puis en Syrie, en Iran, au Maghreb et en Espagne, la céramique à reflets métalliques a été produite par les meilleurs céramistes pour les cercles les plus luxueux, parfois les palais, du monde islamique puis du monde chrétien, pendant toute la période médiévale.

La technique du lustre métallique consiste à appliquer sur une glaçure, matière vitreuse cuite au préalable à 950°C, un décor peint, composée d'oxydes métalliques de cuivre et d'argent liés par un mélange d'argile, d'ocre et de vinaigre. Au cours d'une cuisson supplémentaire à 600°C dans un four privé d'oxygène, ce décor s'intègre au verre de la glaçure. Les nuances obtenues offrent, selon un certain angle de vision, une palette chatoyante de reflets métalliques d'une forte intensité lumineuse.

La céramique peut être, selon les époques et les régions, de la pâte argileuse ou siliceuse formée de grains de quartz broyés maintenus par un mélange complexe, soit silice et fondants alcalins, soit argiles, silice et fondants alcalins.

Les glaçures, posées directement sur la pâte, présentent aussi deux grandes familles, transparente ou opacifiée à l'étain; pour la composition chimique, on distingue les alcalines, les alcalino-plombifères ou les plombifères.

La production abbasside

Entre les IVe et VIIe siècles, les verriers de l'Egypte copte sont les premiers à employer oxydes de cuivre et d'argent pour colorer le verre dans la masse. L'époque islamique hérite de ce savoir-faire et la technique se développe, appliquée au verre en Egypte et en Syrie.

On ne sait si ces verriers eurent les premiers l'idée de transposer cette technique aux glaçures des céramiques.

D'Irak en Egypte, puis en Syrie, en Iran, au Maghreb et en Espagne, la céramique à reflets métalliques a été produite par les meilleurs céramistes pour les cercles les plus luxueux, parfois les palais, du monde islamique puis du monde chrétien, pendant toute la période médiévale.

L'époque islamique hérite de ce savoir-faire et la technique se développe, appliquée au verre en Egypte et en Syrie.



Vase à embouchures multiples, aiguière, port à anses en forme de félins - Iran, XIIIe siècle (Musée du Louvre)

Photos: Mireille Ferreira



Etoile de revêtement à décor végétal - Iran, vers 1262 - Inscriptions des sourates al-Fatiha et al-Nâs (Les Gens) - Musée des Arts Décoratifs

L'innovation semble revenir à l'Irak, centre du pouvoir abbasside dont l'opulence attira les savoir-faire les plus novateurs. Les premières céramiques à décor de lustre métallique y auraient été produites peut-être dès la fin du VIIIe siècle ou au début du IXe.

C'est la ville palatiale irakienne de Samarrâ (capitale du califat de 836 à 892) qui a livré les plus anciens jalons datables de céramique à reflets métalliques. Dès ces premiers témoignages, la maîtrise technique impressionne, de même que la qualité des décors, jouant sur des effets de polychromie, habillant de reflets pièces de forme et carreaux de revêtement architectural. Bagdad, la capitale un temps délaissée, Basra et Suse, sont également de probables centres de production. C'est d'ailleurs de Bagdad que seront importés, en 862-863, les somptueux carreaux de la mosquée Sidi Uqba de Kairouan, en Tunisie.

Dès ces premiers témoignages, la maîtrise technique impressionne, de même que la qualité des décors, jouant sur des effets de polychromie, habillant de reflets pièces de forme et carreaux de revêtement architectural.



Verrerie à lustre métallique - Musée du verre et de la céramique, Téhéran

Quand vit-on se développer, à côté des importations irakiennes, des productions locales en Egypte et en Ifriqiyâ[2]? On cerne encore mal les débuts de la production dans ces provinces de l'empire abbasside, mais la technique y remporte un vif succès qui annonce la création de nouveaux centres de production. Sur le plan iconographique, cette époque apporte des nouveautés avec, notamment, la représentation d'animaux.

L'Egypte fatimide

Dès le début du Xe siècle, les Fatimides sont commanditaires d'une céramique lustrée produite localement. Après la fondation du Caire en 969, ce sont les céramistes de Fustat (Vieux Caire) qui furent les premiers bénéficiaires des riches commandes d'une cour fastueuse, amenant à l'apogée de la céramique lustrée. Les pièces, souvent signées, couvertes d'un riche décor narratif, portent parfois les noms de leurs prestigieux commanditaires. Derrière la multiplication des signatures, celle des styles est encore plus frappante. Il semble probable que, face à l'importance de la demande, les céramistes les plus renommés, tels Muslim ibn Dahhan, aient créé de véritables ateliers de production.

La production de céramique lustrée se ressent des troubles qui touchent le califat fatimide dans la seconde moitié du XIe siècle. Tandis que les signatures, si

fréquentes auparavant, se raréfient, les figures humaines se font plus simples, les décors plus stéréotypés, et l'on voit disparaître les scènes narratives. Pour autant, c'est aussi une période d'innovation technologique: les pâtes argileuses sont remplacées par des pâtes très riches en silice, et, surtout, les céramistes emploient désormais un vaste répertoire de glaçures colorées. Autre innovation promise à un large succès, le décor de lustre est repris par des gravures à la pointe. Par l'influence qu'elles exercèrent tant sur la production syrienne que sur celle du Maghreb et d'al-Andalus[3], les productions des céramistes de Fustat apparaissent comme une véritable charnière.

La Syrie et l'Egypte, XIe-XIVe siècles

La situation de plus en plus périlleuse du califat fatimide poussa peut-être des céramistes égyptiens à émigrer vers la Syrie dès le début du XIIe siècle. Territoire placé entre deux puissances politiques alors affaiblies, les califats fatimide et abbasside, la Syrie voit en effet alors s'établir des petites puissances régionales qui, sans atteindre au raffinement des Fatimides, n'en créent pas moins les conditions de l'émergence d'une production locale.

Une production en général attribuée au nord de la Syrie se développe dans un premier temps. Elle reprend certaines caractéristiques fatimides, notamment le décor esgrafié[4] et un répertoire animalier associé à des rinceaux[5]. Puis, dans la seconde moitié du XIIe siècle, alors que la Syrie retrouve une cohésion politique avec l'arrivée, notamment, des Ayyubides[6], la production se concentre dans la ville de Raqqa, sur les bords de l'Euphrate.

Proches des premiers lustres iraniens dans l'emploi du décor végétal, utilisant un lustre aux tonalités brunes, sombres, associé au cobalt et au turquoise, les productions de Raqqa se caractérisent avant tout par la disparition du décor figuré. La conquête du pouvoir par les Mamelouks va ramener le centre du pouvoir au Caire, qui redevient un lieu de commande d'objets de grand luxe. Raqqa s'efface alors comme centre de production de céramique lustrée au profit, semble-t-il, de Damas, pour un temps assez court puisque la céramique lustrée semble perdre de son attrait très tôt au XIVe siècle.

Tandis que les signatures, si fréquentes auparavant, se raréfient, les figures humaines se font plus simples, les décors plus stéréotypés, et l'on voit disparaître les scènes narratives.

Vase à ailes - Armes des Salvi de Sienne, des Nori ou des Gentili de Florence - Espagne (Manisès) 1465-1469

L'Iran médiéval

Il faut attendre la seconde moitié du XIIe siècle pour que l'Iran produise de la céramique à décor de lustre métallique. Suse, au IXe siècle, appartenait davantage

La conquête du pouvoir par les Mamelouks va ramener le centre du pouvoir au Caire, qui redevient un lieu de commande d'objets de grand luxe.



Dyptique de fondation - Iran, vers 1312

La transmission de ce savoir-faire à l'Iran est traditionnellement attribuée aux migrations d'artisans venus de l'Egypte fatimide déclinante, à la suite de la destruction du quartier des potiers à Fustat en 1168.

à l'aire géo-culturelle irakienne. La plus ancienne pièce connue est une bouteille datée de 1179. C'est également l'Iran de cette période qui livre le premier traité connu fournissant de précieuses recettes techniques.

La transmission de ce savoir-faire à l'Iran est traditionnellement attribuée aux migrations d'artisans venus de l'Egypte fatimide déclinante, à la suite de la destruction du quartier des potiers à Fustat en 1168.



Bouteille à col renflé - Iran, dernier quart du XIIe siècle (Paris, Musée du Louvre)

La ville de Kâshân s'impose comme le principal centre de production[7]. Elle est connue à travers des signatures d'artistes, membres de véritables dynasties de potiers qui oeuvreront jusqu'au XIVe siècle, moment où les fours de Kâshân cessent toute activité. Signatures, mais aussi dates sont souvent dévoilées par les inscriptions fines et déliées qui courent tant sur les objets que sur les carreaux de revêtement; souvent de nature poétique, elles peuvent aussi être coraniques.

Les ravages de la conquête mongole, dès les années 1220, ne bouleverseront pourtant pas ce schéma, et les descendants de Gengis Khân, parfaitement iranisés, favoriseront l'avènement du décor architectural de lustre métallique. Dès le milieu du XIVe siècle, la production lustrée iranienne décline tant en quantité qu'en qualité. Il faudra quitter l'époque médiévale, attendre la seconde moitié du XVIIe siècle, pour qu'elle connaisse à nouveau de beaux jours avec la dynastie safavide.

Le Maghreb et al-Andalus pré-nasride

En même temps que la céramique lustrée se développe en Egypte, en Syrie, en Irak et en Iran, les territoires les plus occidentaux du monde musulman connaissent eux aussi une production locale. Au IXe siècle, l'origine locale d'une partie des carreaux de la mosquée de Kairouan reste discutée. Au début du XIe siècle cependant, sur le site de la Qal'a des Banu Hammad, la production est attestée. Le Maghreb est soumis aux pressions du califat fatimide d'Egypte, les Banu Hammad font alors de leur capitale fortifiée Qal'a le siège d'une cour brillante et raffinée. Ils sont les premiers, bien avant l'Iran mongol, à employer un décor architectural de lambris d'étoiles et de croix. La production de céramique lustrée est alors fortement établie dans la Méditerranée septentrionale.

Si le goût du califat de Cordoue pour cette production est attesté très tôt, avec les pièces trouvées à Madinat Al-Zahrâ, ce n'est en effet qu'à l'époque des Taifas[8] (XIe siècle), que l'on voit apparaître les premières pièces pouvant se rattacher à une production locale, notamment à Séville. Au début du XIIe siècle, deux centres de production, Almeria et Murcie, semblent s'imposer, mais leur conquête par les chrétiens, au milieu du XIIe siècle pour la première, au milieu du XIIIe siècle pour la seconde, mettent un terme à leur activité.

L'époque nasride

Après les conquêtes de Cordoue (1236) et de Séville (1248), al-Andalus se replie autour de Grenade et du royaume nasride[9] qui, malgré ses dimensions restreintes, s'impose comme un lieu de production artistique de grand luxe et d'extrême qualité. Malaga, où l'on semble avoir pratiqué la céramique lustrée dès le XIIe siècle, devient, au siècle suivant, un centre particulièrement actif et innovant. Ses ateliers exportent jusqu'en Iran mais aussi en territoire chrétien, en Catalogne septentrionale, en France et en Angleterre.

C'est à cette époque, à Malaga ou peut-être à Grenade, que sont créées les plus grandes pièces de forme de céramique lustrée, les grands vases dits "de l'Alhambra". Destinés à orner de grandes niches, ils fascinèrent très tôt les amateurs occidentaux. Ils marquent, au XIVe siècle, un sommet de cette production, qui ne décline pourtant pas au siècle suivant: sa vitalité est illustrée par la réalisation de grandes plaques de revêtement dans les années 1410, comme par l'exportation de pièces vers Le Caire au milieu du siècle, alors qu'elle est l'objet d'une vive



Ronde-bosse en forme de joueur de tambourin - Iran, période pré-mongole (fin du XIIe - début du XIIIe siècle (Paris, Musée du Louvre)

En même temps que la céramique lustrée se développe en Egypte, en Syrie, en Irak et en Iran, les territoires les plus occidentaux du monde musulman connaissent eux aussi une production locale.

Au début du XIIe siècle, deux centres de production, Almeria et Murcie, semblent s'imposer, mais leur conquête par les chrétiens, au milieu du XIIe siècle pour la première, au milieu du XIIIe siècle pour la seconde, mettent un terme à leur activité.

concurrence dans la péninsule ibérique. Ce n'est vraiment qu'après la conquête chrétienne de Malaga, en 1487, cinq ans avant la chute de Grenade et du royaume nasride (1492) que la production s'éteint dans cet important centre de production.

Valence et ses environs

Riche en terres argileuses, la région de Valence, en Espagne, est très tôt une terre d'élection des céramistes. Dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, après la conquête aragonaise, on y produit déjà de la faïence, une technique ordinaire dans le monde musulman, mais alors inconnue dans le reste de l'Europe. Ce n'est cependant qu'au cours du XIVe siècle qu'ils la combinèrent avec l'emploi de pigments lustrés, imitant, au départ, les productions de Malaga.

Le milieu du XVe siècle est à la fois le temps de la diversification du décor et du succès international. Le décor floral est omniprésent, certaines pièces s'ornent désormais d'inscriptions latines ou arabes. Les armoiries, devenues fréquentes, témoignent d'une production faite en grande partie pour une clientèle européenne, et plus particulièrement toscane.

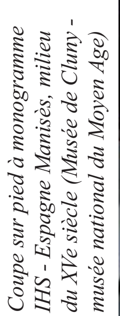
Le milieu du XVe siècle est à la fois le temps de la diversification du décor et du succès international. Le décor floral est omniprésent, certaines pièces s'ornent désormais d'inscriptions latines ou arabes.

La céramique valencienne à reflets métalliques joue un rôle charnière dans une transformation fondamentale du goût occidental: plus encore que l'emploi de la faïence, ses effets de lumière lui permettent d'ouvrir la voie à une diversification de la vaisselle d'apparat qui, jusqu'alors, n'est que de métal. Objets de prestige, les plats valenciens en faïence lustrée étaient destinés à être présentés plutôt qu'utilisés, même si leurs formes reprennent celles de la vaisselle d'usage.

Et retour vers l'Orient

Dès le XIVe siècle, la production de céramique lustrée décline en Orient, en Syrie comme en Iran. Un siècle plus tard, il en va de même en Espagne, à la suite de la prise de Malaga par les chrétiens et, surtout, de l'émergence d'une production italienne de faïence qui concurrence Valence sur son principal terrain d'exportation, l'Italie, et ce d'autant plus que les ateliers de ce pays maîtrisent désormais, eux aussi, la technique des reflets métalliques.

Coupe à la palmette - Iran, dernier quart du XIIe siècle (Paris, musée du Louvre)




Coupe sur pied à monogramme IHS - Espagne Manisès, milieu du XVe siècle (Musée de Cluny - musée national du Moyen Age)



Coupe au personnage assis - Iran, dernier quart du XIIe siècle (Paris, Musée du Louvre)

Pour autant, la production ne disparaît pas et, tant en Iran qu'en Espagne, elle connaît un véritable renouveau au XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle, avec des œuvres qui, dans ces deux territoires pourtant éloignés, partagent alors une même combinaison entre les reflets métalliques et une glaçure bleue.

La production de lustre safavide est en tout point une renaissance, technique et décorative. Les glaçures sont désormais transparentes et alcalines, elles peuvent être colorées en bleu outremer, plus rarement en vert sombre. Le lustre est d'une belle teinte rougeâtre, parfois presque métallisée.

La fascination pour la céramique à reflets métalliques se combine, par la suite, à celle pour l'Orient, surtout après la découverte des vases de l'Alhambra, rapidement célèbres et qui font, au XIXe siècle, l'objet de nombreuses imitations, non seulement en Espagne, mais aussi en France, en un temps où les céramistes, et notamment la manufacture de Sèvres, cherchent à explorer de nouvelles techniques de production. Il en va de même en Iran où cette production connaîtra un renouveau à l'époque qâdjâre. ■



Elément de revêtement architectural - Inscription Sourate Yâ-Sin (musée du Louvre)

---

1. En 910, fut fondée dans la cité de Cluny en Bourgogne une célèbre abbaye bénédictine d'où sortit un mouvement de réforme qui s'étendit à toute la chrétienté. L'abbatiale du XIIe siècle, célèbre par la splendeur de ses proportions et la qualité de sa sculpture, rivalisait avec l'église Saint-Pierre de Rome. L'église et les bâtiments furent presque entièrement détruits après la Révolution. Une partie est aujourd'hui occupée par l'Ecole des Arts et Métiers.
2. Altération arabe du nom latin Africa. Ce terme fut d'abord appliqué par les géographes médiévaux à la région de Carthage. Il désigna par la suite la région orientale du Maghreb : la Tunisie et une partie de l'Algérie (Constantinois).
3. Espagne musulmane.
4. Technique consistant à inciser la surface, ici celle du mélange lustrant, avant la seconde cuisson, afin de faire apparaître la couche sous-jacente.
5. Motif composé de tiges et de feuillages, le plus souvent stylisés et agencés en enroulements ou entrelacs successifs.
6. Dynastie d'origine kurde, divisée en plusieurs branches : Egypte (1171-1250), Syrie (1174 et 1183-1260), Yémen (1174-1229). Le plus connu des sultans ayyubides est Salâh al-Din (Saladin, 1171-1229), qui reprit Jérusalem aux croisés en 1187. Les Ayyubides d'Egypte furent renversés par les Mamelouks.
7. De très belles céramiques à lustre métallique produites à Kâshân sont exposées au Musée du verre et de la céramique de Téhéran.
8. La période, appelée en espagnol, Reyes de Taifas est comprise entre la fin du califat des Omeyyades d'Espagne (1301) et l'accession au pouvoir des Almoravides (1056).
9. La dynastie nasride (1230-1492), fondée par Muhammad ibn Nasr, établit son pouvoir sur le royaume de Grenade en créant l'émirat de Grenade.

Sources:
Catalogue de l'exposition "Reflets d'or d'Orient en Occident, la céramique lustrée IXe-XVe siècle". Publié par la Réunion des musées nationaux - avril 2008.

"Œuvre: fragment", Pierre Boulez à l'honneur au musée du Louvre

Elodie BERNARD

Le musée du Louvre a reçu le compositeur et chef d'orchestre français Pierre Boulez en l'honorant du rôle de commissaire d'exposition et conférencier. Succédant au français Robert Badinter, au Prix Nobel de littérature Toni Morrison et à l'artiste allemand Anselm Kiefer, le compositeur français a imaginé une programmation autour de la question de l'inachevé et du fini, de l'interrogation même du processus de création artistique et du rapport entre création musicale et création plastique.

C'est à partir de cette problématique que ce cycle sous la direction de celui qui est considéré comme l'un des compositeurs les plus influents de la seconde moitié du XXème siècle invite à aborder sa musique.

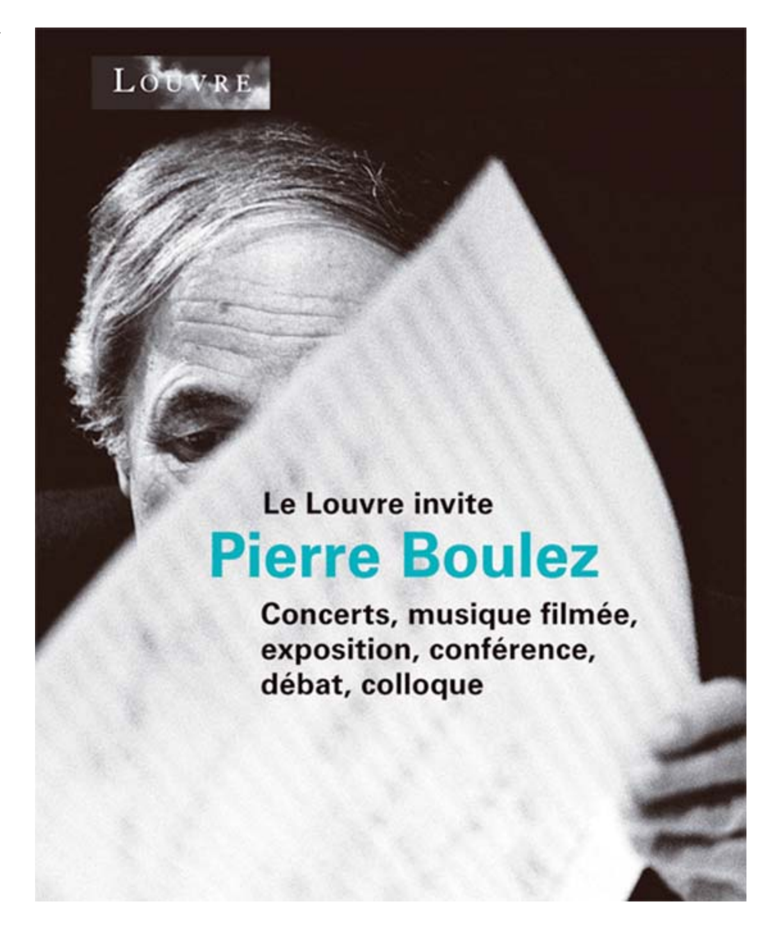
"*Un livre ne commence ni ne finit ; tout au plus fait-il semblant*" (Livre, Mallarmé)

Pour celui qui dit de l'œuvre que c'est "*un fragment de l'espace ou du temps*", que "*ce ne peut être, d'une certaine façon, que fragment d'une grande œuvre imaginaire*", cet aphorisme de Mallarmé s'apparente à une adaptation littéraire de l'univers créé par Pierre Boulez. Constituée d'une multitude de fragments, la musique de Boulez est "ouverte"; c'est en effet un espace à la fois ouvert, mobile dans lequel on pénétrerait à partir de n'importe lequel de ses fragments. Le fragment, l'inachevé. La musique est par essence en *work in progress*, c'est-à-dire en perpétuel remaniement. Le compositeur préfère d'ailleurs qualifier ses partitions d'"*œuvres à parcours mobile*" pour noter les multiples révisions qu'il y fait.

Entre esquisse et réalisation, l'opposition a toujours existé. Dans le préambule de l'exposition, Pierre Boulez note que "*ces esquisses flottent avant d'être utilisées, et elles flottent encore après qu'on les a utilisées: elles acquièrent une sorte d'autonomie, d'existence propre entre l'inachevé et le fini. Même si l'on est conscient de leur emploi définitif, elles résistent à la dissolution et peuvent même nous intéresser - au moins temporairement - plus que le produit achevé.*"[1] Ainsi en connaissant l'accomplissement de l'œuvre, le visiteur du musée du Louvre se rend complice à cette occasion de la trajectoire de l'artiste: la poursuite d'un même objet, l'obsession d'un motif qui parfois échappe aux mains de l'artiste mais qui au final se retranscrit dans l'œuvre sous une forme inattendue. Le visiteur suit "le parcours mobile" d'une œuvre.

L'exposition ne se limite donc pas à la musique et brasse tous les genres artistiques. Elle les renvoie les uns aux autres et peut ainsi mettre en rapport création musicale et création plastique. Selon des décisions mûrement réfléchies ou par préférences, des dessins et des aquarelles d'Ingres, Delacroix, Giacometti sont alors confrontés à des partitions de Wagner ou de Boulez. Si Pierre Boulez reconnaît qu'il est plus facile de suivre de telles intentions dans les arts plastiques que dans la musique, il souligne "*qu'une telle transposition est non seulement possible mais valable, et qu'elle a tendance, de plus en plus, à effacer la frontière entre fragment et tout, entre aboutissement et inachèvement, entre forme close et forme ouverte. L'œuvre prend alors toute la valeur pour ce qu'elle est réellement: un fragment de l'espace ou du temps.*"

Pierre Boulez, compositeur et chef d'orchestre - il dirigea entre autres l'Orchestre de la Südwestfunk de Baden-Baden, l'Orchestre philharmonique de New York et l'Ensemble intercontemporain, participe activement à la rénovation des institutions musicales de France. En 1969, il fonde l'IRCAM[2], une institution spécialisée dans la recherche et l'application des technologies numériques à la musique et à l'acoustique qu'il dirige jusqu'en 1991 et prend en charge en 1976 l'Ensemble intercontemporain. Il a également été influent pour la réalisation de la Cité de la musique à Paris.



La programmation thématique

Du jeudi 6 novembre au mardi 2 décembre 2008, le programme de l'invitation faite à Boulez se décline en débats, en concerts qu'ils soient dirigés par Pierre Boulez lui-même ou par ses invités, en exposition et en un cycle de films.

Débats: A l'auditorium du Louvre. *Jeudi 8 novembre*, conférence inaugurale par Pierre Boulez. *Vendredi 7 novembre*, table ronde sur le thème "La Philharmonie de Paris: un projet artistique et architectural" avec Pierre Boulez, l'architecte Jean Nouvel, le directeur de la Cité de la musique et de la Salle Pleyel Laurent Bayle et le journaliste Arnaud Laporte.

Samedi 8 novembre: colloque sur le thème "Modernité et inachèvement: l'œuvre en fragments".

Concerts: du 11 novembre au 2 décembre 2008, dix concerts dans les salles du musée, à l'auditorium et sous la pyramide du Louvre et un concert à la salle Pleyel le 1er décembre 2008. La soprano Christine Schäfer, le pianiste Pierre-Laurent Aimard, le pianiste Maurizio Pollini, le violoniste Christian Tetzlaff, le clarinettiste Martin Fröst, l'Ensemble intercontemporain, l'ensemble les Cris de Paris dirigé par Geoffroy Jourdain, l'Orchestre de Paris et d'autres jeunes artistes participeront à ces programmations.

L'exposition "Pierre Boulez. Œuvre: Fragment" Musée du Louvre, du mercredi au lundi de 9 heures à 18 heures, mercredi et vendredi jusqu'à 22 heures. Jusqu'au 9 février 2009. Cette exposition offre des lectures croisées entre des œuvres graphiques, littéraires et musicales des XIXe et XXe siècles de Delacroix, Degas, Cézanne, Kandinsky, Picasso, Brancusi, Giacometti, de Mallarmé et de Webern, Bartók, Varèse, Berio et Boulez. ■

1. Pierre Boulez. Paris, octobre 2007 © auditorium du Louvre 2008

2. Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique, associé au Centre culturel Pompidou et placé sous la tutelle du ministère de la Culture et de la Communication.

Le culte de Mithra en Iran et à Rome
(3ème partie)

Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI


Le banquet de Mithra, bas-relief, Musée du Louvre

Mithra face à la religion dominante

Le mithraïsme se trouva confronté au christianisme - avec qui il partageait de nombreux rituels et traditions communs -, conflit qui marqua la fin de son expansion: en fin de compte, le culte de Mithra perdit la bataille après quatre siècles tandis que tous ses rituels furent intégrés au christianisme (CUMONT, 1963, p.15).

La prépondérance du culte mithraïque par rapport aux autres religions

Le mithraïsme devait son succès éclatant à différentes raisons: le paganisme trouva en lui la forme idéale du monothéisme aboutissant à l'enseignement des mystères. A l'époque d'Aurélien, sous prétexte d'unifier les dieux solaires, il consacra l'empire au *Sol invictus*. Mais pour le plus grand nombre, bientôt, le Soleil fut Mithra. L'empereur Julien montra dans son traité *Le roi Soleil* comment toutes les divinités de l'Orient et de l'Occident pouvaient s'associer et se réduire au seul Mithra pour qu'une seule intelligence, une seule providence agisse sur le monde sous des noms différents; pour qu'elle seule communique avec les anges et veille sur tous les mouvements du monde, de la nature et de l'âme (Julian, XII-XVI).

D'un point de vue politique, le culte mithraïque se diffusa à Rome au moment où après avoir unifié le monde ancien, César trouva la situation propice à la domination de tous les territoires de son empire (Gasquet, 1890, pp.101-103).

Mais pourquoi étant resté un culte clandestin, le mithraïsme fut accueilli par différentes couches sociales et continua à survivre jusqu'aux époques modernes?

Dans ce monde urbanisé, mobile et très mêlé, où les commerçants, les marchands ambulants, les

fonctionnaires, les voyageurs commerçants et les migrants de toutes sortes rompaient, chacun pour ses propres raisons, avec la vie de leur communauté traditionnelle et leur milieu d'origine, ils trouvaient dans les antres persiques la chaleur et l'intimité d'une famille religieuse ainsi qu'une raison collective de vivre. Désormais, où qu'ils aillent, une communauté mithraïque les accueillait. Sur les bords de l'Euphrate, sur le *Limes* africain, sur le mur d'Hadrien, au sud de l'Ecosse et de la mer Noire à la péninsule Ibérique, ils pouvaient adorer et reconnaitre le Tauroctone. La spécificité de Mithra est qu'il n'était limité à aucune zone géographique définie.

Enfin, la religion de Mithra fournissait à ses adeptes une explication de l'homme et de l'univers, de leur histoire et de leur raison de vivre. Il introduisit même de nouveaux mystères et sciences dans la vie des gens. L'astrologie fut alors le dernier mot de la science à l'époque. L'astrologie mithraïque renforçait la foi en permettant l'accomplissement de la victoire des volontés célestes. De même, il satisfaisait l'exigence profonde du cœur humain. Mais par contre, il ignorait les angoisses de l'homme à propos de la mort. (TURCAN, 1981, pp.123- 124).

La raison de la victoire du christianisme

La raison de son affaiblissement ne fut point le contenu des préceptes de la Bible et du message évangélique, mais davantage l'héritage même du mithraïsme qui fut également considéré de plus en plus archaïque pour son époque. De plus, les Romains, qui se considéraient comme les ennemis millénaires de la Perse, n'acceptèrent pas avec facilité de pratiquer les rituels de ce culte oriental. En parallèle, les Persans eux-mêmes furent engagés dans un combat difficile contre le christianisme, à l'issue duquel cependant aucune des deux parties ne put être considéré comme vainqueur (CUMONT, 1963, p.15).

Le destin de Mithra

Lorsqu'en 307 Dioclétien, Licinius et Galère honorèrent Mithra comme "Protecteur de leur empire" (*Fautori imperii sui*), son culte semblait dominer le monde romain. Mithra connut donc l'apogée de son expansion au milieu du IIIe siècle, il fut progressivement considéré par certains comme une menace pour l'Empire romain. Pourtant, nous ne disposons que de peu d'inscriptions ou de documents sur ce phénomène. Galère fut lui-même mithraïste. Il faut également mentionner qu'à l'époque, en dehors du panthéon gréco-latin, d'autres dieux d'origine orientale dont Isis et Sérapis furent aussi adorés par de nombreux adeptes.

En outre, l'Egypte, la Syrie, l'Asie Mineure faisaient partie de l'Empire romain, tandis que la Perse fut considérée comme l'ennemie héréditaire de cet empire qui allait envahir et intégrer un nombre croissant des pays en son sein. C'est ici qu'apparût une contradiction: des soldats qui allaient se battre contre ce pays, adoraient et pratiquaient le culte de l'un des dieux de cette terre. Durant cette période, la religion chrétienne commença à se répandre de plus en plus dans le monde. Les chrétiens, saisissant l'occasion, accusèrent ces soldats romains mithraïstes de "s'incliner devant les rites et les lois des Perses" (*Firmicus Maternus*). Malgré le mot célèbre d'E. Renan, il ne semble pas que Mithra ait sérieusement concurrencé le Christ.[1] Cela n'empêcha pas les chrétiens de réagir contre le dieu iranien dont ils présentèrent

L'empereur Julien montra dans son traité Le roi Soleil comment toutes les divinités de l'Orient et de l'Occident pouvaient s'associer et se réduire au seul Mithra pour qu'une seule intelligence, une seule providence agisse sur le monde sous des noms différents.

La raison de son affaiblissement ne fut point le contenu des préceptes de la Bible et du message évangélique, mais davantage l'héritage même du mithraïsme qui fut également considéré de plus en plus archaïque pour son époque.

La théologie mithraïste reposait sur un sacrifice qui débouchait sur un repas de communion avec les dieux; or, un empereur chrétien ne pouvait pas ignorer la condamnation de Paul dans la Ière lettre aux Corinthiens ("Je ne veux pas que vous entriez en communion avec les démons"*).*

La législation contre les sacrificia nocturna fut renouvelée au IVe siècle et ne se limitait pas seulement à interdire les pratiques de la sorcellerie et de la magie - cette science des Mages qui ne fut pas étrangère aux origines du mithraïsme -, mais également les rites sanglants sacralisant les rituels mithraïques.

certains aspects comme "diaboliques".

Pendant un certain temps, Constantin fit preuve d'un certain intérêt pour la théologie solaire qui semble également avoir intéressé son père Constance Chlore. Quand, comme le premier roi chrétien, il commença à se battre contre les cultes païens, il ne fit preuve d'aucune pitié pour ce culte persique. Aussi, le mithraïsme devint chez lui l'objet d'une hostilité profonde. Certes, le polythéisme ne fut pas interdit en tant que croyance ou idéologie, mais les sacrifices cultuels furent prohibés systématiquement au IVe siècle, à partir de 324 (TURCAN, 1981, pp.115-116).

Constantin défendit tout sacrifice aux idoles et de célébrer des rites mystérieux, mais les restrictions de Constantin et de ses fils visaient avant tout à prohiber les immolations sanglantes renforçant, selon eux, le pourvoir des démons. La théologie mithraïste reposait sur un sacrifice qui débouchait sur un repas de communion avec les dieux; or, un empereur chrétien ne pouvait pas ignorer la condamnation de Paul dans la Ière lettre aux Corinthiens ("*Je ne veux pas que vous entriez en communion avec les démons*"). Le chef des démons avait un signe qui correspondait à celui d'Ahriman, alors que les dédicaces *Arimanio* ou *Deo Arimanio* avaient été retrouvées dans certains Mithraea. Cet hommage au Prince de la Nuit, Ahriman, l'ennemi de l'empereur et de l'empire chrétien, prépara le terrain de la persécution et ensuite de la chute du Mithraïsme. Que ce culte ait été ou non apotropaïque importe peu. En conséquence, pour pouvoir garder vivant ce culte païen et le pratiquer entre eux, les adeptes de Mithra durent se réunir le soir dans les antres, caves ou cryptes à demi enterrées afin de célébrer leur dieu mystique. La législation contre les *sacrificia nocturna* fut renouvelée au IVe siècle et ne se limitait pas seulement à interdire les pratiques de la sorcellerie et de la magie - cette science des Mages qui ne fut pas étrangère aux origines du mithraïsme -, mais également les rites sanglants sacralisant les rituels mithraïques.

La politique de limitation des pratiques païennes notamment mithraïques des empereurs chrétiens eut moins d'influence à Rome que dans le reste du monde romain. De façon générale, le culte mithraïque a décliné sous le règne de Constantin et de ses fils jusqu'au moment où, en 357, Constance II vint à Rome. L'aristocratie sénatoriale profita alors de cette visite pour faire remettre au fourreau le "glaive vengeur" des lois antipaïennes. Le mithraïsme survécut dans l'Urbs jusqu'en 391 (mais l'inscription datée la plus récente est de 387, date à laquelle une loi interdit toute espace de manifestation du culte païen). En dehors de Rome, les dédicaces les plus récentes datent respectivement de 325 et de 364-367.

Sous Julien dit l'Apostat, pendant une très courte période (361-363), la pratique du polythéisme traditionnel et oriental fut favorisée. Ce dernier était un mithraïste convaincu puisqu'à la fin du *Banquet des Césars* (336), il évoqua Mithra comme "conducteur des âmes" et "son protecteur personnel". En fait, le nom de Mithra vint remplacer celui du Soleil qui avait été le dieu tutélaire de Julien. Cependant, aucun élément de ses discours ni de sa politique ne révèle le moindre signe de mithraïsme.

Aussi, beaucoup de *mithraeas* des provinces rhénanes et danubiennes subirent-ils des invasions du IIIe siècle. Le *mithraea* de Koenigshoffen (le Strasbourg d'aujourd'hui) cessa d'être en service vers 260. Par la suite, la majorité



Mithra - représenté sous la forme du soleil - festoyant avec Sélène - la lune - et les divinités jumelles Cautès (le crépuscule) et Cautopatès (l'aube). Marbre, face B du relief romain à double face, IIe ou IIIe siècle.

des sanctuaires gallo-romains consacrés au culte persique, devaient être abandonnés avant la fin du IIIe siècle. Des pièces de monnaie retrouvées dans les ruines des *mithraeas* de Strasbourg et ceux d'autres villes démontrent bien que vers la fin du IVe siècle, ceux-ci servaient de refuges ou étaient utilisés pour d'autres usages. Selon les documents, lorsqu'en 361 l'évêque Georges d'Alexandrie voulut bâtir une église à la place d'un mithraeum, ce dernier était déjà en ruines depuis quelques temps. Pour pouvoir convertir les derniers mithraïstes au christianisme, les chrétiens recouraient parfois à la violence et à l'intimidation. Ainsi, en 376 ou 377, un préfet de la ville Furius Maecinus Gracchus fit incendier un *mithraea*. Le sanctuaire mithraïque de S. Prisca subit le même sort, ainsi que de nombreux autres *mithraeas*. Les ruines retrouvées montrent bien les coups et entailles diverses faites par des marteaux et des haches sur les murs et les façades des *mithraeas*, notamment sur ceux des villes de Sarrebourg, de Mackwiller et de Koenigshoffen. Les représentations, surtout les têtes des démons, subirent les destructions des iconoclastes chrétiens.

La propagation antimithraïste de certaines autorités chrétiennes, suscita peu à peu une

inimitié publique envers les pratiquants de ce culte. A la même époque, au 1Ve siècle, lorsque l'évêque Georges d'Alexandrie fit sortir de la crypte mithraïque ruinée un certain nombre de crânes humains, il dénonça les rituels mithraïques et les sacrifices comme ceux au profit des démons. Il fit également exposer les crânes dans les rues pour éveiller l'indignation des gens contre ce culte persique. Sous le règne de Constantin, l'édification de nouveaux temples servit de prétexte pour excaver des ossements et des crânes sous les idoles. Ces sacrifices rituels n'étaient aux yeux des chrétiens qu'un cas particulier de ces rites sanglants qui provoquèrent une condamnation globale du paganisme.

Comme nous l'avons évoqué, Mithra n'eut aucune place ni dans le monnayage païen de l'Urbs ni dans la série des médaillons qui furent les éléments les plus riches pour montrer l'imagerie polythéiste de l'époque (TURCAN, 1981, pp.117-121).

Plus surprenant encore est le silence de Macrobe dans les chapitres de ses *Saturnales* consacrés au syncrétisme solaire: on y évoque ainsi tous les dieux s'identifiant avec le soleil sans jamais citer le nom de Mithra. Ce cas paradoxal est très significatif (TURCAN, 1979).

A cause des sacrifices sanglants qu'il engendrait, le Tauroctone fut, plus que d'autres dieux du paganisme, confronté à la vindicte publique. Par conséquent, les mithraïstes célébraient le soir clandestinement les rituels de leur culte dans l'ombre des cryptes.

Vaincu en Occident, Mithra garda ses fidèles en Iran dans le cadre du mazdéisme officiel, où il était considéré le plus brillant des "Yazatas" (ou génies célestes). Sur le monument de Tâq-e Bostân, la figure de la tête de Mithra derrière le roi Perse Artaxsher II (379-383) montre bien sa popularité en Iran. Peu après, Mithra changea de nom pour devenir Mihr (Mehr), le dieu du Soleil dans la religion et la littérature sassanides. A l'occasion de la fête de Mihragân, on célébrait également le dieu Mihr au travers de cérémonies durant plusieurs jours. Récemment, G. Widengren a souligné les pratiques du peuple post sassanide, les Babakyan, qui correspondaient exactement aux rituels mithraïques. (TURCAN, 1981, p.124).

Au sein de l'Empire sassanide, le culte de Mithra ne fut jamais menacé de transformation ni de disparition. Le mithraïsme fut le culte dominant jusqu'à l'arrivée de l'islam et la chute de la dynastie sassanide. Cependant, ce culte ne cessa jamais d'être pratiqué en Perse même après la domination de l'Islam. En outre, la défaite du mithraïsme en Occident n'aboutit pas à sa disparition totale. En fait, sa présence dans l'Empire romain contribua même à préparer le terrain pour la propagation du christianisme - né comme lui en Orient. Après le recul du mithraïsme, une masse d'idées et de croyances orientales n'en demeura pas moins gravée dans la mémoire des occidentaux. (H. Lamartin. 1896-1899, p.931). ■

Bibliographie

- Franz CUMONT, *Les Mystères de Mithra*, traduit par Thomas J.M.C. Cormack N.Y, 1956, Traduit par Hâshem Râzi, Behjat Publication, Première édition, 2001.
- Robert-Alain TURCAN, *Mithra et le Mithraïsme*, Que Sais-je?, 1981.
- A. GASQUET, *Essai Sur le Culte et les Mystères de Mithra*, Armand Colin, Paris, 1899.
- Franz Valery Marie CUMONT, *Les Religions Orientales dans le Paganisme Romain*, 1909, traduit par Teimour Ghâderi, Editions Amirkabir, Téhéran, 2004.
- Franz Valery Marie CUMONT, *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Brussels, H. Lamartin. 1896-1899.
- A. DUPONT-SOMMER, *L'énigme du dieu "Satrape" et le dieu Mithra*, CRAI, 1976.
- OLDENBURG, *Die Religion Des Veda*, 1894.
- H.J.W. DRIJVERS, Etudes Mithraïques, Acta iranica, 17, Téhéran-Liège, 1978.
- J. DUCHESNE-GUILLEMIN, "Le Lieu de Cyrus", Acta Iranica, 3, Téhéran-Liège, 1974.
- G. BONFANTE, "The Name of Mithra", Etudes Mithraïques, Acta iranica, 17, Téhéran-Liège, 1978.

Sâdegh Hedâyat et le piège du solipsisme

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

Sâdegh Hedâyat est considéré comme le premier romancier moderne de l'Iran dont l'œuvre reflète des effets malheureux d'une rencontre: celle avec la modernité. Malgré la clairvoyance dont fait preuve cet écrivain, en critiquant la société superstitieuse et tyrannisée de son époque, il n'arrive cependant pas à se garder à l'écart des conséquences maléfiques de sa prise de conscience moderne. Il se trouve entre autre condamné à une solitude essentielle, marquant tout artiste moderne, mais qui paraît emporter Hedâyat dans le désert du solipsisme.

Le solipsisme vient du latin "*solus*", c'est-à-dire seul et "*ipse*", qui veut dire soi-même. Philosophiquement parlant, le solipsisme est une "*théorie d'après laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même*".[1] Cette définition contient à n'en pas douter un sens moderne, en rapport avec le concept d'individualisme, lequel a répandu l'idée que chaque personne, prise isolément, a une valeur propre. Le solipsisme est cependant dénoncé dans la mesure où l'individu, dans cette optique, fraye avec les extrêmes: ce dernier considère alors son moi, ses sentiments et ses sensations comme "la seule réalité existante". Le solipsisme est pour ainsi dire une solitude essentielle qui n'est cette fois plus imposée par la présence de l'autre, mais volontairement recherchée.[2] C'est le repli de l'individu sur soi-même. Il peut en ce sens être pris en rapport avec un certain scepticisme qui remet en cause toute réalité autre que soi. A ce titre et d'une certaine manière, il se rapporte aussi au romantisme. Nous pourrons en effet le définir comme une attitude qui va à l'encontre du réalisme de l'autre et se rapproche du romantisme du soi.

La fuite du monde humain, la recherche de l'ombre ou de l'obscurité, le désir de se retirer dans les endroits clos, l'aspiration à partir au loin constituent les principaux thèmes du solipsisme. Chez Hedâyat, cette attitude trouve une autre expression dans le choix de l'écriture: "*Contre le monde qui finira par le broyer*, déclare Ishaghpour, *il avait choisi d'écrire. C'était son unique force*"[3]. Le narrateur de *La chouette aveugle* affirme ce principe par son désir d'écrire même s'il ne s'adresse qu'à son ombre. Ce personnage représente le plus haut degré du solipsisme puisqu'il réduit les autres à l'image d'ombres errantes.

Hourâ Yâvarî estime que si cet ouvrage a pu fasciner ses lecteurs, c'est notamment en raison de l'image qu'il présente de la société iranienne; Hedâyat,


Sâdegh Hedâyat

*Philosophiquement parlant, le solipsisme est une "*théorie d'après laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même*". Cette définition contient à n'en pas douter un sens moderne, en rapport avec le concept d'individualisme, lequel a répandu l'idée que chaque personne, prise isolément, a une valeur propre.*

nous dit ce critique, représente l'Iran de l'époque comme un substrat culturel où tout subit indifféremment la perversion: aucune différence entre le boucher, le fossoyeur, la canaille, la prostituée et le vieillard bossu: "*Nous sommes tous de la même espèce*"[4], dit Hourâ Yâvarî. Dans ces conditions, l'œuvre hedâyatienne met au monde des personnages incapables de s'adapter à cette société, restés isolés et en marge du monde. Mais cette marginalité n'est pas due essentiellement au refus de la société à les accepter, elle émane aussi de leur quête obsédante de la solitude.

Si le personnage de *La chouette aveugle* déclare que "*tous les ponts sont coupés entre (lui) et le monde des vivants*"[5], il en est satisfait et ne cherche pas à rétablir ces pont; si, d'autre part, il découvre une forte ressemblance entre lui-même et ces "*vivants*", il se sent "*à cent lieues des hommes*". La vie parmi eux lui est "*intolérable*". Il souffre, à n'en pas douter, de l'humanité qui l'entoure; c'est pourquoi on le retrouve dès le début du roman retiré dans sa chambre. Qui plus est, il pense être le seul à pouvoir supporter cette souffrance; il est en effet persuadé de sa supériorité, "*sur la canaille, sur la nature, sur les dieux*"[6]. Aussi, se tient-il à l'écart des autres: "*Je me retirai tout à fait, dit-il, de la société des hommes, du cercle des crétins et des heureux*"[7]. Il se réjouit même de trouver sa demeure "*en dehors de la ville, dans un coin silencieux et tranquille, à l'écart de la vie tumultueuse des hommes*"[8].

L'homme hedâyatien ne cesse d'exprimer son désir de partir, au loin, loin du commun des hommes, pour trouver refuge dans un endroit tranquille: "*On ne peut pas faire mieux, dit le même personnage, qu'imiter les butors qui passent leur temps au nord de la mer à s'étirer les ailes dans leur solitude*"[9]. Dans *Les masques*, nous nous trouvons d'emblée, comme de coutume avec les textes d'Hedâyat, dans l'ambiance triste d'"*(...) un de ces temps lourds et visqueux qui oppressent le cœur, où on souhaiterait être dans un coin désert, loin de la ville (...)*". Le protagoniste du récit, Manoutchehr, figure parmi "ceux qui (…) s'ils font bien des choses ont l'esprit ailleurs"[10]. Cette aspiration marque de la même manière les deux acteurs principaux de *L'abîme*, où Ahmad et sa sœur cadette rêvent de l'ailleurs, d'un village lointain. L'enterré vivant désire, lui aussi, s'en aller loin, là où il sera oublié. Mais la fuite du monde et le repli sur soi sont aussi et surtout représentés dans *La chambre noire*, que l'écrivain lui-même considère comme l'une de ses meilleures nouvelles.[11] Le héros de cette histoire est un homme d'âge moyen fuyant la ville et la société pour aller habiter un village dont l'image est pour lui celle d'"*un vieux monde perdu*", et où il peut vivre loin du tapage du "*monde des*

nouveaux riches". Il déclare aussi qu'il n'a jamais "*pris part aux plaisirs des autres*", qu'il a toujours souhaité rester absolument en dehors des événements du monde extérieur et "*se protéger du contact des hommes*". Pour cela, il s'est construit une chambre spéciale dans sa maison, qui n'offre aucune issue sur le monde extérieur.

La quête de solitude et le repli sur soi obsèdent ainsi l'écrivain tout au long de son œuvre. Cette obsession devient particulièrement pathétique chez le héros de *La chouette aveugle*. Celui-ci s'effraie à l'idée que "les atomes" de sa chair se mêlent après sa mort à "*ceux de la canaille*"[12]. Il est à ce point pris de panique à l'idée d'une nouvelle existence, qu'il préfère vivre "*à l'ombre des colonnes d'un temple de Lingam, à marcher de long en large en évitant soigneusement de laisser le soleil le heurter et la voix des hommes ou les bruits de la vie lui irriter les oreilles*"[13].

Cette fuite loin du soleil pour retrouver le refuge dans l'ombre, dans l'obscurité, mérite la réflexion. L'ombre et l'obscurité caractérisent l'atmosphère de la presque totalité des récits de Hedâyat; elles constituent le climat de son œuvre: "*J'avais plaisir à rester dans l'obscurité*, dit le narrateur de *La chouette aveugle. L'obscurité, cette matière épaisse et fluide, qui s'infiltre en tous lieux et en toutes choses, je m'y étais accoutumé*"[14]. Dans *La chambre noire*, le personnage principal déclare qu'il n'aime pas la lumière: "*Devant le soleil, dit-il, tout s'affadit et se banalise*"[15]. Et un peu plus loin, il estime que "*la peur et l'obscurité sont à l'origine de la beauté*"[16]. Ce goût pour l'obscurité ne manque pas de créer chez le héros une grande aspiration à partir du vers "*une île perdue, loin des hommes*". Il nous ramène ainsi dans le même désert de solitude. ■

L'œuvre hedâyatienne met au monde des personnages incapables de s'adapter à cette société, restés isolés et en marge du monde. Mais cette marginalité n'est pas due essentiellement au refus de la société à les accepter, elle émane aussi de leur quête obsédante de la solitude.

L'ombre et l'obscurité caractérisent l'atmosphère de la presque totalité des récits de Hedâyat; elles constituent le climat de son œuvre: "J'avais plaisir à rester dans l'obscurité, dit le narrateur de La chouette aveugle. L'obscurité, cette matière épaisse et fluide, qui s'infiltre en tous lieux et en toutes choses, je m'y étais accoutumé".

---

1. Définition du *Petit Robert*, l'entrée "solipsisme".
2. La recherche de solitude chez Hedâyat peut trouver son origine dans la fuite de l'écrivain devant une société "hypocrite", de "la cruauté et la férocité sanguinaire des hommes", de "la canaille". La plupart des critiques vont dans ce sens pour expliquer la solitude de l'écrivain (voir par exemple *L'interprétation de* La chouette aveugle, *le récit d'une vie* de M.T. Ghiyâssi, Téhéran, Ed. Niloofar, 1377 (1998). C'est sans tenir compte de son tempérament naturellement solipsiste, reflété dans toute son œuvre, de jeunesse ou de la maturité.
3. Youssef Isshaghpour, *Le tombeau de Sâdegh Hedâyat*, Tours, Éd. Farrago, 1999, p.19.
4. *Psychologie et littérature*, op.cit, p.214.
5. Sâdegh Hedâyat, *La chouette aveugle*, traduction par Roger Lescot, Paris, Éd. José Corti, 1953, p.84.
6. *Ibid*., p.169.
7. *Ibid.*, p.27.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, p.80. Cette métaphore nous rappelle le poème de Baudelaire, *L'albatros*, "exilé sur le sol au milieu des huées", qui révèle chez le poète la conscience d'être différent mais surtout inadapté à la vie en société.
10. Sâdegh Hedâyat, *L'homme qui tua son désir*, traduction collective, Paris, Éd. Phébus, 1998, p.118.
11. "La chambre noire *est très valable. Elle est originale*", disait Hedâyat (Farzâneh, M.F., *Rencontres avec Sâdegh Hedâyat, le parcours d'une initiation*, Paris, Éd. José Corti, 1993).
12. *La chouette aveugle*, op.cit., P. 150.
13. *Ibid*., P. 151-152.
14. *Ibid*., P. 140.
15. *L'abîme et autres récits*, traduction par D. Derakhshesh, Paris, Éd. José Corti, 1987, P. 41.
16. *Ibid*.

La femme dans la littérature classique persane

Dr. Ghadamali SARAMI
Mahnaz RÉZAÏ

"La femme est le dernier anneau de la chaîne.
La montre n'a peur d'aucune sonnerie
Et l'amour ne s'arrête au sifflet d'aucun agent.
...
Moi, j'arrive à la maison,
Un morceau du ciel à la main
Toi, tu m'ouvres la porte avec un lilas sur le cœur.
La nuit est pleine des aboiements des chiens
Pourtant, toutes nos vignes,
Dans ces ténèbres,
Rampent vers le raisin".

Hossein Monzavi,
poète iranien contemporain

Commençons avec Karl Marx. Pour lui, l'union la plus pure qui puisse être est celle, mystérieuse, de la femme et de l'homme. Leur amour est un pont entre ciel et terre. Djâmi, poète iranien du IXe siècle, met l'amour de la femme au même rang que l'amour de Dieu:

"Celui qui est amoureux d'une belle femme
Est amoureux de Dieu, sans le savoir"

De même, Nadjmeddin Râzi, auteur mystique du XIIe siècle, dans son *Mersâd Ol-ébâd*, parle ainsi de la création d'Adam et d'Eve:"*L'âme d'Adam vécut des millénaires auprès de Dieu, puis Dieu la plaça dans un corps humain. La douleur de la séparation de Dieu fut insupportable pour Adam. C'est pourquoi Dieu créa une remplaçante: Eve. Car Adam ne s'attachait ni ne s'habituait à rien. Dieu créa Eve afin qu'Adam s'apaise avec elle. Quand Adam regardait le visage d'Eve, il y voyait l'éclat de la beauté de Dieu. Avec elle, il retrouvait la même douceur qu'il avait éprouvé auprès de Dieu*".

Dieu aurait ainsi créé Eve pour qu'Adam puisse supporter la solitude et pour qu'il ait une image concrète et réelle de Dieu. Cela veut dire que la femme, la remplaçante de Dieu sur terre est, pour le dévot, le souvenir et le représentant du Bien-aimé éternel, mais en même temps la cause de son oubli. C'est un paradoxe qui affirme cependant la ressemblance entre la femme et le Créateur.

Dieu, en créant Eve pour Adam, voulait le séparer de Lui, afin de le rendre, par le moyen d'Eve, encore plus amoureux. Il créa donc Eve d'une beauté pareille à Sa propre perfection pour qu'Adam, amoureux de cette beauté, se souvienne de la beauté parfaite de son Créateur. "*On dit que Dieu divisa la beauté en mille parties et en donna 999 parts à Eve et une part aux autres créatures*". Selon une certaine tradition chrétienne, l'amour d'Adam pour Eve lui fit oublier le vrai Bien-aimé, de sorte qu'il Lui désobéit pour l'amour de la bien-aimée illusoire. Il mordit une pomme en souvenir du menton de cette dernière et

commit le péché originel, provoquant ainsi l'irritation du Bien-aimé originel. Cette histoire aboutit à leur expulsion du Paradis, mais ils se repentirent et retournèrent chez Dieu. Ce péché pardonné les avait rapprochés de Dieu:

"Je déchire la corde de cet amour

Afin de la nouer et de m'approcher de toi davantage".

Quel mystique a pu autant vivre la présence de Dieu qu'Adam? Cette âme ne put supporter, même au paradis, l'éloignement de Dieu; comment le supportons-nous ici-bas?

Pour les soufis musulmans, Dieu créa l'Univers afin de se faire connaître. Cet argument est basé sur un *hadith*: à la question du Prophète qui demandait la raison de la création de l'Univers, Dieu aurait répondu: "*J'étais un trésor caché et j'aimais me faire connaître. Voilà pourquoi j'ai créé le monde*". Bien que la validité de ce hadith soit par certains commentateurs mis en doute, ces derniers sont unanimes pour affirmer que les sourates coraniques démontrent également la nécessité de la connaissance de Dieu comme cause principale de la Création.

Toutes les créatures sont donc uniquement des miroirs destinés à Le refléter. Parmi elles, la femme, dont Dieu a choisi la beauté féminine pour Le représenter.

Si l'homme est le sévère symbole de la raison, la femme est l'incarnation flamboyante de l'amour. Nul autre amour en ce monde n'est plus élevé que l'amour maternel. La nature a fait de la femme une ascète. C'est la femme qui met l'enfant au monde, le nourrit et l'élève. On doit donc voir en elle un appui solide et une foi sincère. Selon Sa'adi, le lait maternel est un sang jailli du cœur de la mère. Ainsi, bien que parfois pessimiste envers la femme, il la tient pour une alchimiste capable de faire de son époux pauvre et misérable, un homme riche et heureux:

"La femme bonne, vertueuse et obéissante

Fait un roi d'un mari derviche"

Pour les soufis iraniens, la femme est la bénédiction de ce monde, comme l'homme en est le mouvement. Il faut donc accepter les attributs tels que la tendresse et le dévouement pour des attributs féminins. En revanche, les massacres, pillages, haines et guerres seraient des éléments masculins. Ainsi, l'humanité espère toujours en un univers sans pillages, sans massacres et guerres, c'est-à-dire un univers féminin. La vérité de la femme est la paix et la résolution des problèmes. Si les hommes sont les promoteurs de la guerre, les femmes sont les porte-drapeaux de la paix.

En Iran, chez les Lors, quand deux tribus se combattaient jusqu'à mort d'homme, la tribu de l'assassin donnait en mariage l'une de ses filles à la tribu de l'assassiné en gage de paix, et la réconciliation se faisait ainsi. Des pratiques semblables ont été découvertes chez les peuples anciens tels que les Babyloniens et les Egyptiens. Ce genre de traditions démontre avec importance le rôle apaisant et unificateur de la femme, dont d'autres exemples sont à découvrir dans les récits mythologiques. Ainsi, certaines femmes du *Shâhnâmeh* jouent ce rôle conciliateur, telles que Roudâbeh qui unit les deux dynasties antagonistes des Kiân et des descendants de Zahhâk. Manijeh, Djarireh et Faranguisse réconcilient les Iraniens et les Tourâniens. Roshanak et Soudâbeh font de même, respectivement pour les Iraniens et les Grecs, les Iraniens et les Sémites.

Pour les mystiques iraniens, la raison, élément masculin, est impropre à la connaissance de Dieu, alors qu'ils réservent cette connaissance à la voie de

Dieu aurait ainsi créé Eve pour qu'Adam puisse supporter la solitude et pour qu'il ait une image concrète et réelle de Dieu. Cela veut dire que la femme, la remplaçante de Dieu sur terre est, pour le dévot, le souvenir et le représentant du Bien-aimé éternel, mais en même temps la cause de son oubli.

Toutes les créatures sont uniquement des miroirs destinés à Le refléter. Parmi elles, la femme, dont Dieu a choisi la beauté féminine pour Le représenter.

Pour les mystiques iraniens, la raison, élément masculin, est impropre à la connaissance de Dieu, alors qu'ils réservent cette connaissance à la voie de l'amour, élément féminin.

l'amour, élément féminin. La beauté de Dieu est à découvrir dans la beauté de ses sujets. Comment un dévot qui cherche à retrouver Dieu dans un chameau difforme, peut-il être insensible à la beauté?

"Le dévot cherche la même chose dans le chameau

Qu'en les belles femmes de Chine et de Tchéguel".

Ainsi, la femme et sa beauté sont le moyen métaphorique de l'approche de Dieu. Pour atteindre le paradis de la Vérité, ce point doit être acquis. "*L'amour, est une hypothèse pour l'homme. Si tu ne connaît pas l'amour de Dieu, essaie au moins d'aimer le peuple afin de pouvoir le comprendre*".

Selon Hossein Gâzorghâhi l'auteur de *Madjâles Ol-Oshâq* (Xe siècle HL/XVIIe siècle ap. J.-C.):

"Dans les deux mondes, Dieu aime les beaux visages

Malgré les malveillants, toi, fais la même chose que Dieu".

L'amour pour Dieu est donc à l'origine de l'amour pour la femme. Selon Sheikh Bahâ'i, grand théologien de l'époque safavide:

"Qui n'a pas été épris d'une femme belle

Ne mérite pas le nom d'être humain.

Une poitrine vide de l'amour des belles

Est un vieux sac usé plein d'os".

Les saints musulmans ont toujours conseillé l'amour des femmes, qui serait l'une des marques de la foi. Des centaines de *hadiths* évoquent l'amour et le respect du Prophète de l'islam pour ses épouses: "*Le Prophète aimait ses épouses. Il cherchait Dieu en elles. On ne peut pas concevoir Dieu autrement que par la voie de ses créatures.*" Notre Prophète disait: "*Je respecte mes épouses plus que vous ne le faites*". Pour lui, l'amour du mari pour sa femme était l'un des signes de la foi de l'homme en Dieu, et c'est en ce qu'elle rapproche les hommes de Dieu que le rôle de la femme a le plus d'importance. Le Prophète disait encore: "*De ce monde, je n'apprécie que trois choses: les parfums, la femme et la prière*". Le deuxième calife, Omar, s'appuyant sur les enseignements du prophète, a dit: "*Après la foi, le plus grand des biens pour les hommes est une bonne épouse*".

Badi'oz-Zamân Forouzânfar, commentant des vers de Mowlânâ, écrit: "*La beauté féminine n'empêche pas les mystiques, qui ont abandonné aux autres les plaisirs corporels, sensuels et matériels, de s'approcher de Dieu. Au*

Roudâbeh confesse son amour pour Zâl à sa mère Sindokht, *attribué à Abd-ol-Aziz*, Shâhnâmeh *de Shâh Tahmâsb, XVIe siècle*

contraire, cette beauté est pour eux la représentation même de Dieu. Notre grand Prophète apercevait la beauté de Dieu dans le visage d'Aïcha".

Emâm Mohammad Ghazzâli (Ve et VIe siècles de HL/ XIIe et XIIIe siècles) écrivait à ce propos: "*Avant chaque Révélation, le Prophète demandait à Aïcha de parler avec lui pour l'encourager.*" Et Djavâdi Amoli écrit en se référant aux versets coraniques: "*Les femmes sont plus dignes que les hommes de s'approcher de Dieu*".

Nous avons peu de femmes mystiques iraniennes. Pourtant, celles qui furent soufies étaient toutes des grands maîtres. Ainsi, Attâr, grand mystique du XIIe siècle, présente dans son *Tazkira al-Owlia* (Mémorial des Saints) cent soufis et mystiques dont une femme, Râbe'eh Adavieh. Il y évoque le récit des deux pèlerinages de Râbe'eh où, lors du premier, elle fut la bien-aimée de Dieu et lors du second, l'amoureuse de Dieu. Selon Attâr, elle fut la première femme accueillie par la Kaaba:

"*On raconte qu'après avoir prié quatorze ans et traversé les déserts, Ebrâhim Adham, arriva enfin à la Kaaba. A chaque lieu de prière, il s'était arrêté et avait prié pour enfin y arriver. Mais arrivant là, il ne vit point la Kaaba. Il s'exclama: "Où est donc la Kaaba?" Un héraut céleste lui répondit :"La Kaaba est allée à la rencontre d'une femme qui était partie vers elle". Ebrâhim Adham vit alors Râbe'eh s'approcher de lui. Et ce fut à ce moment que la Kaaba revint à sa place… Râbe'eh rentra à Bassora et passa une année en prière. L'année suivante, elle partit pour la Kaaba en disant: "L'année passée, elle vint m'accueillir. Cette fois, c'est moi qui irai à sa rencontre*".

Cela dit, même si les éloges, comme nous l'avons vu, ne manquent pas envers la femme, la littérature persane demeure cependant souvent teintée de pessimisme en la matière. Ceci est d'autant plus valable pour la littérature de l'époque classique persane où foisonnent les exemples de la méfiance des poètes et des auteurs envers les femmes. Djâmi, important théologien et poète du XVIe siècle, écrit ainsi dans son *Yousef va Zoleïkhâ*:

"Il ne faut attendre la fidélité d'aucune femme
Leur promesse est fort lâche
D'un jeune garçon, elles attendent la richesse
S'il ne la possède pas, elles le quittent
Elles évitent de nature
Un vieil homme riche et renommé
Aucun homme n'a vu la fidélité des femmes
Sauf de celle qui est stupide, aveugle ou laide".

Ferdowsi va même jusqu'à affirmer dans son *Shâhnâmeh*:

"Il vaut mieux admirer les chiens que les femmes
Un chien vaut mieux que cent femmes vertueuses"

Tout en mettant la femme sur le même plan que le "dragon":

"Fasse que la femme et les dragons disparaissent
Et que l'univers se débarrasse de ces deux êtres impurs!"

Ce point de vue misogyne est partagé par de nombreux poètes classiques persans. Par exemple, le grand poète du XIVe, Nezâmi Gandjavi écrit dans son *Khamseh*:

"Quand Dieu peignait l'image de la fidélité et la tendresse
Sa plume se cassa arrivant au nom de la femme".

Les poètes de la période khorâssâni,

"La beauté féminine n'empêche pas les mystiques, qui ont abandonné aux autres les plaisirs corporels, sensuels et matériels, de s'approcher de Dieu. Au contraire, cette beauté est pour eux la représentation même de Dieu. Notre grand Prophète apercevait la beauté de Dieu dans le visage d'Aïcha".

Nous avons peu de femmes mystiques iraniennes. Pourtant, celles qui furent soufies étaient toutes des grands maîtres. Ainsi, Attâr, grand mystique du XIIe siècle, présente dans son Tazkira al-Owlia *(Mémorial des Saints) cent soufis et mystiques dont une femme, Râbe'eh Adavieh.*

antérieure à la période classique arâghi, sont également méfiants envers la femme. Par exemple, nous lisons dans ces vers d'Anvari Abivardi:

"La meilleure femme du monde
Ne mérite pas le pire des hommes
Celui qui se laisse aller à l'amour d'une femme
Mérite d'être décapité".

Il est d'ailleurs triste de voir parfois ces poètes dépasser les bornes de la décence dans les épithètes qu'ils réservent aux femmes. Ceci heureusement n'existe plus dans la poésie moderne et contemporaine, même si certains poètes conservent un ton pessimiste envers le bonheur que peut donner une femme. Rahi Moayyeri, poète du milieu du XXe siècle, est de ces poètes. Cependant, il semblerait que son pessimiste soit dû à ses échecs amoureux. En avouant les charmes du sexe féminin, il le maudit et l'appelle "le mal" ou "le fléau des hommes", en soulignant ces caractéristiques pour les femmes de mauvaise humeur.

"Quand Dieu décida de créer le monde,
Il réfléchit à la création de la femme
Pour ce faire, il emprunta des fleurs l'odeur et le teint
De la mer, la profondeur et du soleil, la chaleur
Du fer, la solidité et des feuilles des fleurs, la mollesse…
Des vagues, la violence, de la nuit et du jour, l'hypocrisie….
Du loup, la haine et du perroquet, les paroles irréfléchies
Du renard la ruse et du serpent, la bassesse… "

Pour Rahi, la femme possède un ensemble complet d'attributs contradictoires. Ceci pousse l'homme à connaître deux jours de bonheur avec elle: le jour des noces et le jour de la mort de l'épouse.

Quoiqu'il en soit, la culture orientale, ainsi que les autres cultures, contient une sérieuse dose de misogynie. Il ne faut pas oublier que la culture dominante a toujours été phallocrate et que la littérature reflète souvent une image précise de la société. Ainsi, dans cette société où la femme n'avait pas droit au chapitre, la littérature lui réservait également une place exigüe et triste. Aujourd'hui, avec les modifications subies par le rôle social de la femme, sa place a également changé dans la littérature et l'on ne voit plus trace de misogynie dans la littérature contemporaine.

Tout ceci nous rappelle un étrange conte du *Boustân* de Sa'adi: un homme voit en rêve Lucifer, ce dernier lui apparaissant d'une beauté éclatante:

"Es-tu Satan? Que tu es beau! Pourquoi te présente-t-on d'habitude si hideux?", lui demande-t-il.

-" Je suis en réalité un fort bel ange. Mais c'est la plume de mes méchants ennemis qui m'a toujours fait connaître.", lui répond ce dernier." ■

Bibliographie:

1. Atttâr de Neishâbour, *Tazkerat-ol Owliyâ (avec l'introduction d'Allâmeh Mohammad Ghazvini)*, Téhéran, Safiali Shâh, 1374/1995.
2. Djavâdi Amoli, Abdollâh, *Zan dar âyeneye djalâl va djamâl*, Ghom, Asrâ',1378/1999.
3. Ein-ol Ghozât Hamédâni, *Tamhidât*, Téhéran, Manoutchehri.
4. Emâm Mohammad Ghazzâli, *Kimyâ-yé Sa'âdat*, Téhéran, Elmi va Farhangui, 1371/1992.
5. Forouzânfar, Badi'o Zamân, *Sharh-é Masnavi* de Mowlânâ (*Le commentaire de Masnavi* de Mowlânâ), Téhéran, Zavâr.
6. Ghâzorghâhi, Amir Kamâl-eddin Hossein, *Madjâles-ol Oshâq*, Téhéran, Zarrin, 1376/1997.
7. Gowharin, Sâdeq, *Farhang loghât va ta'birâte Masnavi,* Téhéran, Zavâr, 1362/1983.
8. Monzavi, Hossein, *Az termeh va taghazzol*, Téhéran, Rouzbehân, 1376/1997.
9. Nourbakhsh, Djavâd, *Zanâne Soufis*, Téhéran, Yaldâghalam, 1379/2000.
10. Sheikh Ahmad Ghazzâli, *Savâneh*.
11. Sheikh Bahâyi, *Kashkoul*, Téhéran, Goli, 1357/1978.
12. Sheikh Nadjm-eddin Râzi, *Mersâd-ol Ebâd,* Téhérén, Elmi va Farhangui, 1352/1973.
13. Tâdj-eddin Khârazmi, *Sharh-é Fossoud-ol Hekam* d'Ibn Arabi (*Le commentaire de Fosous-ol Hekam d'Ibn Arabi*), Téhéran, Mowlâ, 1368/1989.
14.Sattâri, Djalâl, *Eshghe Soufiâneh*, Téhéran, Markaz, 1372/1993.

Sculpter pour se libérer

Djamileh ZIA

Farzâneh Mehri sculpte depuis une vingtaine d'années. Elle nous a accueillis dans son atelier à l'occasion de sa prochaine exposition, et nous a révélé les secrets du processus de création artistique qui l'anime: un cheminement mêlé de plaisir, destiné avant tout à se rapprocher de l'enfant qu'elle était.



Farzaneh Mehri dans son atelier

Djamileh Zia: Farzâneh Mehri, merci de vous présenter aux lecteurs de la Revue de Téhéran.

Farzâneh Mehri: Je suis née en 1964 à Téhéran. J'ai fait mes études primaires et secondaires au Lycée Râzi de Téhéran (qui était un lycée franco-iranien), et je suis allée en France pour mes études universitaires. Je me suis inscrite à la Faculté de Médecine de Lille, et après le concours de la première année, j'ai décidé de poursuivre mes études en chirurgie-dentaire, mais j'ai abandonné mes études quand j'étais en cinquième année pour me consacrer à la sculpture.

D.Z.: Pourquoi avez-vous choisi cette voie au lieu de poursuivre vos études?

F.M.: En fait, j'ai commencé à sculpter pendant mes études en chirurgie-dentaire: nous devions sculpter des dents, avec du plâtre ou de la résine. Mes premières sculptures, je les ai faites avec du fil de fer (qui est utilisé en orthodontie ou en prothèse), lorsque j'étais en laboratoire pour mes cours de travaux pratiques.

Mais pour répondre à votre question, je me suis rendue compte tout d'un coup que j'allais bientôt finir mes études, qu'on allait m'appeler "Docteur", et que j'allais avoir une vie sérieuse, comme je l'avais toujours eue depuis mon enfance. Je ne voulais pas de cette vie qui se traçait devant moi jusqu'à la fin de mes jours.

D.Z.: Pourquoi?

F.M.: J'avais toujours été une fille sérieuse pendant mon enfance, une fille "bien élevée" qui ne faisait jamais de bêtises. J'étais une enfant timide et chétive; il y avait des sentiments et des pensées à l'intérieur de moi que je n'osais pas exprimer. Il y avait un décalage entre celle que j'étais vraiment au fond de moi-même, et l'image que je donnais à voir à mon entourage, et cela me faisait souffrir. L'art et la création artistique ont été pour moi le moyen de faire exprimer

L'art a été pour moi une façon de m'échapper de cette vie austère. Quand ce que j'ai sculpté est proche de l'idée que j'avais en tête, quand je regarde ma sculpture et que je la trouve comme je la voulais, c'est comme si on m'avait donné le monde en cadeau, c'est un plaisir immense.

Sculpter, pour moi, est une façon d'être fidèle à moi-même, et de trouver de l'audace. Il faut être audacieux pour créer une œuvre d'art, car l'œuvre d'art est une expression très personnelle de ce que l'on pense ou ce que l'on ressent.

ma personnalité d'enfant, et de faire rapprocher mon image extérieure de celle que je suis vraiment.

D.Z.: Sculpter vous procure donc un sentiment agréable.

F.M.: Oui, sculpter est un plaisir. C'est pour moi un jeu, qui permet de compenser les moments de mon enfance pendant lesquels j'étais trop sérieuse. J'ai le sentiment que mon enfance s'est déroulée comme dans un monastère, parce que les études étaient la chose la plus importante. L'art a été pour moi une façon de m'échapper de cette vie austère. Quand ce que j'ai sculpté est proche de l'idée que j'avais en tête, quand je regarde ma sculpture et que je la trouve comme je la voulais, c'est comme si on m'avait donné le monde en cadeau, c'est un plaisir immense. C'est pourquoi je n'aime pas les compétitions et les rivalités qui existent dans le milieu artistique. Je ne sculpte pas pour être célèbre ou pour être riche.



Les amants

Sculpter, pour moi, est une façon d'être fidèle à moi-même, et de trouver de l'audace. Il faut être audacieux pour créer une œuvre d'art, car l'œuvre d'art est une expression très personnelle de ce que l'on pense ou ce que l'on ressent. J'ai toujours admiré les artistes car ils vont à l'encontre des conventions et des idées établies. Quand j'étais adolescente, mes livres favoris étaient les biographies des artistes ou les livres sur l'Histoire de l'art. Les exposés que je devais faire en classe tournaient toujours autour du thème de l'art, et même pendant mes études en chirurgie-dentaire, je continuais à lire des livres sur l'art; je me souviens par exemple avoir traduit un livre sur Dali l'été qui a suivi mon entrée à la faculté.

D.Z.: Parmi les différentes activités artistiques possibles, pourquoi avez-vous choisi la sculpture en particulier?

F.M.: C'est probablement l'influence de mes études en chirurgie-dentaire. Jusqu'à cette époque, j'admirais les artistes mais je ne pensais pas pouvoir être artiste moi-même. Cela me paraissait un domaine grandiose et inatteignable. Mais lorsqu'on soigne une dent et que l'on refait sa couronne, c'est comme si on faisait de la sculpture. En cours d'anatomie dentaire, nous devions modeler des dents en plâtre. Ce fut pour moi une étincelle: j'ai pensé alors que je pouvais, moi aussi, devenir artiste.

D.Z.: Avez-vous ensuite fait des études de sculpture?

F.M.: Après avoir arrêté mes études en chirurgie-dentaire, je voulais m'inscrire dans une école d'art à Paris, mais je suis finalement revenue en Iran, où je n'ai trouvé aucune école pour apprendre à

sculpter. J'ai suivi des cours de dessin, et j'ai appris le reste par moi-même, en lisant des livres et en faisant des expériences avec des matériaux divers. Avant ma première exposition de sculpture, j'avais sculpté pendant dix ans.

D.Z.: Quand a eu lieu votre première exposition?

F.M.: Ma première exposition individuelle a eu lieu en l'an 2000. Mes sculptures étaient uniquement en fil de fer. Pour ma deuxième exposition, qui a eu lieu un an plus tard, j'ai ajouté du bois à mes sculptures pour compenser la froideur du fil de fer.

Pour ma troisième exposition, j'ai travaillé avec des feuilles de cuivre. Mes sculptures représentaient des figures humaines simplifiées, en forme de membres inférieurs (cuisses, jambes et pieds) dans diverses positions.

Ma quatrième exposition était intitulée "les princesses de Balkh". J'avais vu par hasard des photos de petites statuettes datant du 3ème Millénaire av. J.-C., découvertes dans des tombes lors des fouilles archéologiques en Bactriane[1]. Ces statuettes étaient très belles, mais hélas, elles avaient été abîmées au fil du temps: l'une d'elles n'avait plus de tête, l'autre avait un bras arraché, etc. Ces statuettes représentaient pour moi des femmes qui avaient souffert, et dont la souffrance s'était gravée dans le corps; et j'ai sculpté d'autres femmes, les femmes de notre époque, dont la souffrance était gravée dans le corps comme pour ces statuettes antiques. Il s'agissait de sculptures en bois, auxquelles des morceaux de fer ont été ajoutés.

D.Z.: L'exposition pour laquelle vous vous préparez est donc la cinquième?



Sculpture en fil de fer et bois

F.M.: Oui. Les sculptures que j'ai créées sont des "matriochkas" quelque peu remaniés. Les matriochkas sont, comme vous le savez, ces poupées gigognes en bois peint qui s'emboîtent les unes dans les autres, par ordre de grandeur. On les appelle généralement "poupées russes". Mes sculptures ont la forme simple des matriochkas (une tête

Sculpture de la collection "les matriochkas"





Sculpture de la collection "les princesses de Balkh"



Sculpture en fil de fer



Sculpture de la collection "les matriochkas"





Sculpture de la collection "les princesses de Balkh"

et un ventre), mais elles ne s'emboîtent pas les unes dans les autres contrairement aux poupées russes traditionnelles. Les poupées que j'ai sculptées ont chacune dans leur ventre quelque chose d'enfoui, et sur leur tête quelque chose de spécifique; elles sont donc différentes les unes des autres.

D.Z.: Que signifie cette chose enfouie dans leur ventre, et cette chose qui est sur leur tête?

F.M.: Ce qui est dans leur ventre[2] est plutôt un secret; c'est un secret enfoui. Ce qui est sur leur tête est plutôt une fantaisie de ma part; j'ai voulu créer une forme proche des peintures de Chagall, où l'on voit les animaux dans des postures irréelles. J'ai voulu ainsi donner libre cours à mon imagination. Je précise que ce qui est sur la tête de chacune d'elles a un rapport avec ce qui est enfoui dans le ventre: par exemple la poupée qui a un œuf dans son ventre a un oiseau sur la tête, ou celle qui a une échelle dans son ventre a une lune sur sa tête (une lune que l'on peut atteindre en gravissant l'échelle).

D.Z.: Peut-on dire dans ce cas que ce qui est représenté sur la tête de chaque sculpture est une forme de "libération", alors que ce qui est enfoui dans le ventre de la sculpture serait un "fardeau"?

F.M.: Oui. Ce qui est sur leur tête pourrait représenter une forme de liberté; une liberté acquise grâce à l'imagination.

D.Z.: Quand et où aura lieu votre prochaine exposition?

F.M.: A la Galerie Mehrvâ, du vendredi 28 novembre au mercredi 10 décembre 2008.[3]

D.Z. : Farzâneh Mehri, merci d'avoir accordé cet entretien à la Revue de Téhéran.

F.M. : C'est moi qui vous remercie. ■

Ce qui est dans leur ventre est plutôt un secret; c'est un secret enfoui. Ce qui est sur leur tête est plutôt une fantaisie de ma part; j'ai voulu créer une forme proche des peintures de Chagall, où l'on voit les animaux dans des postures irréelles.



Sculpture de la collection "les matriochkas"

1. Bactriane est l'ancien nom de Balkh, région située actuellement au nord de l'Afghanistan.
2. En persan le même mot "del" signifie à la fois "ventre" et "cœur" (lieu des sentiments).
3. Galerie Mehrvâ: avenue Karimkhân-e Zand, avenue Shahid Azodi Jonoubi (ex Abân-e Jonoubi), numéro 78.

Le luth fou
L'arrivée à Mashhad...

Vincent BENSALI

Le terminal routier de Mashhad, au petit matin. Des myriades de taxis s'en échappent et se perdent dans la ville. Beaucoup vont au Haram[1]. Ils y conduisent les pèlerins qui descendent dans les centaines d'hôtels, de suites, d'appartements meublés, de pensions modestes, et de chambres sommaires que leur proposent des rabatteurs arpentant les trottoirs de l'avenue Imam Rezâ débouchant sur la place de l'Eau. L'été, les pèlerins occupent les parcs, les pelouses des grandes avenues, les parkings, logeant à l'arrière de leurs camionnettes, sous la tente, ou seulement derrière un tchador tendu entre la voiture et la grille la plus proche, dormant sous les lampadaires… Citadins de toutes les villes d'Iran, paysans de toutes les provinces, même sunnites, Azéris, Turkmènes, Kurdes, Arabes, Baloutches d'Iran, Irakiens, Afghans, Syriens, Tadjiks, Indiens, Pakistanais, Arabes du golfe, Indonésiens, Chinois, Marocains, Libanais, Malgaches, chiites du monde entier, y compris les convertis venus des États-Unis, du Canada, d'Europe, du Japon; le monde entier est représenté dans les cours du Haram… Lalla Gaïa est venue elle aussi se couler dans ce flot ininterrompu, mue comme les autres par l'espoir. Ce sont des Irakiens de Yazd qui lui ont conseillé d'aller dans la grande ville du nord-est, car les Irakiens y sont nombreux, et parce que l'Imâm Rezâ est clément. D'ailleurs, l'Imâm Rezâ n'est-il pas Irakien lui-même? 'Alî, son aïeul ne s'est-il pas installé à Koufa, et ne repose-t-il pas à Najaf? Hossein, le grand-père de son grand-père n'a-t-il pas souffert à Karbala et n'y est-il pas enseveli? N'est-ce pas à Kadhimayn, dans les faubourgs de Bagdad, que l'on rend visite à Moussa, son père, et à Jawad, son fils, dans le même sanctuaire aux deux coupoles? N'est-ce pas en Irak qu'ont vécu son petit-fils et le fils de ce dernier? N'est-ce pas en Irak que l'on attend la réapparition du dernier de sa lignée, de la lignée des douze? A Mashhad, la deuxième coupole de la ville est celle de l'école religieuse de l'ayatollâh Al-Khou'î, de Najaf. Les Irakiens s'y sont réfugiés en masse, leurs deux hosayniyeh[2] sont les plus grandes et les plus fréquentées de la ville. C'est à celle qui brillera le plus: marbre blanc, faïences représentant les lieux saints d'Irak et d'Arabie, lampes colorées, grands tapis, le thé y coule à flots et certains soirs, on y nourrit plusieurs milliers de personnes… Depuis que la frontière irakienne est ouverte, on y fait venir les meilleurs orateurs de Najaf et de Karbala. La plupart des vendeurs de livres religieux sont Irakiens. C'est en tombant sur leurs petites échoppes que l'on localise leurs quartiers, depuis les avenues. En



Les coupoles du Haram au lever du soleil

plus du commerce des livres, ils font de la reliure, vendent quelques parfums et des bagues. Leur aspect débonnaire contraste avec l'austérité des libraires iraniens. S'il est question de musique, ce n'est pas dans les vitrines, car à Mashhad comme à Qom, afficher son intérêt pour cet art constitue l'un des meilleurs moyens de s'attirer l'opprobre local. Alors comment faire pour savoir s'il se trouve des joueurs de 'oud à Mashhad? Il est difficile d'interroger les gens lorsque l'on vient de débarquer et que l'on nous voit pour la première fois. Les marchands d'instruments iraniens, ici comme ailleurs, ne voudront rien savoir de ce qui provient des Arabes… Et les hosayniyeh ne sont pas des salons de musique…

Lalla Gaïa erre durant plusieurs jours dans les ruelles des quartiers bordant le sanctuaire. Beaucoup d'entre elles mènent à des terrains vagues. Les promoteurs de l'immense complexe Razavi[3] ont vu grand et acheté tous les quartiers alentours, les faisant démolir au fur et à mesure. Là où se trouvaient de belles demeures avec cour, c'est comme si le désert d'antan avait réapparu. Seuls demeurent parfois, les mûriers, autour desquels paissent de nouveau chèvres et moutons. En général, les vieux quartiers logeaient les Afghans. Au fur et à mesure de leur démolition, leurs habitants ont été relogés dans des camps, à l'extérieur de la ville, et parfois très loin. Les Irakiens ne connaissent pas les camps, leur statut d'anciens envahisseurs leur vaut peut-être d'être plus considérés comme des êtres humains à part entière. Leur situation n'en demeure pas moins difficile. Ils ont fui leur pays à cause de la guerre contre l'Iran. Chiites et d'origine iranienne, ils étaient considérés chez eux comme des traîtres en puissance, les baasistes les poussaient en avant sur le front, en première ligne. En Iran, ils n'étaient plus en danger mais devinrent des parias sur lesquels s'exerçait un certain ressentiment. Certains sont là depuis plus de vingt-cinq ans, ils n'ont néanmoins toujours pas de papiers, leurs enfants ne sont pas scolarisés dans les écoles

publiques, et les écoles privées coûtent cher. Aussi, la notion d'entraide est très forte parmi eux, et ils peuvent comprendre ce que c'est que d'être loin de chez soi…

Lalla Gaïa comprend peu à peu tout cela au fur et à mesure de ses rencontres. On l'amène dans une magnifique maison de thé, logée dans un ancien hammam. On y fait aisément connaissance, et la plupart des voyageurs portant sac à dos s'y rendent, le tuyau s'échangeant dans les hôtels qui leur sont consacrés, à Téhéran, à Ispahan, à Yazd... On y joue d'ailleurs de la musique: setâr, daf, tombak, ney, santûr, târ, tambûr… Pas de 'oud bien entendu… Le lieu distille un savant mélange de nostalgie de l'époque préislamique et de passion pour la poésie mystique des grands soufis iraniens. Pourtant, Lalla Gaïa y trouve un grand réconfort. On peut s'y prélasser durant des heures, en sirotant un thé nageant sur un sirop de rose, et en écoutant en permanence de la musique inspirée. Certains soirs, des concerts sont organisés, les divans sont pleins et les musiciens conjuguent leurs improvisations sur des modes préétablis. Sur les murs sont peintes les principales scènes du *Livre des Rois* de Ferdowsi, et sont calligraphiés de beaux vers mystiques, y compris certains adressés par l'ayatollâh Khomeiny à sa belle-fille… C'est un autre monde qui s'ouvre à Lalla Gaïa; la musique savante persane constitue un univers débordant de beauté, et le chant qui l'accompagne comporte sa technique propre, qui ne ressemble à aucune autre. La voix y est soumise à rude épreuve, elle doit subir des soubresauts contrôlés, nombreux et rapides, se déroulant en des crescendos vertigineux, presque sanglotant, qui débouchent sur une note claire, ondulante, et retombent dans des graves tout aussi ouvragés, ce qui ne provoque pas les exclamations et les cris qui sont ceux du public arabe, mais fait rouler des larmes sur les joues iraniennes. La musique, quant à elle, comporte des modes relatifs aux saisons et aux heures du jour. Sur cette trame



Le chantier du Haram aux abords de la mosquée des pasdaran



La vitrine d'un marchand de safran

connue, chaque musicien fait son entrée, tisse son ornementation… Les formes sont très harmonieuses, en fermant les yeux, on croit voir un tapis dont les motifs apparaissent un à un, puis se répètent, s'enchevêtrent, se font pendants les uns des autres. Chaque instrument semble se présenter, il révèle ses accents propres, puis il se lance dans un solo faisant apparaître les nombreuses facettes des techniques qui le gouvernent. Lorsque l'instrument suivant entre en lice, le précédent se met en retrait et rejoint le continuo. Dès lors que le dernier participant a fait montre de son art, l'ensemble peut éclater en symphonie, de plus en plus rapide. Si une voix se joint au groupe, elle fait son entrée de la même manière que les instruments, mais lorsque ses compagnons s'éveillent et subliment la trame, la voix garde le rôle prédominant, l'homme n'est-il pas le dépositaire de l'amour divin et la meilleure des créatures? Les textes sont ceux de Hâfez, Saadî, Bâbâ Tâher… Ce sont les vers que chaque Iranien porte en son cœur et qui les rassemblent, au-delà des disparités religieuses, politiques, sociales… Ce langage-là les fait vibrer, leur parle de plus près encore que le Coran, dont la langue originale reste hermétique pour le plus grand nombre. Lalla Gaïa l'a entendu de la bouche des chauffeurs de taxi, des épiciers, des policiers qui lui ont renouvelé son visa, des balayeurs, des étudiants qui essaient de l'initier au feu qui les anime à l'intérieur, des réceptionnistes des petits hôtels où elle descend, des grand-mères qui lui sourient et lui caressent la joue, comprenant qu'elle est loin de chez elle… Traverser la société iranienne revient à écouter un concert dont chaque personne nouvellement rencontrée reprend la partition de la personne quittée, chacune faisant vivre au continu la musique qui berce et guide ce peuple… ■

1. Le sanctuaire de l'Imâm Rezâ, le huitième Imâm des chiites duodécimains.
2. Lieu où l'on commémore le martyr de l'Imâm Hossein, les dix premiers jours du mois de Moharram, et par extension, les autres temps forts du calendrier chiite.
3. De Rezâ. Adjectif arabe également employé en persan.

The Path to Heaven

2ème partie

Shekufeh OWLIA

Cordelia s'approcha du luxueux paquebot à bord duquel montaient des centaines de passagers, agitant leurs mouchoirs en guise d'adieu à leurs bien-aimés. Ses yeux s'embuèrent de larmes en constatant qu'elle enterrait ses souvenirs d'enfance en Angleterre en la désertant. Son cœur se serra à la pensée qu'en masquant ainsi son identité, elle quittait sa patrie telle une exilée, voire une criminelle. Personne n'était venu lui dire adieu et lui souhaiter bon voyage. Elle avait donc consenti à revêtir un masque elle qui, toute une vie durant avait lutté d'enlever celui des autres. Comme c'est triste, songea-t-elle, de devoir porter un déguisement en guise de survie dans ce bas-monde.

"Tout le monde à bord !" Son cœur se mit à battre la chamade en entendant ces mots. Son être tout entier retentit de l'appel qu'elle venait d'entendre signalant que le navire somptueux s'apprêtait enfin à quitter le quai. Elle tendit son billet au contrôleur et fut conduite vers la cabine en première classe qui lui était réservée. C'est à ce moment qu'elle constata à quel point les préparatifs des derniers jours l'avaient épuisée; elle avait à peine fermé l'œil de la nuit ces derniers temps. Aussitôt rentrée, elle se laissa choir sur le petit lit douillet placé dans un coin et s'assoupit au bercement du navire tel un oiseau dans le creux de son nid, succombant aux délices d'un sommeil sans rêve.

Quand elle se réveilla le lendemain, le soleil caressait tendrement la mer de ses rayons ardents. La première chose qui attira son attention fut les belles roses couleur de sang, placées dans le vase grec sur la table. "*O my love is like a red, red rose*[1]" se mit-elle à fredonner, en les portant à son nez; et en plaça une délicatement dans ses cheveux. Soudain, elle se retourna vivement; étant certaine que William serait caché dans un petit coin et la rejoindrait bientôt pour chantonner cet air qui leur était porteur de milliers de souvenirs. Vaine illusion...

Dans cette ambiance paisible où la nature

toute entière baignait d'amour, elle avança gracieusement vers le petit miroir ovale accroché au mur de la cabine pour y voir l'effet de la fleur dans les vagues de ses cheveux de jais. En y voyant son minois, elle laissa échapper un cri d'horreur en découvrant que le temps impitoyable lui avait fait cadeau de son premier cheveu blanc! La magie de la journée était brisée pour elle car elle réalisait maintenant combien ces longues années d'attente l'avaient fanée. Elle savait fort bien que si elle sortait se promener, elle ne pourrait célébrer les joies de la nature, elle opta donc de passer le restant de la journée enfermée dans sa cabine. William hantait toutes ses pensées…

Le lendemain matin, elle se leva de bonne heure. Son humeur maussade de la journée précédente s'était entièrement dissipée avec le jour naissant. Après avoir fait un petit brin de toilette, mangé des croissants et dégusté un café succulent, elle se rendit sur le pont C où se trouvaient les promenades de deuxième et troisième classe. Depuis sa tendre enfance, elle avait toujours détesté les distinctions sociales alors en cours. Jeune, elle aurait tant aimé jouer avec les enfants de la bonne, Mme Lessing, mais sa mère, snob comme elle était, ne le lui avait jamais permis. Dans le royaume de l'enfance, elle n'avait jamais su pourquoi. En grandissant, elle avait tâché, à elle seule, d'effacer ces distinctions qui avaient pris naissance au cours des siècles: efforts qui n'aboutirent malheureusement à rien. Elle sourit vaguement en songeant qu'elle chérissait un homme de tout son cœur qui n'était, aux yeux des autres, qu'un pauvre jardinier! Tout cela repassait à présent devant ses yeux comme si ce fut juste hier. Voilà que l'occasion se présentait enfin de se mêler aux autres, de briser toute barrière, d'apprendre à connaître leurs joies et leurs peines…

Comme il fait bon vivre par une journée comme celle-ci, s'écria-t-elle. Le ciel d'automne, se métamorphosant de temps à autre, prenant des nuances féeriques et des bernaches nonnettes y prenaient leur vol. Elles s'expatriaient comme elle, abandonnant ainsi la terre sainte de leurs aïeux pour une utopie lointaine. Une brise matinale l'enlaçait doucement de ses bras, lui soufflant des mélodies secrètes dans le creux de l'oreille. Mais d'où lui était venue la folle audace de briser les habitudes, de rompre avec le passé? Elle se le demandait sérieusement… Un poème de Frost, qui lui tenait à cœur, lui revint en mémoire des souffleurs de vers:

"*I shall be telling this with a sigh*
Somewhere ages and ages hence:
Two roads diverged in a wood, and I-
I took the one less traveled by,
And that has made all the difference."[2]

Elle avait opté dans la vie, quant à elle, d'emprunter le sentier de l'amour, bordé de rosiers épineux. Elle espérait du plus profond de son cœur ne jamais regretter la décision hardie qu'elle avait prise…

Elle fixa des yeux le sol. Mais qu'est-ce qu'elle y voyait? S'agissait-il vraiment de son propre ombre? Mais oui… Elle la caressa des yeux, l'enlaça tendrement du regard songeant qu'elle avait bien fait de quitter le pays qui lui en avait si longtemps privé. C'était comme retrouver un ami qu'elle croyait à jamais perdu dans les abîmes du temps, un ancien confident sur qui elle comptait déverser son cœur dorénavant! Si seulement son ombre lui avait tenu compagnie après le départ de William, comme elle se serait sentie moins seule! Cette moitié égarée… ce demi retrouvé avec qui elle ne ferait plus qu'un à partir de cet instant…

-Jamais, s'exclama-t-elle, plus jamais je ne te permettrai de me déserter! C'est bien compris?

Une jeune femme visiblement enceinte s'était rapprochée d'elle entre-temps sur le pont principal et la dévisageait, perplexe. C'est vrai que dans son extase, elle avait parlé tout haut et que, deuxième classe ou non, ce n'était pas une chose à faire! Ses traits étaient

tirés par la fatigue de neuf longs mois d'attente. Attendait-elle un bébé garçon ou un bébé fille? A quoi pensait-elle? A son propre avenir? A celui de son tout petit? Elle aurait tant aimé plonger dans l'abîme de ses pensées afin d'en saisir le sens profond. Le vent bourdonnait dans ses oreilles.

"Oh, la solitude risquerait de me rendre folle! lui dit-elle timidement en guise d'explication.

-Tu mènes donc une vie solitaire, toi aussi?! Mais au fond, tu n'es pas la seule… la consola-t-elle. Je m'appelle Rose, moi. Et toi, dis-moi, comment t'appelles-tu?

-"Cordelia", fut sa brève réponse.

Elle trouva en Rose une véritable âme sœur; c'était comme si elle la connaissait depuis toujours. Elles restèrent sur place à bavarder longuement des passés lointains, du présent et surtout de l'avenir qui les guetterait aux Amériques quand soudain, de sombres nuages se mirent à s'amonceler ça et là dans le ciel limpide: c'était à croire qu'un orage se préparait.

"Oh! Ces nuages de malheur, murmura Rose, d'une voix chargée de haine.

-De malheur ?! s'enquit Cordelia, étonnée.

-Ce fut un jour de tempête comme celui-ci qui me rendit veuve; c'est en mer après tout que mon mari, marin, trouva la mort. Si seulement je pouvais, je chasserais tous les nuages du ciel de la vie de ceux que j'aime…"

Ceci dit, elle porta sa main à son ventre et caressa son petit en laissant échapper un soupir qui en disait long sur tout ce qu'elle avait dû souffrir après la mort tragique de son mari.

"Tout ira bien, ma chère, lui dis-je en guise de réconfort. Son souvenir vit dans ton cœur et t'aidera à élever ton enfant. J'en suis convaincue."

L'océan, fortement agité, s'étalait à perte de vue. Quelques minutes plus tard, la tempête faisait déjà rage. Elles fixèrent sur les contrées lointaines des yeux où se mêlaient l'espoir et la crainte. Cordelia songea à quel point elles étaient comme deux gouttes d'eau dans l'immensité de l'océan tourmenté et se dit qu'elles finiraient par s'enfuir vers une île lointaine où la bourrasque ne pourrait jamais les atteindre.

"Ma chère, tu ferais mieux de rentrer maintenant avant que tu n'attrapes froid, suggéra Cordelia.

-Ah! s'écria-t-elle, car la douleur était par moments intolérable. Quand j'y pense... je pourrais donner naissance à ce bébé à tout moment, sans qu'il ait qui que ce soit à mes côtés!"

Voyant qu'elle souffrait le martyre, Cordelia déposa discrètement une main sur son épaule lui chuchotant :

"Je serais là, moi. Tu peux toujours compter sur moi, tu sais."

Ceci dit, Cordelia aida la pauvre Rose à se retirer pour la nuit.

***

L'aube baignait la cabine d'une douce lueur à travers les rideaux quand Cordelia, engloutie dans ses rêveries, crut soudain entendre un frappement discret à la porte de sa cabine qui l'arracha de ses songes. Elle s'habilla en toute hâte et se dirigea vers la porte, où elle s'attendait à voir une Rose fanée par la douleur. Curieusement, personne ne l'attendait sur le seuil de la porte, mais son petit doigt lui disait que la jeune femme avait besoin de son assistance. Elle couru donc à toute vitesse vers les cabines de deuxième classe. Dès qu'elle fit sa rentrée dans la pièce où Rose reposait, cette dernière lui dit :

"Cordelia… ma chère… j'ai perdu les eaux…, mon enfant viendra au monde d'ici peu. Viens ici, tiens-moi la main…Souffle des petits mots doux dans le creux de mon oreille. Ce faisant, tu me souffleras une vie nouvelle."

Déchirée par la douleur Rose, toute blême, porta la main à son ventre. Cordelia la fixa

des yeux et essuya du revers de la main son front couvert de perles de sueur. Heureusement, elle était arrivée à temps, elle sonna la serveuse à qui elle ordonna d'emmener de l'eau bouillante et des draps pour la pauvre Rose et s'enquit s'il y avait une sage-femme à bord. La bonne la regarda, incrédule: "Ma foi, mademoiselle, ce n'est pas une chose à faire…Vous feriez mieux de fréquenter des gens de votre classe!"

-Allez, ce n'est pas le moment de discuter ces choses. On remettra ça à plus tard. Faites vite, allez chercher les trucs dont je vous ai parlés! rétorqua Cordelia.

Quelle nationalité aurait un enfant, né au milieu de l'océan, à mi-chemin entre l'Angleterre et le Nouveau Monde, songea-t-elle vaguement. Le retour de la serveuse accompagnée de la sage-femme la tira de ses rêveries. Cette dernière se mit au travail sans se faire prier.

Rose laissa pousser un cri de douleur. Elle rassembla toutes ces forces pour un ultime effort; un amour d'enfant, aussi beau que les héros mythiques vint au monde. Il vacilla quelques secondes entre ce monde et celui à venir avant de pousser un cri, démontrant ainsi le bon fonctionnement de ses poumons. La sage-femme l'emmaillota dans un vieux drap, se faisant, il ne fut destiné qu'à devenir un serveur ou un ouvrier… tout au plus. Les yeux de Cordelia se remplirent de larmes, pourquoi la vie était-elle si injuste. Lui qui était digne d'être fils de roi, quel sort l'attendait? C'est facile à deviner. Après tout, il n'était qu'un orphelin…

"Penses-tu que le nom "Misty"[3] lui irait bien, Cordelia? souffla Rose.

-Ce nom lui va comme un gant.", ma chère Rose.

Elle jugea qu'il serait plus sage de laisser Rose savourer seule le plaisir de son couronnement au royaume des mères. Un sourire empreint de nostalgie se dessina sur ses lèvres; une vague de souvenirs l'emporta vers son cher William. Où se trouvait son amant en ce moment? Que faisait-il. Elle se précipita vers le pont principal où une brise automnale soufflait… le refrain du vent résonna en son âme; elle y passa le restant de la journée jusqu'à ce que la lune remplace le soleil dans le bleu du ciel. Tout à coup, elle vit une étoile filante la traverser… Ne dit-on pas que si l'on fait un vœu à un tel moment il sera exaucé? En ce moment magique, elle leva les mains en geste de prière, suppliant le bon Dieu que leur union se fasse sans ennuis.

De sombres pensées flânèrent dans son esprit tout au long de la nuit, chassant tout sommeil. Et si jamais William s'était suicidé avant qu'elle n'arrive à New York? Les étoiles du firmament vinrent flâner dans son cœur et Cordelia se dit que "The Maid of the Mist" jetterai l'ancre dans moins de vingt-quatre heures quand il accostera au port de New York. Elle aurait aimé, du plus profond de son cœur, débarquer ici au cœur de l'océan... vivre sur une île exotique, un paradis sur terre, avec son William où seules les lois qui existeraient seraient celles de cœur… ■

A suivre…

---

1. Extrait d'un poème de Robert Burns intitulé "A Red, Red Rose"
2. Dans un lointain avenir, je dirais un jour en soupirant/ Deux chemins divergeaient dans un bois et moi/ Je pris celui qu'on prenait moins souvent / Et voilà qui changea tout.
3. Misty: brumeux, embrumé


LE JOURNAL DE TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
24 Aban 1316
15 Novembre 1937

La politique commerciale de l'Iran
(500 av. J.-C. - 1500 ap. J.-C.)
1ère partie

A. FAROUGHI

Nous commençons aujourd'hui une intéressante étude de M. A. Faroughi sur "La politique commerciale de l'Iran" jusqu'en l'an 1500. L'auteur traite avec une réelle maîtrise cette question en s'appuyant particulièrement sur des faits historiques. Nous y attirons toute l'attention de nos lecteurs.

"L'histoire du commerce est l'histoire de la communication des peuples" observait si justement Montesquieu. En effet, la recherche et la conquête de nouveaux débouchés ont été de tout temps l'objectif principal et le principal souci des "peuples civilisés" et par conséquent des peuples commerçants. Dans ce monde antique où les moyens de communication et de transport étaient insignifiants, et où pour parcourir un espace de quelques lieues, plusieurs jours étaient nécessaires, la possession des routes commerciales devenait d'une importance capitale. Celui des Etats à travers lequel ces marchandises passaient pouvait par des taxes, impôts, dîmes, etc. prélevés sur les transits, s'assurer sans un grand effort un revenu respectable et en faisant varier ces mesures, il pouvait ruiner en peu de temps aussi bien les pays qui exportaient que ceux à qui ces marchandises étaient destinées. Ceci revient à dire: celui qui possédait les routes gouvernait le monde.

Or, de tout temps, le principal commerce du monde était celui qui se faisait entre l'Europe et l'Asie. Selon les époques et suivant les pays, aussi bien les consommateurs que les producteurs se sont succédés. Les Grecs ont disparu au profit des Romains, les Perses sont remplacés par les Parthes et, plus tard, par les Sassanides, mais le commerce est toujours là, prospère quand on le favorise, ralenti quand on le maltraite, mais ne meurt jamais

tant que le besoin persiste. A travers toutes les péripéties de l'histoire, les guerres, les invasions, etc., l'Europe a acheté à l'Asie, et l'Asie est allée chercher en Europe ce qu'il lui était nécessaire.

La vie de certains articles est aussi éphémère que celle de ceux qui les emploient. Cependant certains d'entre eux ont eu une longue vie, une durée relativement grande. Nous voulons parler de la soie. Que de crimes a-t-on commis en son nom et combien de vies humaines ont été sacrifiées pour la possession d'une misérable once de cette matière!

Si à travers des siècles le besoin de se procurer cette matière première est resté le même, le commerce qui en a résulté est resté identique. Et si les routes se sont déplacées suivant la direction que la politique, l'intelligence ou même la barbarie des hommes leur ont tracée, le marchand lui, passant par le désert, longeant les côtes, empruntant la mer s'il le fallait, a bravé le danger, la soif et la faim et a passé constamment de l'Europe en Asie et de l'Asie en Europe. La direction est restée la même et la restera tant que l'homme sera impuissant à créer par son propre génie ce dont la main infaillible de la Nature a doté certaines régions et en a privé certaines autres. Quel bel exemple que celui de la soie; en effet depuis le jour où le monde occidental fit connaissance avec elle, l'Europe devint tributaire de l'Asie jusqu'à ce que les 25 siècles de la civilisation humaine lui permissent de suppléer le pauvre petit papillon qu'est le Bombyx.

On a souvent essayé d'écrire l'histoire du commerce, de peindre les épisodes caractéristiques de son passé, mais le sujet est loin d'être épuisé. Pourtant, pour nous, Iraniens, qui avons été mêlés à ces luttes pour la fortune, la connaissance exacte de notre histoire est un devoir national. Car si les devoirs d'un peuple lui sont dictés par son histoire, c'est à la lumière du passé que nous devrons chercher notre avenir.

Nous allons donc essayer de tirer au clair le rôle primordial que notre pays a joué dans l'ordre universel et nous examinerons les moyens par lesquels notre peuple a pu conserver, pendant la période qui nous occupe, sa suprématie économique; n'est-il pas là un fait dont chacun de nous pourra être fier? Quel est le peuple, nous à part qui pourrait prétendre à une telle suite dans les idées et à une telle force de caractère?

Mais laissons parler les faits…

Période Achéménide

Si la pénurie des documents historiques pour la période Achéménide nous oblige à n'aborder qu'à peine la politique commerciale de cette dynastie, certains faits nous permettent cependant de conclure à une activité commerciale entre les différents peuples qui composaient cet empire "colossal". La nature des impôts, le système de perception, les mesures prises par les Satrapes y contribuaient d'une façon efficace. En effet, l'une des principales fonctions des Satrapes était de percevoir l'impôt. Suivant Hérodote, on le payait partie en nature partie en espèce. En nature, par exemple, la Médie livrait annuellement cent mille brebis, quatre mille mulets, trois mille chevaux; l'Arménie trente mille poulains; l'Inde payait en sable d'or, 4680 talents d'argent, ce qui correspond à peu près à vingt-neuf millions de francs de nos jours.[1] Ces sommes énormes qui entraient chaque année dans le trésor royal, et d'autre part la sécurité complète des routes, contribuaient à favoriser les échanges à intérieur de l'Empire. Pour l'extérieur, nous savons avec quelle diligence les Phéniciens revendaient leurs marchandises, pour la plupart d'origine orientale, à travers tout le bassin de la Méditerranée. D'ailleurs leur rayon d'action fut particulièrement élargi par le percement du canal que Darius fit creuser pour relier le point le plus septentrional de la Mer Rouge à une des branches du Nil, permettant ainsi aux navires de passer de la Mer rouge dans la Méditerrané. Et il ressort des relations de Néarque[2] qu'à son temps le Golfe Persique était le siège d'un commerce florissant. Cependant, il nous faudra descendre jusqu'au 1er siècle avant l'ère chrétienne pour trouver ce trafic "intercontinental" en plein essor. En fait les conquêtes d'Alexandre, avaient déterminé chez les Grecs un certain goût de "grandiose" et de luxe qui allant de jour en jour grandissant deviendra

plus tard chez les Romains presque un besoin.

Pour les relations de l'Europe avec l'Asie centrale et orientale, nous ne devrions guère remonter au-delà du deuxième siècle avant l'ère chrétienne; époque où l'établissement sur les confins de la Bactriane, des Yuè-Tché, peuple qui était de longue date en contact avec la Chine, permit à l'Occident d'entrer en rapport avec l'Orient. C'est donc à partir de ce moment que les marchandises de l'Inde et de l'Extrême-Orient, les soieries par excellence, commencèrent à pénétrer régulièrement dans le Proche-Orient. Les marchandises de l'Inde remontaient l'Indus, se dirigeaient vers Kaboul et de là en Margiane qui recevait également la soie de la Chine ramenée de Khoten[3]. Les colonies grecques établies le long de cette route naturelle qui suivant les pentes de l'Elbrouz joint à travers le plateau de l'Iran la vallée de l'Indus à l'Europe faisaient de bonnes affaires. Non moins prospères étaient les Parthes qui en possession à la fois des étapes commerciales de l'Inde et de la Chine vivaient dans l'aisance.

Quoique la soie fût connue des Indiens dès les époques les plus reculées[4], il semble que c'est la soie de la Chine que le Proche-Orient et par conséquent l'Europe ont employée la première et que la race des vers à soie à cocons blancs soit originaire de la Chine, tandis que la race à cocons jaunes serait d'origine iranienne.[5]

Période parthe

Ce trafic obtint dès l'avènement des Parthes une très grande importance et les caravanes des Grecs partant de Séleucie allaient jusqu'à la Tour de Pierre (Tachkend) et en Farghana chercher les soieries de la Serique (Chine de Nord); "Les roi Parthes ménageaient ces hardis pionniers qui assuraient la fortune de leur Empire".[6] Pour la même raison la langue grecque devint la langue des affaires et nombreux sont les rois Parthes qui revendiquèrent un hellénisme "calculé". Les renseignements géographiques que nous ont laissés Ptolomée, Strabon et Pline, indiquent les routes que les marchands grecs suivaient pour atteindre les richesses de l'Orient, les épices de l'Asie orientale et les soieries de la Chine. D'abord, la route qui partant de la Mer Noire suivait la Phase jusqu'à Sarapane et gagnait Cyrus[7] par terre, descendait jusqu'à la Mer Caspienne, traversant ensuite cette mer, on atteignait l'Oxus puis la Bactriane[8]. Une seconde route reliait la Mésopotamie à la Parthie, passait par l'Ecbatane, Rhazae et aboutissait à Hécatomphyle (Damghan actuel) la capitale des Parthes, de là la route bifurquait en deux, l'une reliait la capitale à Alexandrie (Hérat) et l'autre se perdait dans la Drangiane (Sistân) en aboutissant à la ville de Prophtasia (Zarang)[9].

La possession de l'Arménie pour la première route et celle de la Mésopotamie pour la seconde était donc pour les Parthes d'un intérêt capital; car si la possession da l'Arménie échappait aux Parthes, le contrôle des marchandises d'Orient une fois arrivées dans la Caspienne, leur échappait également, et comme les droits de douanes constituaient la majeure partie des revenus de ceux-ci, c'était pour eux un désastre financier. D'ailleurs l'activité des Parthes ne se bornait pas là: ils faisaient eux-mêmes le commerce de soieries et leurs marchands livraient aux Romains chaque année quantités d'étoffes soit importées de la Chine, soit fabriquées par eux-mêmes. Tout comme les Etats modernes, l'Empire romain agissait sous la pression des nécessités économiques. Il suffit d'étudier de près l'histoire de cet Empire pour se rendre compte que toute la poussée romaine vers l'Orient; toutes ses guerres en Arménie et en Mésopotamie ont pour cause la possession de cette route, qu'on a surnommée depuis "la route de la soie" mais qu'on devrait appeler plus justement la "route du commerce".

Quant à la Mésopotamie il en était de même: c'est là qu'aboutissaient les routes maritimes de l'Inde et du Golfe Persique. "Le motif réel de la grande importance que les Romains attachaient à la possession ou du moins à la dépendance de la Mésopotamie, fut certainement le besoin de procurer à leurs marchands les moyens de commercer sûrement et facilement avec l'Inde en

suivant les bords de l'Euphrate, l'une des routes par lesquelles s'établirent en effet les communications de l'empire avec cette région dont le commerce avait tant d'avantages aux "Romains"[10].

Les Romains pour pouvoir se passer de l'intermédiaire des Parthes avaient besoin "de mettre la main sur Séleucie du Tigre, le grand marché du Golfe Persique et sur Charax-Spasinou (près du Koweït) son avant port.[11] Voici en effet d'après l'auteur inconnu du "Périple de la mer d'Erythrée" les produits que l'empire

Romain achetait à l'Asie: "L'Ethiopie et le Zanzibar fournissaient de l'ivoire, des écailles de tortue, des parfums et quelques esclaves; l'Arabie fournissait ses encens, sa gomme, ses myrrhes, son aloès etc.; la vallée du Tigre et de l'Euphrate étaient de grands marchés des perles de Bahreïn. Les Romains achetaient aux Indes et dans la vallée de l'Indus les toiles et les cotonnades, le girofle, le poivre, l'ivoire, l'indigo, l'acier, les mousselines, l'ébène, les perles, du Cap Comorin et le bois du Tock qui pour les côtes du Golfe Persique où le bois manque servait de charpente.[12] A leur tour les Romains vendaient en Orient du vin et des étoffes fabriquées en Egypte, du corail très recherché en Orient, de l'étain, du plomb et du bronze."[13]

En plus de ces marchandises, l'empire Romain achetait chaque année à l'Orient de grandes quantités de soieries, des tissus de soie fabriqués par des Parthes et une petite quantité de soie grège. En effet, la soie arrivait en très petite quantité sous cette dernière forme et Pline nous raconte que les femmes romaines parfilaient les étoffes de la soie pour pouvoir se confectionner d'autres tissus.[14]

Dans ce commerce avec l'Orient, le bilan économique était loin d'être favorable aux Romains et tous les ans des sommes énormes sortaient de l'Empire pour aller payer l'excédent de leurs marchandises. Cette somme s'élevait au dire de Pline à plus de cinquante millions de sesterces[15] (environ deux cent millions de francs) dont la moitié était absorbée par l'Inde seule.

Cet usage de la soie et la consommation de produits d'origine orientale prennent une telle extension que le Sénat se verra obligé (l'an 16 après J.C.) d'interdire aux hommes "de se déshonorer en portant des étoffes de soie".[16] Cependant "malgré les observations des économistes, malgré les mesures restrictives du gouvernement, l'usage de la soie allait toujours grandissant".[17] Mais l'Iran "placé au centres des trois grandes civilisations chinoise, indienne et gréco-romaine était destiné à leur servir d'intermédiaire".[18] Les Parthes surent bien profiter de leur situation géographique et empêchèrent par tous les moyens dont ils disposaient le contact direct entre l'Orient et l'Occident.

La soie donc arrivant toujours par la voie de terre, les manufactures persanes étaient naturellement les plus visées et la nécessité pour les Romains de recevoir la soie des mains des Parthes devenait de jour en jour plus onéreuse. ■

A suivre…

1. Hurat: La Perse antique et la Civilisation Iranienne, p.91.
2. Amiral d'Alexandre qui commande la flotte grecque du Golfe Persique.
3. Voir Abel Rémusat : Histoire de Khoten.
4. L'existence du mot "KAUSEYA" qui veut dire la soie, cocon de vers soie etc. dans les livres indiens RAMAYANA et MAHARATA, prouve que cette matière était connue des Indiens bien avant l'époque qui nous occupe. (Goeje).
5. Pariset: Histoire de la soie, tome I, p.75.
6. Grousset: Histoire de l'Asie, tome I, p.73.
7. Strabon: Livre XI, chap.2.
8. Pline: Histoire nat. Livre VI, chap.19.
9. Strabon: Livre XIV, chap.8.
10. St. Martin: Recherches sur la Mésène et la Characène, p.184.
11. Grousset: Hist. de l'Asie, T.I, Page 75.
12. Reinaud: Les relations de l'Orient avec l'empire Romain.
13. Idem.
14. Pline: Hist. nat. Livre VI, chap.20.
15. Pline: idem, Livre VI, chap.26.
16. Tacita, Annales, Livre II, chap.33.
17. Reinaud: Op. cut.
18. Grousset: Hist. de l'Asie, T.I, Page 79.

Les Mots, Le Malentendu

Ehsan SEDIGHI

Surpris devant ce poème, tu me demandes de le lire.

Quelque chose te prend
A la gorge
Et cet indéfini familier
Tu le connais parce qu'il
tremble au fond de toi

Ayant lu ces phrases de Stéphane Barbery, je m'arrête. Quelque chose me prend à la gorge. Quelque chose que je ne connais pas surgit au fond de moi. Tout à coup je sens une envie, une envie d'écrire… de décrire son nom. Je le connais maintenant: il est mon propre fond. J'écris son nom sur un papier: "*mot*".

On parle beaucoup de ce mot, bien que personne ne puisse le toucher. On parle beaucoup des ensembles faits par différents *mots* dont l'interprétation est le but du choix des *mots*, bien qu'il y ait souvent des malentendus. On parle beaucoup de sa famille que l'on appelle la langue, bien que personne ne sache le nombre de ses membres. Chez eux, la différence prouve l'existence. Cette existence a une essence sans quoi le mot reste incompris, une essence qu'il est impossible de changer. Parce que Dieu a utilisé des *mots* pour parler à l'homme. Saint *mot* prophète est responsable, un moyen pour porter les messages de Dieu. Les messagers de Dieu sont les *mots*.

Tu me rappelles le souvenir du tableau de la classe sur lequel on avait écrit: "les *mots* sont les origines des malentendus."

Surpris par ce souvenir, je te demande de lire la suite:

Les *mots*, ils m'aident, sans fatigue, jour et nuit, dans l'air ou sur le papier, à dire n'importe quoi, à communiquer, à établir une relation avec toi. Je parle; j'oblige les *mots* à porter un certain message. Les mêmes *mots* peuvent comporter différents messages. Mais n'oublie jamais, c'est le contexte qui change le message; le contexte que je choisis, que tu choisis, que nous créons. Je ne peux pas envoyer un message par les *mots* dont l'interprétation donne le message. Parler c'est s'imposer et je vais te tromper! Aujourd'hui, je parle franchement et toi, tu résistes parfois au message. D'un côté, tu veux que les *mots* soient les tiens; détenant la puissance et la liberté, tu veux tout faire avec les *mots*. De l'autre, fasciné par la littérature comme moi, tu ne les regardes pas de la même façon. Tu les interprètes d'après des éléments organisés soi par toi-même, soi par les autres. Tu seras un être différent de celui que j'attends et ainsi, le message compris sera différent du message envoyé.

Les *mots* ne sont jamais détachés de nous; le malentendu n'est donc pas hors de nous. Nous sommes, aujourd'hui, des symboles du malentendu sauf là où l'on est esclave de la vérité. Il faut payer pour bien comprendre et être bien compris, sinon nous sommes condamnés au reste du poème:

Alors
Tu essayes encore,
de réparer,
ce qu'on t'a cassé,
la mère de tranquillité

Et rien ne reste pour l'homme, même pas la langue! ■

La Folie de l'Habitude

Un jour, l'homme apparut sur terre. Au début, il vivait seul dans la nature, puis il décida de construire une société et de vivre avec ses semblables. Avoir des relations avec la nature et les autres lui permit d'acquérir des informations. Chaque jour, il trouve et comprend de nouvelles choses à travers ses recherches et ses relations. L'homme a la faculté d'ordonner ses connaissances pour arriver à un résultat. C'est une faculté naturelle que l'on appelle la Logique. L'homme étudie ainsi un ensemble de données pour en déduire certaines lois concernant sa vie, dont la plus importante est le but même de son existence à partir duquel les autres lois s'établissent. Ces lois l'aident à vivre dans les meilleures conditions possibles. Ces lois sont raisonnables; c'est-à-dire qu'elles sont basées sur des informations fondées et étayées par la logique. La raison, telle une lumière qui ne s'éteint jamais, illumine le trajet existentiel de l'homme vers son objectif ultime. Sans elle, l'homme se perd dans un monde sans cesse plus complexe.

La raison est composée de deux éléments, et peut donc être limitée par eux. L'information limitée constitue en soi une limite pour la raison. Sans information, l'homme ne peut fonder ses actes raisonnablement. A ce titre, l'ignorance, ou manque d'information, est le contraire de la raison. Mais on dit également que le contraire de la raison est la Folie, qui apparaît comme l'autre limite de la raison, et se traduit par une absence de logique dans les actes. La raison disparaît quand l'homme met de côté les lois de la logique.

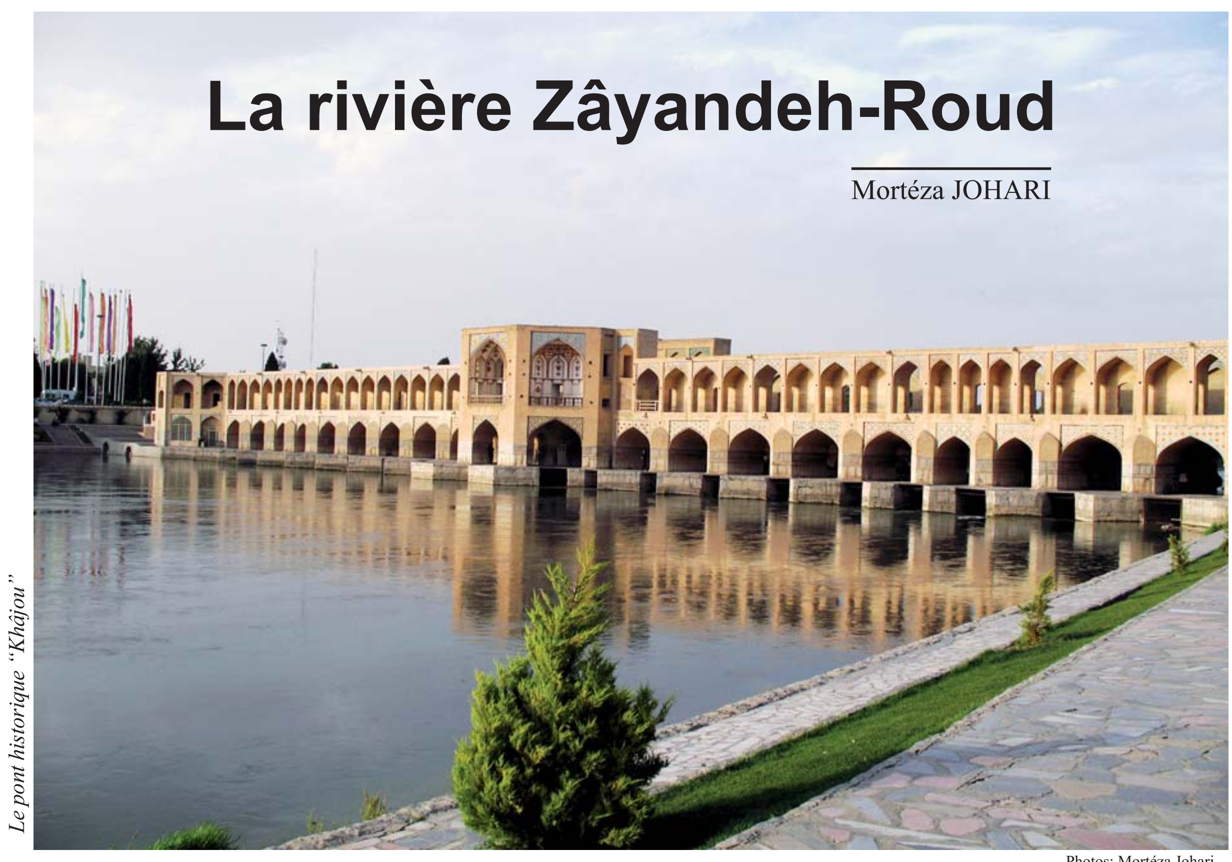
Une seule sorte d'ignorance existe, en est-il de même pour la Folie?

Tout d'abord, il existe une situation dans laquelle l'homme ne peut pas respecter les lois de la logique. Ici, comme dans le cas de l'ignorance, nous sommes face à une impuissance, avec cette particularité que ses causes sont psychiques. En outre, il existe un autre cas où l'homme, par sa puissance, ne fait pas attention aux lois de la logique; il ne veut volontairement pas être raisonnable dans ses actes. C'est parfois une révolte contre la raison, donc contre la logique. C'est une révolte inconsciente: l'homme ignore la nécessité de la raison dans son existence. Mais parfois, il n'accepte pas la raison consciemment.

Mais pourquoi l'appelle-t-on fou? Parce qu'il est différent des autres. Les deux aspects de la Folie - la maladie et le dépassement de la raison - se ressemblent sur un point qui est la différence, la différence avec les autres qui ont assignés un autre but "raisonnable" à leurs vies. La différence fait la Folie, la Folie fait la différence. L'homme, durant l'Histoire, a pensé, médité, réalisé de nombreuses recherches. Ainsi découvrait-il de nouvelles choses et se perfectionnait. Ainsi, la raison évolue en ce que quelque chose jugé "raisonnable" à notre époque ne le sera peut-être pas à l'avenir; il en va de même pour les gens qui que l'on qualifie de "fou" aujourd'hui. Donc la raison n'est pas la Raison. Celle-là est une raison à l'horizon limité, destinée à justifier nos actes quotidiens. ?tre raisonnable, se justifier en son nom est devenu une habitude de l'homme. Nous sommes un monde d'habitudes, et non de Raison. Si on la regarde attentivement, la raison de l'homme n'est souvent que peu éloignée de la Folie. La Raison existe, mais nous nous sommes rendus incapables de la percevoir. Nous la condamnons à devoir se manifester à la fin du monde, où même, à ce qu'elle demeure en Dieu. Homme d'aujourd'hui, ne sois pas fier de toi! Tu n'es qu'un fou! ■

La rivière Zâyandeh-Roud

Mortéza JOHARI


Le pont historique "Khâjou"

Photos: Mortéza Johari

La chaîne des hautes et jeunes montagnes du Zâgros, avec ses splendides monts élevés, ses rochers et murailles terribles et ses vallées mystérieuses retient une grande partie des pluies provenant des nuages venus de la Méditerranée et de l'Océan Atlantique.

De ces pluies naissent des rivières et des fleuves parmi lesquels l'on peut citer la rivière Zâyandeh-Roud. Cette rivière prend sa source dans la montagne Zard-Kouh Bakhtyâri et s'élargit en cours de route avec l'eau des rivières et ruisseaux saisonniers qui sillonnent la chaîne du Zâgros. Elle traverse ensuite un territoire au climat sec qu'elle irrigue pour se jeter finalement dans le marais Gâv-Khouni.

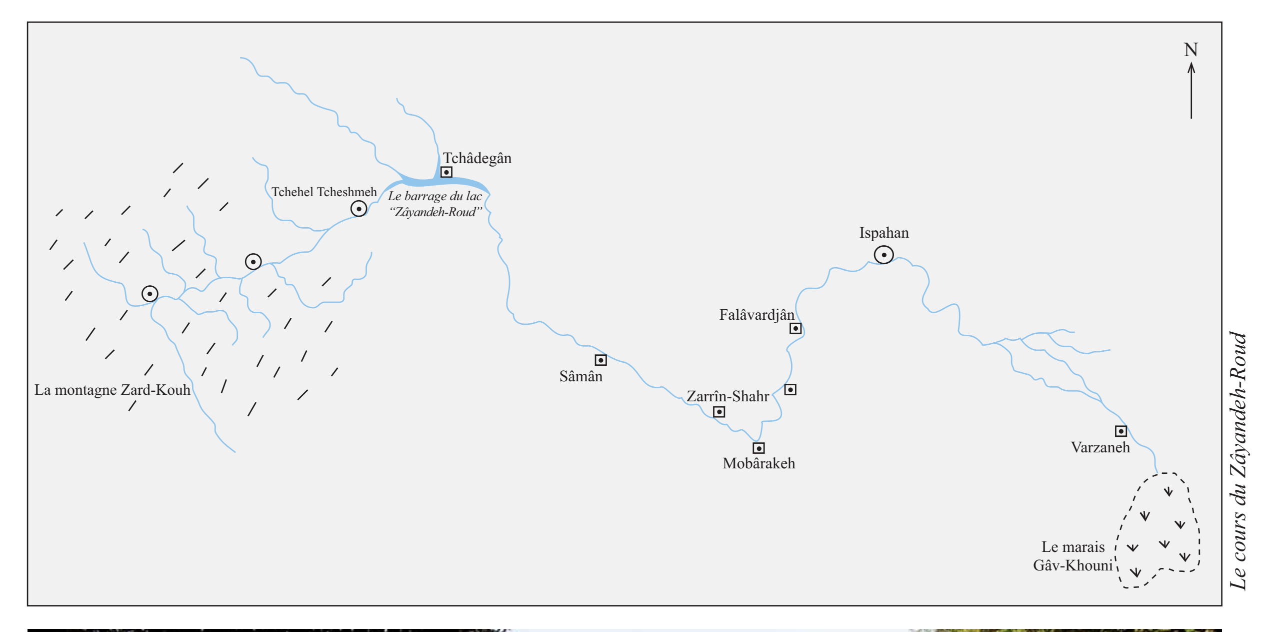
La région montagneuse du Zâgros est une région difficile d'accès, enclavée par les montagnes de ce massif et ses vallées étroites. Dès l'automne, les routes disparaissent sous la neige et restent impraticables jusqu'au printemps. L'épaisseur de la neige atteint parfois les 7 mètres. Cette neige qui fond au printemps alimente les rivières de la montagne. La montagne Zard-Kouh est le lieu de séjour d'été des tribus bakhtiâri.

Le Zâyandeh-Roud (qui signifie littéralement *Le fleuve fertile*), prend sa source dans cette montagne qu'il dévale pour traverser ensuite la province de Tchâhâr-Mahâl-o-Bakhtyâri, dont il irrigue les champs, fermes, rizières, jardins et bois, pour arriver à Ispahan. Après cette grande ville, dont il est le cœur, il traverse la plaine pour arriver à la dernière ville bâtie sur son cours: Varzaneh. Cette rivière se jette finalement dans le marais Gâv-Khouni. Il y a environ 20 km de distance entre la ville de Varzaneh et le marais, dont les alentours sont inhabités.

Dans les textes antiques, Zâyandeh-Roud signifie "*La rivière vivante*". Elle est l'une des plus importantes

rivières d'Iran et la seizième rivière du pays en termes de débit. Elle est surtout célèbre en raison des ponts historiques qui l'enjambent tels que les ponts Sio-Seh-Pol, Khâjou et Shahrestân.

Parmi les villes que le Zâyandeh-Roud traverse, on peut citer Tchâdegân, Bâq-Bahâdorân, Zarin-Shahr, Ispahan et Vazaneh. Un barrage a été bâti sur cette rivière, entraînant ainsi la formation d'un lac artificiel. ■



Le cours du Zâyandeh-Roud



Le Zâyandeh-Roud, Ispahan




Mortéza JOHARI

Renouée d'Orient

Nom scientifique: *Polygonum orientale*
Nom Persan: Tchehel-Guissou

Plante annuelle dressée, d'une longueur de 100 à 180 cm, la Renouée d'Orient est épaisse et rameuse. Ses feuilles sont oblongues, elliptiques et ciliées, à base cordée et à pédicelle court. Sa fleur est rose et en épis très longs, réclinés, de couleur foncée, plus ou moins denses et penchés. Sa floraison intervient en juin. Elle pousse au bord des routes, près des maisons ou des zones humides, mais aussi dans les jardins. Elle préfère les endroits lumineux et les terres sableuses et riches en terreaux. Son aire de distribution en Iran est principalement le nord du pays, et on la retrouve dans les provinces boréales du Guilân, de Mâzandarân, Téhéran et Qazvin. ■

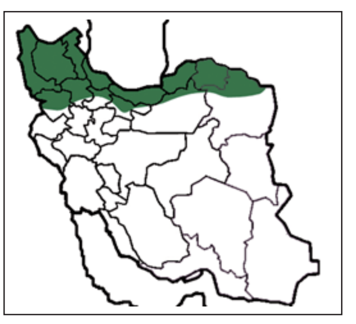


Cistude d'Europe



Nom scientifique: *Emys orbicularis*
Nom persan: Lâk Posht-e Mordâbi

Cette tortue possède une carapace ovale, lisse et noire ou brune sombre avec des raies jaunes. Sa tête est sombre avec des taches et des rayures jaunes. On peut la voir se prélasser au soleil sur des souches ou rochers, mais elle plonge rapidement dans l'eau en présence de tout intrus. Sa longueur est de 20 à 30 cm. Elle est diurne et se nourrit de petits animaux aquatiques comme des poissons, grenouilles, mollusques, vers et insectes. Elle est à demi aquatique (terrestre et aquatique) et vit en eau douce dans les étangs, marais, bassins, lacs, ruisseaux de faible débit et autres mares d'eau stagnante. Elle se niche le plus souvent dans des emplacements terrestres, en particulier des terres ouvertes, hautes et sablonneuses. Elle vit dans un habitat humide, peu profond et exempt de prédateurs. Elle peut rester plusieurs heures sous l'eau. Elle devient adulte à 5 ou 6 ans et pond de 10 à 16 œufs d'une longueur de 15 à 25 mm, qu'elle dépose hors de l'eau. La femelle enceinte choisit un lieu convenable, doté d'une végétation dense, prépare et humecte le sol puis le creuse en utilisant sa queue raide et ses pattes arrière jusqu'à une profondeur de 5 pouces; elle pond dans le trou, puis le recouvre avec de la terre. Après cela, elle abandonne définitivement la niche. Après 90 à 100 jours d'incubation, les œufs éclosent et les tortues nouvellement nées rejoignent l'eau. Elle vit jusqu'à 120 ans. En Iran, on la trouve naturellement dans les régions humides telles que les provinces du nord de l'Iran, mais également dans d'autres régions où l'eau douce est en abondance, notamment à Téhéran même - où ce genre de tortues fait parfois office d'animal de compagnie -, ou dans les barrages, où elles sont parfois relâchées par des vacanciers. ■



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران» در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیری تحریریه
املی نُوواِگلیز
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
جمیله ضیاء
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمبارديه
مهناز رضائی
سعید کمالی دهقان
بابک ارشادی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

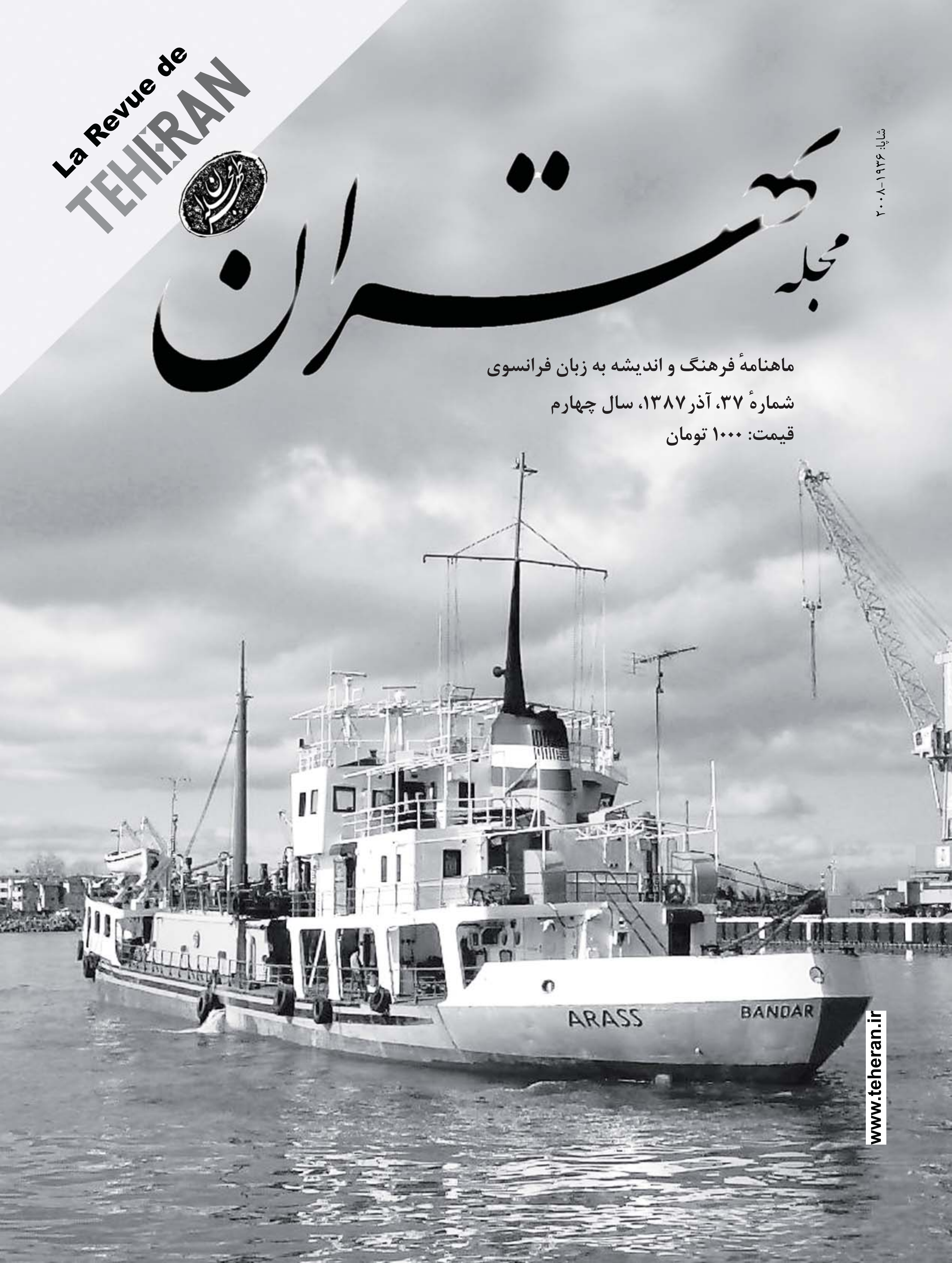
عکس
مرتضی جوهری

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Navire Arass dans la mer Caspienne


La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۳۷، آذر ۱۳۸۷، سال چهارم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
ARASS
BANDAR
www.teheran.ir